

THALÈS BERNARD

LITTÉRATEUR FRANÇAIS

ET

**SES RELATIONS AVEC LA POÉSIE POPULAIRE
ESTONIENNE ET FINNOISE**

PAR

ELEMÉR VIRÁNYI

TARTU (DORPAT) 1928

Imprimerie K. Mattiesen, Tartu (Dorpat).

I. Thalès Bernard et son oeuvre. Le rôle qu'il a joué dans la vie littéraire de la France au milieu du XIX-e siècle.

„Thalès Bernard est bien oublié aujourd'hui, et c'est justice“¹⁾.

C'est par ce jugement sévère, mais peut-être injuste, que Henri Girard pousse encore plus décidément vers l'oubli cette personnalité intéressante, voire un peu excentrique, de la vie littéraire en France dans la deuxième moitié du XIX-e siècle.

Henri Girard le caractérise bien en disant ce qui suit: „Il n'y avait d'intéressant dans cet esprit ouvert, mais fumeux, terrible touche à tout, que sa conversation spirituelle, abondante, et c'est cette curiosité inlassable, qu'enchantaient les grâces de la poésie populaire et les trésors encore peu connus de la poésie russe et hongroise, qui lui avait attiré la protection de l'auteur du *Romancero*. Plus érudit que poète, et encore érudit à la diable, si l'on peut dire, il faisait partie du groupe des amis excentriques... autour d'Emile Deschamps“²⁾.

On peut reconnaître, d'après cette citation, la qualité du talent de Thalès Bernard, et voir quels amis étaient les siens. Il semble, que le destin tragique de Thalès Bernard ait été que le poète avait tué en lui le savant, comme le savant avait rendu impossible le libre développement du poète. Conformément à son origine coloniale, il ne sera qu'un objet d'art exotique dans le célèbre salon littéraire d'Emile Deschamps, isolé singulièrement au milieu des gens de lettres français de son époque. Néanmoins, quelques-uns des meilleurs poètes d'alors sont ses amis intimes. Car, malgré son esprit indiscipliné, malgré ses originales opinions

1) Henri Girard: *Un bourgeois dilettante à l'époque romantique: Emile Deschamps*, Paris, 1921; v. p. 493.

2) *Ibid.*

littéraires qui lui appartenaient exclusivement, on sentait partout en lui l'homme de talent qui, dans un autre pays ou dans une autre époque, mieux compris, aurait pu arriver à une plus grande célébrité. Tout de même, malgré l'insuccès de ses intentions, il prenait une part assez active dans la vie littéraire française à son époque, se mêlant intimement par des liens solides à deux mouvements littéraires. Il s'est attaché au „mouvement félibrien“ par ses principes esthétiques, par ses opinions sur la mission de la littérature, surtout de la poésie populaire, et à celui des poètes parnassiens, par ses amitiés.

Les amis sont morts, couverts d'une gloire, dont la splendeur répand aujourd'hui encore, quelques rayons sur la personnalité oubliée de Thalès Bernard. Mais ses principes incompréhensibles en France, il y a trois quarts de siècle, ne sont pas morts, et c'est précisément en nous basant sur eux, que nous pensons être redevables d'une sorte de réhabilitation à la mémoire de Thalès Bernard. Il a reconnu en France, et avec un très grand enthousiasme, la valeur de la poésie populaire, de même que l'importance qu'elle joue dans le développement de la littérature. Et par cela même, l'importance de Thalès Bernard ne peut être purement passagère.

Faute d'une biographie précise et détaillée, on sait peu de chose sur la vie de Thalès Bernard. D'après Henri Girard, il serait né vers 1820, d'une famille originaire de l'île de la Réunion. Son grand-père, Jacques-Claude Bernard (1762—1794), prêtre de vocation et vicaire à S-te Marguerite, eut une part assez active dans la révolution française, étant membre du Conseil de la Commune. Il quitta même la soutane, se maria et fut un des municipaux, chargés de conduire Louis XVI à l'échafaud où il finit d'ailleurs aussi sa vie, avec tout le Conseil de la Commune, le 9 thermidor 1794.

Etienne Charavay nous donne quelques renseignements plus précis¹⁾. Ayant eu jadis entre les mains une partie des papiers de Thalès Bernard, il y a trouvé une pétition adressée en 1848 au Ministère de l'instruction publique, en commun avec Leconte de Lisle, pour obtenir les deux chaires vacantes au Collège National de l'île de la Réunion. Selon cette péti-

1) V. l'article „Lettres de Michelet et de Leconte de Lisle“ dans la Revue d'Histoire littéraire de la France, t. 2, 1895, pp. 229—232.

tion, Thalès Bernard était né à Paris, le 15 mai 1821, d'une famille originaire de la Réunion — si nous croyons à sa pétition, remarque Charavay sceptiquement. Le document nous révèle aussi que Thalès Bernard avait pour prénoms Charles-Gabriel-Thalès, dont on ne retient d'ordinaire que le dernier.

Ce qui importe pour nous de ces faits, c'est l'amitié intime qui liait Leconte de Lisle et Thalès Bernard. Etienne Charavay nous renseigne ainsi sur l'origine de cette amitié: „En 1847 un jeune créole de l'île de la Réunion, Charles Leconte de Lisle vint se fixer à Paris¹⁾. Il y rencontra un compatriote d'origine, Thalès Bernard, employé au ministère de la guerre, qui s'était lancé dans la littérature et venait de traduire de l'allemand le Dictionnaire mythologique universel d'E. Jacobi. Il se lia avec lui et, quand éclata la révolution de 1848, les deux amis l'accueillirent avec enthousiasme“²⁾. Étant pauvres tout les deux, et la littérature n'étant qu'une médiocre ressource pour eux, ils se décidèrent à retourner dans leur patrie et à y occuper les deux chaires vacantes du Collège National, Bernard celle de philosophie et Leconte de Lisle celle d'histoire.

Les deux amis s'appuient, dans leur requête, sur la protection d'une foule de représentants du peuple, ainsi que sur celle du poète Béranger et du philosophe Auguste Comte, ces derniers étant leurs protecteurs les plus dévoués. Les jeunes gens insistent avec une sorte de fierté sur ce fait, que leurs protecteurs sont tous des „hommes de conséquence“. Mais, malgré la haute protection acquise, la demande des deux amis ne fut pas agréée. „La pétition fut renvoyée à la marine et s'enfouit dans les cartons ministériels“, remarque Etienne Charavay³⁾, circonstance heureuse pour la littérature française, Leconte de Lisle étant obligé de rester à Paris et devenant la gloire de la poésie française. De même, les trois nations hongroise, estonienne et finnoise, filles de la famille finno-ougrienne, doivent trouver heureux pour elles ce hasard, parce que Thalès Bernard, resté à Paris, deviendra l'un des plus fervents commentateurs, en France, de leurs littératures ou bien de leurs poésies populaires.

La carrière de Thalès Bernard ne sera pas si brillante que

1) Leconte de Lisle était alors un des rédacteurs de la Revue Indépendante avec Pierre Leroux et George Sand.

2) V. l'article d'Etienne Charavay, p. 231.

3) Ibid., p. 232.

celle de son compatriote et cher ami. Mais il convient de dire quelques mots, remarque Etienne Charavay, du „compagnon de candidature“ de Leconte de Lisle, „auquel le génie et la fortune n'ont pas été à beaucoup près si favorables“¹⁾. Il est vrai que Thalès Bernard „cultiva la poésie et s'exerça dans le roman et dans l'histoire, mais il ne put dépasser dans ces divers genres les limites d'une honnête médiocrité, malgré la protection de Béranger, qui le prisait fort“²⁾. La correspondance de Thalès Bernard contient plusieurs lettres, qui rendent témoignage de l'amitié et de la bienveillance du célèbre chansonnier envers lui.

C'est donc sous les auspices du chansonnier populaire, Béranger, et en compagnie de Leconte de Lisle, que Thalès Bernard commence sa carrière littéraire. Baudelaire, Claude et Louis Ménard sont aussi ses meilleurs amis. C'est surtout l'intérêt pour la mythologie grecque et l'amour de la philosophie et de la poésie antiques qui forment le lien d'amitié le plus solide entre eux³⁾. Mais d'une toute autre importance ou, si l'on veut, d'une bien plus grande utilité sont pour Thalès Bernard la faveur et la bienveillante amitié du célèbre „dilettante“ Emile Deschamps.

Étant pendant toute sa vie amateur passionné des arts et des lettres françaises et étrangères, esprit cultivé sinon profondément, du moins largement et richement, Emile Deschamps s'intéressa vers la fin de sa vie surtout à la poésie populaire et aux littératures étrangères. C'est sur ce point que ses opinions approchent celles de Thalès Bernard qu'il accueillit avec empressement dans son „salon littéraire“. Henri Girard écrit à cet égard ce qui suit: „Républicain... intransigeant..., idéologue passionné..., Thalès Bernard amusait Emile Deschamps par ses paradoxes, et nous retrouvons un écho des entretiens par lesquels il réussissait à distraire notre vieux poète, retiré à Versailles, dans ses *Lettres sur la poésie*³⁾. Il y exprime certaines idées chères à Emile Deschamps et qui, reprises par de véritables poètes, entrè-

1) Ibid., p. 232.

2) Philippe Berthelot: Louis Ménard, Revue de Paris, 1901, 1-er juin, p. 591.

3) Allusion faite à deux articles de Thalès Bernard: *Lettres sur la poésie*. Préface aux *Poésies de M-me Edmée Burguerie*. Paris, l'auteur, 1868, pp. 8; *Lettres sur la poésie*. Rénovation de la poésie. Projet de fondation d'une Académie de littératures étrangères. Paris, C. Vanier, 1857, pp. 8.

rent, comme parties intégrantes, dans la doctrine littéraire de l'école parnassienne¹⁾.

C'est au milieu de ces amis et protecteurs que vivait Thalès Bernard. On peut distinguer, entre eux, les représentants de deux courants littéraires. Béranger, Deschamps, Bernard représentent les idées qui trouvent leur origine à l'époque romantique, tandis que Baudelaire et Leconte de Lisle seront les maîtres de l'avenir. Béranger, vieilli, déchu de sa gloire, ne pouvait plus servir de soutien aux principes professés par Thalès Bernard. C'est en Emile Deschamps qu'il allait trouver le protecteur qui lui était nécessaire. Le vieux „dilettante“ patronnait les lettres étrangères en France, comme il s'intéressait au rayonnement de la littérature française en Europe, et, surtout, il n'était pas indifférent non plus au mouvement qui entraînait alors les esprits vers la poésie populaire, vers la remise en valeur des précieuses antiquités de la province française. Thalès Bernard, par son activité nullement insignifiante, se dévoue entièrement à la réalisation de ces principes et de ces projets littéraires.

Sa lutte a été difficile. Toujours réduit à la faveur des protecteurs et dépendant de l'opinion des puissants, il mène une vie précaire. Il ne peut pas non plus obtenir la sanction de ses principes par les autorités littéraires françaises. Le plus grand honneur qu'on lui fit en France, fut de l'élire membre correspondant de la Société Littéraire de Lyon. Il est mort le 10 janvier 1873. Etienne Charavay dit: „Son nom et ses oeuvres sont également oubliés, et c'est grâce à sa liaison avec Leconte de Lisle que nous rappelons aujourd'hui sa mémoire“²⁾. D'autre part, c'est un jeune savant hongrois, qui a attiré l'attention sur son nom et ses oeuvres, lors du centenaire du poète hongrois, Alexandre Petöfi³⁾.

* * *

Le romantisme a suscité partout les sentiments nationaux et l'intérêt pour la poésie populaire. En France les circonstances étaient différentes: le sentiment national y existait depuis long-

1) Henri Girard, ouvr. cité, p. 494—495.

2) Etienne Charavay, article cité, p. 232.

3) Béla Tóth: Un apôtre français de Petöfi: Thalès Bernard, Revue des Etudes Hongroises et Finno-Ougriennes, Paris, III-e année, 1925, Nos 1—2.

temps ; pourtant un mouvement d'intérêt pour la poésie populaire s'y fait aussi sentir. Thalès Bernard, nous semble-t-il, est un attardé du romantisme, par la glorification outrée de la poésie populaire. Mais il a, bien avant les autres, frayé la voie au folklore français. Il marque aussi un progrès par la découverte de peuples et de poésies populaires jusqu' alors inconnus, ou peu connus non seulement en France, mais dans l'Europe entière.

Avant de nous occuper plus en détail des principes esthétiques et des opinions littéraires de Thalès Bernard, il faut dire quelques mots sur la lutte acharnée, qu' il a menée contre l'esthétique de la „tour d'ivoire“, contre celle du Parnasse et de Théophile Gautier. Ainsi on comprendra bien, pourquoi il s'est détourné de la littérature d'art, qu'il trouvait trop compliquée, sans sincérité et desséchée. Il s'est donc tourné vers la poésie populaire plus simple, mais sincère et pleine de force vitale.

Une lettre de Leconte de Lisle, adressée à Emile Deschamps, nous donne quelques renseignements, qui font sauter aux yeux les avis contraires régnant dans les deux camps littéraires. Il faut remarquer, que c'est par l'intermédiaire de Leconte de Lisle que Thalès Bernard a fait la connaissance d'Emile Deschamps. Donc, il en est d'autant plus intéressant de connaître ce que le grand poète écrit sur son compatriote : „J'ai lu avec beaucoup d'intérêt vos deux feuilletons sur Millien et sur Thalès Bernard. Ce dernier est un de mes plus vieux amis, et, bien que nous ne nous entendions nullement en fait d'art et de poésie, en théorie et en pratique, j'ai la plus haute estime pour son intelligence et sa vaste instruction. Je regrette plus que jamais qu'il ne tente pas de concentrer ses forces, au lieu de les disperser un peu de tous côtés, à la recherche des jeunes poètes provinciaux, armés d'une plume, et non de l'ébauchoir et du burin. Comme rien n'existe de la vie de l'Art que par le style et la perfection des formes, malheur à la plume qui n'est pas aussi un ébauchoir et un burin“¹⁾.

Le poète, armé „d'une plume et non de l'ébauchoir et du burin“, est l'idéal de Thalès Bernard, le poète qui exprime les sentiments de son coeur débordant et non le poète qui cherche les raffinements de la forme pour des raisonnements froids. Il exige

1) Henri Girard, ouvr. cité, p. 510: Lettre de Leconte de Lisle à Emile Deschamps, Paris le 15 mai 1862; Jean Dornis: Essai sur Leconte de Lisle, Paris, 1909, p. 324.

la chaleur, l'exaltation métaphysique de l'âme du poète dont le résultat est une poésie de sentiments: le naturisme, comme l'appelle Thalès Bernard. Donc, il ne tarde pas à déclarer: „Fini-sons-en avec la poésie sculptée et peinte, finissons-en avec l'orfèvrerie de la phrase, posons l'ébauchoir et le burin pour prendre la plume“¹⁾.

Henri Girard trouve que c'est un „intéressant essai de réaction lamartinienne au moment où le Parnasse allait triompher“²⁾. Mais on peut croire, qu'au temps où vivait Thalès Bernard, on n'a pas encore senti aussi fortement qu'aujourd'hui, cette „réaction lamartinienne“. On était alors plus proche de l'époque romantique, dont on subissait encore, par endroits, l'influence. Il ne faut que lire le compte-rendu de Louis Ernault, lors de l'apparition d'un recueil de poésies publié par Thalès Bernard, pour se convaincre que le „sentimentalisme lamartinien“ de l'auteur a trouvé les sympathies des contemporains. „M. Thalès Bernard — écrit Louis Ernault — rend un culte pieux à la muse des beaux vers: la nature même de ses ouvrages indique une âme noble et un esprit désintéressé. C'est assez pour que nos sympathies lui soient acquises“³⁾. Ce censeur bienveillant loue surtout le sentiment délicat qui révèle avec une grâce touchante la beauté de la femme, il met en relief l'importance que la mélancolie joue dans les poésies de Thalès Bernard, surtout dans les imitations de certaines poésies populaires. „M. Thalès Bernard nous a également donné quelques imitations très heureuses de chants souabes, hongrois et livoniens. Le souffle qui passe sur les Karpathes frémit encore et soupire dans ces vers mélancoliques comme les coteaux de la Moldavie ou les landes fauves et désertes de la Transylvanie“⁴⁾. Mais, remarque Louis Ernault, les poésies de Thalès Bernard, pleines de nobles sentiments, ne sont pas irréprochables au point de vue de la forme. „La rime en est un peu négligée; et l'expression même n'a pas toujours cette exactitude rigoureuse des maîtres du style, mais le sentiment en est profond et vrai, et ici, comme partout, quel que soit le jugement porté sur la forme

1) Henri Girard, ouvr. cité, p. 510.

2) Ibid. p. 511.

3) *Mémoires pastorales, Feuilles de poésies*, par M. Thalès Bernard. Article de Louis Ernault, dans la *Revue Contemporaine et Athénæum français*, 1-er janvier 1857, pp. 622—623.

4) Ibid.

de M. Thalès Bernard, il faut bien reconnaître et saluer en lui l'âme d'un poète¹⁾.

Si nous mettons à côté de ce jugement bienveillant d'un contemporain l'opinion sévère de nos jours, exprimée par Henri Girard, sur les poésies de Thalès Bernard, il paraît que Leconte de Lisle avait parfaitement raison de dire: „malheur à la plume qui n'est pas aussi un ébauchoir et un burin“. Car, selon Henri Girard, „il suffit de parcourir cette suite indéfinie de poèmes aux formes variées pour reconnaître la facilité déplorable de ce singulier ami de Leconte de Lisle et aussi son abondance d'idées et, si j'ose dire, son dada“²⁾.

Or, le „dada“ de Thalès Bernard n'est autre chose, que l'amour fervent des poésies étrangères. Henri Girard trouve que les titres de plusieurs poésies de Thalès Bernard sont „significatifs“ à cet égard³⁾. Leur nomenclature montre que, malgré les efforts d'Emile Deschamps, qui cherchait à concilier les exigences de l'art, selon la conception de l'époque (selon celle de Théophile Gautier surtout) et selon la liberté d'inspiration, pour retenir son ami sur la voie des extravagances, Thalès Bernard refusa opiniâtement d'entrer dans la „tour d'ivoire“ du Parnasse. Son esprit large, curieux et accessible aux impressions les plus diverses et les plus nombreuses, préfère rester „extra muros“, errant à son aise dans les prés arcadiens des peuples les plus singuliers et les plus inconnus. Ces peuples vivaient avec leurs richesses poétiques depuis des siècles, attendant leur renouveau et leur entrée dans la société des peuples civilisés. Thalès Bernard l'a pressenti.

* * *

L'étude attentive des ouvrages esthétiques et des recueils de poésies publiés par Thalès Bernard⁴⁾ nous montre leur auteur en

1) Ibid.

2) Henri Girard, ouvrage cité, p. 494.

3) Voici quelques titres de poésies, choisis par Henri Girard, qui doivent être „significatifs“ pour le dada de Thalès Bernard: A la muse hongroise; En Camargue; Le Petit Ange, chant souabe; Le Crépuscule, chant livonien; Aux poètes hongrois: G. Czuczor, provençal; Augusti Chastan; A. M-lle V., de Matanzas (île de Cuba); A. M-me Staaff, d'après un chant suédois; Mon génie, d'après Petoefi; Le moulin, imité de Lisznyai; A un petit provençal; Un conte d'Andersen; A l'Arménie, regrets, imité de l'arménien.

4) Thalès Bernard: Histoire de la poésie, Paris, Dentu, 1864,

pleine opposition avec le caractère réaliste et bourgeois de la littérature de son époque, le Second Empire. Nous pensons y avoir trouvé la cause de son impopularité et du profond silence qui règne sur lui dans l'histoire de la littérature française.

Thalès Bernard est de l'avis que la poésie de son époque est en péril. Pour la sauver, il recommande d'aller aux sources de la poésie populaire et d'imiter les littératures slave, hongroise, roumaine, en général celles de l'Europe orientale et septentrionale. Il reprend la théorie, connue déjà depuis longtemps, que les seuls peuples qui inventent encore sont ceux à l'état sauvage. L'homme individuel n'invente rien, seules les masses sont douées du génie poétique. On peut toujours observer que les époques cultivées sont réduites à l'imitation. Ainsi, Thalès Bernard met en relief, spécialement en ce qui concerne le XVII^e siècle en France, la grande inspiration gréco-romaine, et, pour le romantisme, l'absorption de civilisations différentes : celle de l'Espagne, de la Grèce, de l'Orient et des littératures celtiques et germaniques.

Le point de départ de la théorie de Thalès Bernard est la conviction que la littérature française est réduite à un état d'imitation. Voulant chercher une nouvelle direction pour la développer, il s'adresse à la poésie populaire française, de même qu' à celle de différents peuples européens peu connus. Il n'est pas conduit seulement par le désir d'y trouver de l'exotisme, de nouvelles matières poétiques, mais il est beaucoup plus inspiré par un esprit d'érudition. Il tâche de faire valoir ses principes littéraires par la ferme conviction scientifique qu' il apporte au monde lettré un système nouveau, et que son activité représente une tendance nouvelle. Ce qu' il veut c'est, au fond, faire reconnaître une discipline littéraire moderne : le folklore. Sa théorie, élargir encore „la géographie littéraire“ par l'annexion de jeunes peuples orientaux et septentrionaux en Europe, et recourir, en reprenant les thèmes exploités par les romantiques, à une érudition que ces derniers ont négligée, nous montre la différence qui existe entre les tendances instinctives des romantiques et les plans systé-

pp. 855; *Poésies nouvelles*, Paris, C. Vanier, 1857, pp. XII + 312; *Poésies mystiques*, Paris, C. Vanier, 1858, pp. VIII + 303; *Lettres sur la poésie*, Paris, l'auteur, 1868, pp. 8; *Lettres sur la poésie*, Paris, C. Vanier, 1857, pp. 8; *Mélodies pastorales*, Paris, Taride, 1856; *Nouvelles mélodies pastorales*, Paris, C. Vanier, 1858, pp. 8; *Adorations*, Paris, Krabbe, 1855, pp. XI + 244.

matiques conçus par Thalès Bernard. Il est convaincu, d'accord avec son ami Leconte de Lisle, que le devoir du poète est d'être philosophe et historien aussi, et c'est en savant qu'il doit étudier la poésie populaire universelle.

Par cette profession de foi littéraire Thalès Bernard a vu bien profondément le caractère essentiel du folklore et de cette littérature nouvelle, désirée par lui, qui doit pousser sur le riche sol de la poésie populaire. On ne peut pas affirmer que l'idéal du „poète populaire“, selon la conception de Thalès Bernard, soit un chansonnier, même à la Béranger. Il ne trouve rien de désirable en France, où la poésie populaire, florissante partout ailleurs, est réduite à „d'ineptes plaintes“. On peut donc comprendre qu'il trouve son idéal à l'étranger, dans la personne du poète hongrois Alexandre Petöfi, et que son recueil *Poésies nouvelles* soit consacré à la mémoire de ce poète. Avec l'apparition du poète provençal, Frédéric Mistral, s'accomplissent les désirs les plus fervents de Bernard. Que son choix ait été juste, c'est ce que prouve le jugement de l'allemand Hermann Grimm, le célèbre commentateur de Goethe, selon l'avis duquel Homère, Dante, Shakespeare, Goethe, Petöfi et Mistral sont des incarnations procédant du même esprit poétique.

Henri Girard tient pour son devoir, par contre, de sauver l'honneur de la poésie populaire française. A son avis, Emile Deschamps lui-même a trouvé que son ami, Thalès Bernard „devait manquer de mesure“. Il est bien connu que certains poètes français du XVIII-e siècle ont subi fortement l'influence des inspirations de la poésie populaire de leur pays. Les noms de Gérard de Nerval, Glatigny, Gabriel Vicaire, Brizeux et Mistral prouvent aussi que la poésie populaire allait reflourir encore, et qu'à cet égard la France n'a rien à envier aux autres peuples. C'est donc à tort que Thalès Bernard se plaignait. Les idées embrassées par lui ont été toujours celles d'Emile Deschamps, qui, comme Bernard, pressentait surtout dans la littérature russe une source nouvelle de poésie populaire, mais qui croyait à la nécessité de la récrire. De même, un esprit beaucoup plus distingué que Thalès Bernard — selon l'avis de Henri Girard — le traducteur de Heine, Edouard Gremier, amateur et connaisseur des littératures et des poésies étrangères, développait aussi, dans le salon d'Emile Deschamps, et avec plus de succès, ses opinions sur la poésie populaire, idées chères au vieux dilettante.

On voit nettement la situation isolée de Thalès Bernard. Il a renié la littérature française et déprécié la poésie populaire de son pays. L'opinion littéraire en France l'a renié et déprécié aussi, aujourd'hui encore. Il se trouve seul au milieu des luttes et des mouvements littéraires. C'est avec une espèce d'amertume et de désillusion qu'il s'écrie : „J'affirme une chose, c'est que notre poésie, même celle du XIX-e siècle, a souvent un caractère factice et conventionnel qu' on ne rencontre pas dans les littératures du Nord“. Henri Girard, quoiqu' il trouve cette affirmation exagérée, est obligé de remarquer : „Néanmoins on peut reconnaître que notre littérature, dans son ensemble, a été peut-être à l'excès l'expression de la société polie “¹⁾.

Nous croyons avoir trouvé dans cette assertion une autre cause de l'oubli parfait dans lequel est sombré Thalès Bernard en France, de même que l'explication de l'insuccès de ses aspirations. La littérature française se développe, à savoir, sur des traditions classiques. Elle est favorisée par la cour royale, et devient avec le temps, vraiment à l'excès, l'expression de la société polie. Il est bien difficile, presque impossible, que la littérature en France, après le XVII-e et le XVIII-e siècle, fasse un retour vers la poésie populaire et que celle-ci puisse être prise pour base d'un développement futur. Ç'aurait été non seulement un abaissement pour la littérature française, mais une réaction contre nature. Le développement de la littérature hongroise, d' où est issu Petöfi, a été toujours d' un caractère beaucoup plus démocratique, comme c'est le cas, en général, chez les nations où existe une poésie populaire florissante.

Il faut avouer — et c'est ici que Thalès Bernard a raison — qu' une littérature devenue trop artistique et savante, arrivée à son apogée, ne peut plus offrir beaucoup de possibilités pour des développements nouveaux et doit chercher des aliments rafraîchissants. Le classicisme fortement accentué dans la littérature française l' a menacée de finir dans une sorte d'ossification. Toutefois, le sain instinct vital de l'âme française commençait à pousser les racines d'une littérature nouvelle, plus fraîche, plus prime-sautière que n'était l'ancienne. Une réaction spirituelle tout à fait compréhensible commençait à se développer dans les provinces, une lutte de la mentalité plus naïve de celles-ci contre l'esprit différencié de la capitale.

1) Henri Girard, ouvr. cité, pp. 495—496.

La France se développait dans son plein caractère national, l'état et le peuple français étant strictement unifiés déjà depuis des siècles. Les principes du romantisme littéraire et politique qui allaient éveiller une foule de peuples divers à la civilisation et à l'indépendance nationale ne devaient ni ne pouvaient donc y jouer un rôle important. Tout de même, dans le romantisme tardif, le fait ne manque pas. En France s'éveillent aussi quelques germes de nationalités: les nuances de peuple au sein même de la nation française unie.

En Provence un poète de génie, Frédéric Mistral se rencontre parmi le peuple des félibres. Avec le mouvement du félibrisme c'est une race, une langue et toute une littérature qui renaît. De même la poésie populaire bretonne inspire aussi d'importants travaux. L'intérêt naît en France pour la poésie populaire, quoique ses adversaires ne manquent pas non plus. Ainsi, par exemple, Sainte-Beuve surtout se prononce contre le „mouvement provincial“¹⁾. Cependant, la victoire de l'idée ne peut pas être entravée. Sa voie mène, bien qu'indirectement, jusqu'au „provincialisme“ ou „régionalisme“ fortement accentué dans la littérature française de nos jours.

C'est dans ce développement et dans cette histoire des idées que nous rangeons Thalès Bernard, qui avait pris une part si active dans la culture et dans l'avancement de la poésie populaire française. Avec Emile Deschamps il est un admirateur dévoué de Mistral et il étudie la langue bretonne pour en pouvoir goûter la richesse poétique²⁾. Mais ne s'arrêtant pas à la frontière française, il exige également la connaissance des littératures et des poésies populaires étrangères, dont il s'évertue à développer l'influence dans sa patrie. A son époque c'était une tentative hardie. On l'accusait même de vouloir germaniser les Français. De nos jours — connaissant le vif intérêt que la France montre pour la vie intellectuelle de l'Europe entière — on comprendrait peut-être mieux ses intentions. Mais, malheureusement pour lui, Thalès Bernard est venu trop tard pour le romantisme et trop tôt pour l'époque moderne.

1) Sainte-Beuve: Nouveaux Lundis, t. X, p. 168.

2) Henri Girard, ouvr. cité, p. 493: lettre de Thalès Bernard à Emile Deschamps, avril 1870.

II. L'intérêt de Thalès Bernard pour la poésie populaire et les littératures étrangères. Son amitié avec le poète livonien „allemand-russe“ — Jégor von Sivers.

Une pensée règne dans l'oeuvre diffuse de Thalès Bernard, lui prêtant une sorte d'unité, mais sans arriver jamais à un système précisément conçu. C'est la foi dans la force régénératrice de la poésie populaire, dont la mission doit être d'exercer une influence fécondante sur la littérature d'art. Voici la thèse principale de Thalès Bernard : „La poésie moderne est usée, avariée, perdue, réduite à néant... Les jeunes poètes n'ont plus de base pour appuyer leurs inspirations“¹⁾. Les poètes deviennent des orfèvres littéraires, maniant le burin et l'ébauchoir, ou bien ils s'abaissent dans un matérialisme brut, sans parler de ceux qui racontent en vers les impressions de leur âme médiocre. Ce sont ces causes qui font que l'ancienne poésie est épuisée; pour la ranimer, il lui faut un „aliment nouveau“.

Pour Thalès Bernard, la question qui se pose, et qu'il pose pour la littérature, est de savoir quel est cet aliment nouveau et où il faut l'aller chercher. En France il ne trouve rien, ou peu de chose, puisque un élément nécessaire, selon lui, le sentiment de la nature, manque dans la poésie populaire française. Thalès Bernard est de l'avis que sans le sentiment de la nature il ne peut pas exister une vraie poésie populaire, poésie que justement la civilisation et la vie politique vont anéantir partout. Plus la civilisation d'un peuple se développe, plus ce peuple ressent un penchant pour la vie politique, et moins sa poésie populaire devient importante, se mêlant bientôt avec la littérature d'art. Ce sont „les peuples d'une civilisation avortée“ qui ont une poésie populaire florissante, comme les Celtes, les Basques, les Estoniens, les Serbes ou les Grecs. Si la France possède aussi quelque chose à cet égard, „ce serait abuser de l'esprit de nationalité, que de mettre les chants populaires de la France à côté

1) Thalès Bernard: Histoire de la poésie, p. 823.

de ceux de la Savoie ou de l'Estonie¹⁾, remarque Thalès Bernard. Il veut donc faire connaissance avec des peuples jeunes et il tâche de découvrir des civilisations naissantes, opposées à la haute culture de l'Occident, où il aperçoit — idée très en vogue de nos jours — le commencement de la décadence. Mais, voulant entraver ce développement décadent, Thalès Bernard est un des premiers qui, avec une ferme conviction, réagissent contre lui dans le monde littéraire de l'Occident.

Pour arrêter le déclin littéraire de l'Occident, il s'adresse, dans une oeuvre spéciale, à l'étude de la poésie populaire „qui est comme une aurore de la poésie moderne“. Ce n'est qu'elle qui peut servir de base et d'aliment nouveau pour un développement futur, puisque c'est elle qui se montre de même à l'origine de nos civilisations. Par cette thèse Thalès Bernard appartient à ces utopistes, si fréquents au XIX-e siècle, qui veulent renouveler toute la civilisation européenne. Le moyen le plus conforme d'y arriver, en matière de littérature, est justement l'étude attentive de la poésie populaire comparée. „La poésie populaire — dit-il — étouffée jusqu'ici par la lourde science des érudits, va descendre bientôt dans le domaine public pour raviver l'imagination de la foule et lui fournir de tendres rêveries“²⁾. L'imagination de Thalès Bernard, du moins, ne tarde pas à être ravivée par elle et il ne se montre pas indocile non plus à accepter l'influence de ces tendres rêveries.

Tout d'abord, il tient pour nécessaire la transformation de la poésie en France, en y voulant introduire „un genre nouveau“. Pour donner une preuve de la sincérité de ses intentions, il publie son recueil intitulé *Poésies nouvelles*, qu'il consacre „à la mémoire du poète hongrois Alexandre Petöfi, tué en combattant les Russes, le 31 juillet 1849“. En choisissant le nom de Petöfi comme étendard, Thalès Bernard veut aussi souligner qu'il ne présente pas seulement, avec ses avis, n'importe quel programme littéraire, mais, avant tout, une tendance nouvelle. Donc, après avoir étudié les poésies populaires de divers pays européens, il tient pour son devoir, de faire connaître en France le genre nouveau, qu'il apprécie tant. C'est pour cela qu'il publie, dans le recueil ci-dessus mentionné, des compositions jusqu' alors

1) Thalès Bernard, *ibid.* p. 797.

2) Thalès Bernard: *Poésies nouvelles*, Préface.

inédites, parmi lesquelles trente imitations empruntées des chansons populaires d'Allemagne, d'Ecosse, de Russie, de Finlande, d'Estonie, de Hongrie, de Roumanie, du Béarn et de Bretagne. Mais c'est surtout à la poésie populaire des peuples „finno-letto-slaves“ (terme plutôt géographique qu'ethnographique) — „lugubres races dont la voix plaintive se mêle aux mugissements de la Baltique“¹⁾ — qu'il emprunte le plus volontiers.

Pour créer la nouvelle civilisation européenne, Thalès Bernard a une pensée qu'on peut désigner d'un nom en vogue de nos jours : la coopération intellectuelle. Il tâche de réaliser une sorte de coopération littéraire, ce à quoi doit servir la poésie populaire, puisqu'elle exprime quelque chose de commun à tous les peuples. Voilà pourquoi il estime les poètes sortis du sol de la poésie populaire. „Petöfi en Hongrie, Trueba en Espagne, Burns en Ecosse, Uhland en Allemagne, Hebel en Suisse ont exprimé des sentiments communs à toute l'humanité, ce qui rend leur poésie susceptible, malgré son cachet local, d'être comprise et admirée partout“²⁾. Selon Thalès Bernard, la poésie se divise en poésie antique et en poésie moderne. Depuis le XVIII-e siècle c'est une troisième, la poésie populaire, qui commence à occuper une place devenant toujours de plus en plus importante. Celle-ci ne se restreint pas à certaines provinces, mais elle embrasse aussi l'universalité de l'Europe, où „elle est née spontanément comme la verdure sur le sol“³⁾.

Par la poésie populaire pourrait se créer le rapprochement fraternel des divers peuples, grâce auquel chaque culture nationale ne pourrait que gagner. En France aussi, „il se créerait une armée d'écrivains qui ne craindraient plus d'être frappés d'un injuste dédain, parce qu'ils aiment mieux étudier le breton ou le servien (le serbe) que d'écrire de méchants vaudevilles; et ce mouvement invincible, qui tend à rapprocher tous les peuples en une seule famille, s'accomplirait avec une plus grande rapidité, parce qu'il aurait la poésie pour principal mobile“⁴⁾. De ce désir, unir les divers peuples, est né spontanément un projet de Thalès Bernard : à la rénovation de la poésie rien ne peut mieux

1) Ibid.

2) Thalès Bernard : Histoire de la poésie, p. 834.

3) Ibid., p. 576.

4) Thalès Bernard : Lettres sur la poésie, 1857, p. 8.

contribuer que la fondation d'une „Académie de littératures étrangères“¹⁾.

Par la création d'un tel institut Thalès Bernard veut combler, tout d'abord, le fossé qui sépare les Latins des Germains „ou pour mieux dire les Français du reste de l'Europe“²⁾. Il n'est pas le seul à soutenir ce point de vue, puisqu' il remarque: „Cette idée de fonder une Académie de littératures étrangères qui aurait pour principale mission de faire communiquer les peuples entre eux et de rajeunir la poésie en la retrem pant à ses sources, a été adoptée par les hommes les plus compétents“³⁾. Les partisans zélés de ce projet ont dû être, outre les membres du salon littéraire d'Emile Deschamps, les écrivains étrangers qui ont fait connaître à Thalès Bernard la poésie populaire de leurs pays et avec qui il a eu des relations amicales.

* * *

On peut saisir, d'après ce qui précède, les deux idées générales de Thalès Bernard: unir les peuples et raviver la civilisation, et avant tout la littérature, en se servant, comme moyen, de la poésie populaire. Il est un des premiers qui, au cours du siècle passé, prévoient le tableau culturel de l'Europe d'aujourd'hui, en appelant l'attention des contemporains sur les productions littéraires de peuples très peu connus par eux. C'est un homme d'occident qui jette un coup d'oeil vers l'orient, un Français qui découvre et reconnaît la valeur des trésors spirituels de l'étranger. Mais, malgré cette sorte de „cosmopolitisme littéraire“, c'est dans l'intérêt de la littérature française qu'il agit. „Si j'ai réussi à indiquer — dit-il — que la poésie étrangère n'a pas été complètement explorée par nos écrivains; que, non seulement la poésie russe, mais encore toutes les littératures du Nord, contiennent des germes dont on pourrait tirer profit pour une évolution nouvelle de l'intelligence, il faut se hâter de produire un résultat si désirable; et, pour donner à la poésie française la simplicité qui lui manque, se tourner vers trois sources d'inspiration: la poésie populaire, les poèmes du moyen âge, intimement liés avec celle-ci, et la poésie étrangère, qui s'y rattache encore“⁴⁾.

1) Ibid.

2—3) Thalès Bernard: *Poésies mystiques*. Préface, pp. III—V.

4) Thalès Bernard: *Lettres sur la poésie*, 1857, p. 6.

Malgré ses intentions patriotiques, son dessein de rattacher les Français plus intimement à la solidarité européenne a provoqué une accusation grave contre Thalès Bernard. On lui a reproché de vouloir germaniser la littérature française. Il proteste énergiquement. Ce n'est pas dans la poésie populaire allemande qu'il puise, mais plutôt dans la poésie populaire slave et lithuanienne, puis surtout dans le fonds des chants estoniens, finnois et hongrois. „Or, ces trois derniers peuples — remarque Thalès Bernard — appartiennent à la famille Tatare. On a donc commis en France une erreur philologique en m'accusant de germaniser“¹⁾. Ranger les peuples finno-ougriens, les hongrois, les finnois et les estoniens, parmi les Tatares — c'est, également, une erreur philologique que Thalès Bernard a commise. En tout cas, il est convaincu qu'il ne vise pas à faire valoir une influence allemande en France. „Si je m'appuie — s'excuse-t-il — sur l'Allemagne pour prêcher mes réformes, c'est que ce pays sert depuis un siècle d'entrepôt intellectuel pour toutes les régions du Nord“²⁾. On ne peut pas nier que la poésie populaire de ces peuples septentrionaux soit beaucoup mieux connue en Allemagne qu'ailleurs, ni même que surtout les peuples „finno-letto-slaves“ de la Baltique soient assez considérablement imbus de l'esprit allemand, à cause des circonstances politiques et géographiques. Mais, le seul point essentiel à établir est, selon Thalès Bernard, que „tout le Nord et l'Orient de l'Europe est rempli d'une poésie divine, encore inculte, qu'il faut faire arriver en France par l'intermédiaire de l'Allemagne“³⁾, ce qui donne un autre caractère aux intentions de Thalès Bernard.

Or, c'est cette „poésie divine“ des régions étrangères qui possède les qualités propres à renouveler la poésie: le sentiment de la nature et la sincérité. En France, Thalès Bernard ne trouve qu'en Bretagne et en Provence quelque chose de semblable. Pour féconder la poésie d'art devenue stérile, il étudie les richesses poétiques encore inexploitées de l'énorme foule des peuples slaves; il estime profondément les Hongrois, indépendants et originaux d'esprit, riches de talent; il aime les Lithuaniens, les Lettons, les Estoniens et les Finnois, petits peuples baltes, mais présentant une aptitude infinie pour la poé-

1) Thalès Bernard: Poésies mystiques. Préface, p. VII.

2—3) Ibid.

sie. Ces peuples, qui s'étendent en masses énormes entre la Baltique et la Mer-Noire, entre l'Elbe et l'Oural, sont, il est vrai, différenciés par la race et par les moeurs, tout de même leur poésie offre une apparence uniforme, et, en général, elle est composée dans le même mètre, c'est-à-dire le trochée de quatre pieds, non rimé. Et, ce qui captive le mieux l'attention de Thalès Bernard, ce sont les études antérieures qui ont rapproché étroitement les chants de la Bretagne et de la Provence de ceux des Slaves, des Lettons et des Finnois.

Thalès Bernard porte donc un intérêt très vif à la poésie de tous ces peuples. Mais c'est sur les Estoniens, peuple presque inconnu en son temps et peu connu même de nos jours, qu'il écrit le plus, avec une profonde sympathie et avec un enthousiasme extraordinaire dans ses oeuvres, surtout dans son Histoire de la poésie. Nous en trouvons les raisons dans les faits suivants: d'abord, il essaie de retrouver une certaine ressemblance entre les chants populaires des Celtes, surtout des Bretons, et ceux des Estoniens; ensuite, il a eu des informateurs distingués, surtout l'excellent poète allemand-russe de Livonie, Jégor von Sivers, devenu son ami intime. C'est Thalès Bernard lui-même qui mentionne que Jégor von Sivers l'a soutenu dans ses desseins et lui a donné des renseignements utiles et nécessaires se rapportant à la poésie estonienne¹⁾. Mais avant Sivers il a connu déjà le poète russe Basilius Jacowleff, qui a le premier mis sous ses yeux „les admirables chants de l'Estonie“. Thalès Bernard a profondément estimé Basilius Jacowleff; voici ce qu'il écrit sur lui: „la publication de son Mélodion l'a placé au premier rang parmi les poètes philosophes et les sincères amis de l'humanité“²⁾.

L'amitié et l'estime ressenties par Thalès Bernard pour ces poètes, ont été étendues à la poésie populaire estonienne aussi. Sans révoquer en doute la valeur poétique des chants populaires estoniens, ce n'est que par cela qu'on peut expliquer les éloges que leur adresse Thalès Bernard. Il a, avant tout, une profonde estime pour la poésie des Bretons et des Provençaux. Il déclare: „dans la poésie lyrique, les Celtes prennent la première place“³⁾ — et puis: „c'est sans doute ce riche passé littéraire, qui donne aux chants populaires de la Bretagne une physionomie aussi frappante“⁴⁾. Aussitôt après eux, Thalès Bernard range

1—2) Thalès Bernard: Poésies mystiques, pp. III—IV.

3—4) Thalès Bernard: Histoire de la poésie, p. 598.

les Estoniens. „Nous n'hésitons pas à placer les chants estoniens immédiatement après les chants celtiques, bien qu' ils soient moins vigoureux ; mais leur sensibilité est si émouvante, leur coloris si vrai et si riche, qu'ils arrivent au niveau de la grande poésie“¹⁾. Ce que Thalès Bernard reproche aux chants populaires celtiques, c'est d'avoir „moins de sensibilité que les chants d'Estonie“²⁾, tandis que les Estoniens, comme toutes les nations entre la Baltique et la Mer-Noire, entre l'Elbe et l'Oural, „se font remarquer par une grande puissance de sentiment. On trouve dans leurs inspirations une tendresse virginale, une fantaisie intarissable, toujours au service de l'improvisation, et qui vient ennoblir les moindres circonstances de la vie vulgaire“³⁾.

Par ce qui suit, Thalès Bernard a bien exprimé l'élément tragique et le sort dur des peuples estonien et similaires, circonstances heureuses, d'autre part, puisqu' elles expliquent l'aptitude poétique de tous ces peuples. „Opprimés par la domination étrangère, l'esclavage ne leur a servi qu' à développer davantage leur âme, et l'on est surpris que des races sans culture puissent avoir une telle abondance d'impressions. Il semble que la nature ait voulu les dédommager de la servitude en leur accordant les plus riches dons de la poésie, et, en effet, ils se consolent de leur développement imparfait ou de leur abaissement, par une inspiration spontanée, qui, toute vague qu' elle est souvent dans ses contours, sait, quand elle le veut, observer la nature avec exactitude“⁴⁾. C'est pourquoi nous trouvons que „chez les peuples finno-letto-slaves . . . la poésie populaire est plus intime et exprime une sorte de panthéisme naturel avec une grande puissance d'émotion. Cette sensibilité de la poésie populaire ne doit pas étonner, puisque la majeure partie de ces chants sont composés par des femmes qui se plaisent à y verser les trésors de leur imagination et de leur coeur“⁵⁾. La poésie populaire est surtout en Estonie plus tendre qu' ailleurs et on pourrait la qualifier, comme celle des Lettons, „la poésie des larmes“⁶⁾.

En résumé, les traits saillants de la poésie populaire des

1) Ibid. p. 600.

2) Ibid. p. 398.

3) Ibid. p. 601.

4) Ibid.

5) Thalès Bernard: *Lettres sur la poésie*, 1857, p. 2.

6) Thalès Bernard: *Histoire de la poésie*, p. 603.

peuples finno-letto-slaves en général, et des Estoniens en particulier, sont constatés par Thalès Bernard dans le sentiment de la nature et le coloris vrai, dans la sincérité, la sensibilité émouvante et la tendresse virginale. La fantaisie intarissable, l'abondance d'impressions, l'observation exacte de la nature mènent au panthéisme. Les poètes qui s'occupent de la transformation métaphysique de la matière première offerte par la poésie populaire, ce sont des „poètes-philosophes“.

* * *

C'est un tel poète, Jégor von Sivers, que les Estoniens ont eu pour représentant. „Né dans le pays, cet écrivain a su utiliser à son tour les mélodies populaires avec un goût parfait, qui lui a valu les éloges de toute l'Allemagne“¹⁾. Pour prouver la justesse de cette opinion, Thalès Bernard cite une poésie de Sivers, dont la base doit être une „improvisation“ d'un chanteur estonien. La poésie porte le titre „Mythe“²⁾. Connaissant l'intérêt de Thalès Bernard pour la mythologie, de même que pour la poésie populaire, on peut comprendre son enthousiasme pour ce poème et pour son auteur: „Pourrait-on soutenir qu'une poésie semblable, née au contact du talent individuel et de la poésie populaire, n'est pas délicieuse, presque divine? . . . Je pense, au contraire, qu'elle aurait la plus salutaire influence sur l'esprit de notre pays, qu'on a accusé d'avoir quelque chose de sec et de gonflé à la fois“³⁾.

Le poète idéal, selon Thalès Bernard, doit ennoblir la poésie populaire, en identifiant son génie avec celui de la nation; il doit reproduire la poésie populaire, sous une forme plus variée et plus élégante, tout en imaginant ses sujets⁴⁾. Plus un poète copie la poésie populaire, plus il est puissant. Seulement, les modèles doivent être modifiés, en mêlant un grain de philosophie transcendante à toute poésie. Jégor von Sivers est un poète au goût de Thalès Bernard. Ce qu'est Burns en Angleterre, Béranger et Mistral en France, Petöfi en Hongrie, — il prétend l'avoir

1) Thalès Bernard: *Lettres sur la poésie*, 1857, p. 4.

2) Ibid. Cette poésie y est publiée avec quelques changements et beaucoup d'abréviations. Nous la citerons ci-après pp. 33—37.

3) Ibid.

4) Thalès Bernard: *Histoire de la poésie*, p. 686 (écrivain sur Petöfi).

découvert en Estonie. Quoique Jégor von Sivers soit loin d'avoir accompli cette noble mission que Thalès Bernard lui attribue, nous devons, tout de même, garder sa digne mémoire en le ressuscitant de l'oubli. C'est lui qui a fait connaître l'Estonie à Thalès Bernard, ces deux poètes devenant les propagateurs zélés du riche folklore de ce pays.

Jégor von Sivers¹⁾ est né le 1-er novembre 1823, à Heimthal, en Livonie (aujourd'hui Estonie du sud). Il fréquente l'école à Võru-Werro, puis étudie à l'université de Tartu-Dorpat les sciences naturelles et l'économie politique (1843—1845). Dans les années suivantes, il surveille l'exploitation de ses terres paternelles à Heimthal et fait en 1850—1853 un grand voyage, visitant l'Amérique Centrale, les îles des Indes Occidentales, l'Amérique du Sud, ensuite l'Angleterre, la Belgique et la France. Après avoir séjourné dans les diverses contrées de l'Allemagne, il rentre en Livonie et gère à Planhof, près de Wolmar et après son mariage à Raudenhof (ces lieux se trouvent aujourd'hui en Lettonie) ses propriétés en bon gentilhomme campagnard. S'occupant de littérature et de science, il n'interrompt pas ses relations intellectuelles avec l'Europe occidentale et surtout avec l'Allemagne, où il compte parmi ses amis le célèbre Alexander von Humboldt. Il prend aussi une part active à la vie publique de sa province, comme membre de plusieurs sociétés scientifiques et agricoles de même que de la diète (Landtag) livonienne. Le Baltisches Polytechnikum à Riga l'appelle en 1873 comme professeur d'agriculture. C'est là qu'il meurt le 12 avril 1879²⁾. Il mérite une place éminente dans l'histoire de la littérature allemande des pays baltiques par son recueil critico-poétique: *Deutsche Dichter in Russland*³⁾. Un grand nombre des idées sur la littérature et sur la poésie populaire ex-

1) Dans les éditions allemandes: Jégor von Sivers.

2) Cf. sur sa vie: Jégor von Sivers: *Deutsche Dichter in Russland*. Studien zur Literaturgeschichte, Berlin, E. H. Schroeder, 1855, pp. LXXX + 680; v. p. 652 et Jeannot Emil Freiherr von Grotthusz: *Das baltische Dichterbuch*, Reval, Franz Kluge, 1894, pp. XLVIII + 432; v. pp. 395.—396.

3) Grotthusz écrit sur cet ouvrage: „... dieses Werk [ist] für alle späteren Arbeiten auf dem Gebiete deutschen Geisteslebens in Russland von bleibender Bedeutung“. Ibid.

primées dans la préface de cette oeuvre, montrent une identité parfaite, (elles sont souvent traduites mot à mot), avec celles de Thalès Bernard. Les ouvrages de l'écrivain français étant postérieurs, il faut croire que c'est lui qui est l'emprunteur¹⁾.

L'activité de Jégór von Sivers est multiple. La littérature, l'histoire, la politique, les sciences naturelles, l'agriculture l'intéressent également. Ses oeuvres écrites d'une plume spirituelle et émouvante témoignent de sa profonde culture et de sa connaissance du monde, de même que de sa haute mentalité et de son patriotisme fervent. Des penchants démocratiques et libéraux le distinguent aussi. Dans sa jeunesse, il accueille avec un enthousiasme sincère les nouvelles sur la révolution de février, 1848²⁾. Profondément influencé par les idées du libéralisme, il exige la réforme du Landtag livonien, et la réforme agraire pour améliorer la situation sociale des paysans lettons et estoniens³⁾. Par l'abolition des privilèges de la noblesse, il veut réaliser „le salut du pays entier“. D'autre part, il lutte contre le journalisme russe qui veut engager le gouvernement à russifier les provinces de la Baltique⁴⁾, et veut sauvegarder, même corroborer la supériorité de la civilisation „germano-protestante“ dans ces parties de l'empire russe⁵⁾. Ses écrits politiques révèlent un de ces nobles champions du progrès social et culturel qui s'efforçaient de conduire le sort des peuples de la Russie „asiatique“ vers un ave-

1) Nous pensons surtout à l'Histoire de la poésie de Thalès Bernard.

2) V. la poésie *Morgenruss an den freien Westen* (Bei der Nachricht vom 24. Februar 1848) aux pages 80—81 du recueil *Aus beiden Welten. Dichtungen von Jégór von Sivers*, Leipzig, Carl Fr. Fleischer, 1863, pp. IV + 144.

3) *Livländische Lebensfragen von einem Landtagsverpflichteten*, Riga, Nicolai Kymmel, 1864, pp. 16.

Zur Revision der livländischen Verfassung von Jégór von Sivers, 1869, pp. 31.

4) *Appell an die europäische Oeffentlichkeit gegen die russischen Zeitungen von einem Deutschen*, Leipzig, A. Edelmann, 1865, pp. VIII + 24, en traduction française: *Appel à la publicité européenne contre le journalisme russe au sujet des tentatives faites à Moscou et à Saint-Petersbourg pour engager le gouvernement à russifier les provinces de la Baltique*, par un Allemand qui étant natif de la Livonie, appartient politiquement à la Russie, Paris, E. Dentu, 1867, pp. 39.

5) Cf.: Jégór v. Sivers: *Humboldt und die deutsche Bildungsquelle in Livland*, Leipzig, 1869, p. 9; v. p. 8: „Wahren wir

nir européen. Son nom restera dans l'histoire du libéralisme en Russie. Il a même pressenti le triste sort qui est échu à cet empire après plus d'un demi-siècle. Son activité politique a été vue d'un mauvais oeil par les autorités, de même que son ami français, Thalès Bernard n'a pu réaliser ses projets en matière de littérature.

C'est l'esprit libéral de Jégor von Sivers et sa bienveillance pour les peuples estonien et letton — subjugués alors par la noblesse balte et les autorités russes — qui expliquent son intérêt pour la poésie populaire de ces peuples. Il publie plusieurs recueils de poésies, parmi lesquels il faut nommer, avant tout, „Palmen und Birken“¹⁾ (Palmiers et bouleaux), qui contient quelques chants estoniens, en traductions allemandes. Les poésies de ce recueil excellent — selon Grotthusz — par la forme du langage nullement vulgaire, ce qui fait que le contenu a toujours une certaine importance et réveille l'intérêt.

C'est aussi ce recueil qui appelle surtout l'attention de Thalès Bernard, toujours à l'affût de poètes nouveaux et de poésies populaires inconnues, sur les Estoniens. Il fait, après l'apparition des Palmiers et bouleaux, la connaissance de Jégor von Sivers, vraisemblablement quand le poète balte voyageait en France. Se mettant d'accord avec Sivers en ce qui concerne la littérature et les principes esthétiques, Thalès Bernard commence à étudier avec ferveur et enthousiasme la poésie populaire, les traditions épiques et la mythologie des Estoniens. Un recueil de poésies, *Litterarisches Taschenbuch der Deutschen in Russland*²⁾, publié par Sivers en 1858, paraît avec la collaboration de Thalès Bernard, contenant trois poésies, ou mieux

um den höchsten Preis die Quelle unserer Bildung —: Gewissensfreiheit, Sprache, Recht! —

Dass wir deutschen Baltiker jedoch bei solchen Grundsätzen mit diesen Waffen der Humanität und Bildung unsere estnischen und lettischen Landsleute nicht angreifen, sondern vor jeder Vergewaltigung wie uns selbst schützen werden, bedarf wohl keiner ausdrücklichen Versicherung“.

1) *Palmen und Birken. Dichtungen von Jégor von Sivers*, Leipzig, J. J. Weber, 1853 (deuxième édition, augmentée), pp. XII + 244. La première édition parut en 1852.

2) *Literarisches Taschenbuch der Deutschen in Russland*. Herausgegeben von Jégor von Sivers, Riga, N. Kymmell, 1858, pp. XII + 330; Musikbeilagen pp. 7. (I. Seitdem, de Sivers; II. Lettische Volksmelodien). Avec des poésies françaises par Thalès Bernard pp. 118—128.

des „imitations des Thalès Bernard“ sur des sujets estoniens, avec la traduction française d'une poésie de Jégor von Sivers, mise en musique par H. Truhn.

Sans connaître la langue, Thalès Bernard imite le style de la poésie populaire estonienne et devient ainsi le collaborateur d'un poète allemand-russe. Il n'y a pas à s'étonner de la méthode employée par Thalès Bernard. C'est sa manière accoutumée de regarder les chants populaires seulement comme une matière première, envers laquelle le poète cultivé a certains devoirs. Il doit „transformer le genre qui lui servait de base, en y introduisant un élément intellectuel : l'agitation de la pensée en face de la nature, et son élan vers les étoiles où doivent s'accomplir nos destinées“¹⁾. Il propose ce procédé à tous ses confrères : „contentons-nous donc de créer, d'après la poésie populaire, une poésie cultivée, dans laquelle nous conserverons les ravissantes inspirations de la première, en les fécondant par un élément intellectuel et religieux qui leur donne plus de force“²⁾.

Thalès Bernard salue en Jégor von Sivers un confrère selon son goût. Dans son enthousiasme, et pour exprimer son estime amicale, il lui adresse une poésie — manière ordinaire de Thalès Bernard, d'honorer les poètes étrangers — que voici :

Au poète russe Jégor von Sivers³⁾.

Ah ! si tu la voyais quand le soir elle rêve,
Appuyant doucement son beau front sur sa main,
Et regardant les cieux, et paisible comme Ève,
Avant que le serpent n'eût paru dans l'Eden ;

Si tu voyais sa lèvre où le charmant sourire
Éclôt comme une fleur au souffle parfumé,
Quand dans ses yeux baissés mes yeux cherchent à lire
Un nom mystérieux, celui du bien-aimé ;

La contemplant ainsi par son rêve embellie,
Comme un bouton qui penche et commence à s'ouvrir,
Tu redirais tout bas le doux nom d'Ophélie,
Et ton coeur languissant se laisserait mourir !

1) Thalès Bernard : Poésies nouvelles. Préface, p. 2.

2) Thalès Bernard : Lettres sur la poésie.

3) Thalès Bernard : Poésies nouvelles, p. 116.

Cette poésie, dans laquelle Thalès Bernard s'efforce d'écrire dans le style de Jégor von Sivers et dans l'esprit de la poésie populaire, est une de ces nombreuses adaptations avec lesquelles il a voulu renouveler la poésie d'art. Mais, comme on peut en juger, il a manqué du talent suffisant pour réaliser ses principes. Ce poème reste loin du véritable esprit et caractère de la poésie populaire, il est plutôt savant et maniéré. La naïveté, la fraîcheur d'impressions, qui rend immortels, par exemple, les poèmes de Petöfi, sont étouffées par le théoricien que fut Thalès Bernard.

Il y a plus de sincérité dans le sonnet suivant, adressé, comme nous croyons, à Jégor von Sivers, lors de la séparation des deux amis :

A un poète voyageur¹).

Ami, n'oubliez pas quand la mer incertaine
Bercera votre barque au gré du flot chanteur,
Celui qui, sans prévoir une heure encor lointaine,
Se plut à vous aimer, et vous donna son coeur.

Vainement, loin de moi, le hasard vous enchaîne ;
Et qu'importe, après tout, que le Destin moqueur
Jette l'un sur la mer et l'autre dans la plaine,
De l'espace et du temps l'Esprit reste vainqueur.

Quand, au sein de la nuit, perçant son chaste voile,
Nous verrons sur nos fronts luire la même étoile,
Qu' un même sentiment nous rapproche tous deux ;

Et que nos coeurs jumeaux, s'élevant sous la nue,
Comme ces purs rayons d'une flamme inconnue,
Séparés ici-bas, s'unissent dans les cieux !

L'intérêt commun pour la poésie populaire, la recherche du sentiment de la nature et de l'exaltation métaphysique créent une solide amitié entre Thalès Bernard et Jégor von Sivers. Leurs relations ne sont pas seulement passagères. Thalès Bernard fait connaître son ami à des poètes français, qui, comme Achille Millien, portent un intérêt à la poésie populaire²). Il rend

1) Thalès Bernard : *Adorations*, p. 236.

2) J'ai découvert les ouvrages de Thalès Bernard, pourvus de la dédicace de l'auteur, parmi les restes de la riche bibliothèque de Jégor von

même quelques services utiles à Jégor von Sivers, quand celui-ci séjourne à Paris, en 1870, obtenant pour lui la protection d'Emile Deschamps. Nous avons déjà mentionné l'intérêt du vieux dilettante pour les littératures étrangères. Il comptait parmi ses amis plusieurs Russes d'une haute culture et de la haute société de Paris (M. Mestcherski, M-me Swetchine, le comte Schouwaloff). C'est par eux qu'il se documentait sur les Russes et la Russie. S'intéressant surtout aux peuples slaves, c'est vraisemblablement pour cela qu'il protégeait à Paris, pendant la guerre de 1870, Jégor von Sivers qu' on prenait toujours, malgré son nom, pour un Russe. Une lettre, adressée par Thalès Bernard à Emile Deschamps, nous révèle les débuts de la connaissance entre Deschamps et Sivers : „Cher et excellent maître, ... J'ai eu avant-hier la visite du poète russe Jégor von Sivers, qui m'a longuement parlé de vous, en me manifestant le désir d'aller vous voir à Versailles. Je ne sais s'il a exécuté sa résolution. Je l'ai longuement entretenu de vous et il a pris une part si sincère aux calamités qui vous ont frappé. Ce qu' il connaît surtout de vous, ce sont vos belles imitations et il en a apprécié tout le mérite. Car lui-même a lutté surtout contre des difficultés du même genre en traduisant en allemand des chants estoniens dans ses Palmiers et bouleaux...“¹⁾.

Or, ce recueil de poésies *Palmen und Birken*, avec une dédicace adressée au célèbre savant allemand Alexander von Humboldt, contient ces poésies sur des sujets estoniens qui sont la source la plus abondante des adaptations de Thalès Bernard, et c'est d'après elles qu' il va formuler ses opinions esthétiques, en définissant le caractère de la poésie populaire estonienne.

Le recueil de Jégor von Sivers se compose de six parties. La troisième, les Feuilles septentrionales — *Nordische Blätter*, écrite en 1844—1849, est la plus étendue. Nous y trouvons, d'une part, l'utilisation poétique des impressions que

Sivers, qui à la suite de la révolution russe sont venus échoués entré les mains d'un antiquaire à Tartu, Monsieur H. Martinson. Dans cette bibliothèque se rencontre aussi un recueil d'Achille Millien — *Premières poésies* — avec une poésie intitulée *A Thalès Bernard* (p. 38), témoignage de l'amitié qui liait ces trois poètes.

1) Henri Girard, ouvrage cité, p. 492, lettre de Thalès Bernard à Emile Deschamps, le 18 avril, 1870.

la patrie septentrionale inspirait au poète, d'autre part, les poésies que Jégor von Sivers écrivait sous l'influence des chants estoniens. La nomenclature de ces dernières est la suivante :

„Dämmerungscene“. (Von Pleskauschen Esten),	p. 131—132
„Klage des Leibeigenen.“ (Von Plesk. Esten),	p. 133—134
„Der Sanger“. (Estnisches Volkslied aus Strandwierland),	p. 135—137
„Der verlorene Bruder“. (Aus der Gegend von Pernau),	p. 138
„Die Bestrafte“. (Volkslied der Strandesten bei Pernau),	p. 139—141
„Einsame Liebesklage“. (Estnisches Volkslied bei Fellin),	p. 142—143
„Heimlicher Gast“. (Estn. Volksl. bei Fellin),	p. 144
„Die Brautwerbung“. (Estnisches Volkslied bei Fellin und Pernau),	p. 145—147
„Estnisches Brautlied einer Waisen“ (aus Wierland),	p. 148—151
„Wannemunne's Sang“. Eine estnische Volksage,	p. 152—154
„Mythe“ in neun Gesngen (frei nach Ueberlieferung eines Volksngers)	p. 155—167

Outre Palmiers et bouleaux, ce sont les recueils *Balladen und Lieder, Deutsche Dichter in Russland, Aus beiden Welten*, publiés par Jégor von Sivers, qui peuvent ˆtre dėsignés comme les sources utilisées par Thalès Bernard. C'est par ces quatre recueils qu' il a eu l'occasion de connaˆtre, surtout dans des remaniements allemands de Jégor von Sivers, la poésie populaire estonienne.

Le recueil *Balladen und Lieder*¹⁾ contient deux lėgendes estoniennes (parmi les poésies de -r-, ce qui est le signe de Jégor von Sivers):

1. Wannemunne's erster Sang, p. 18—26.
2. Wannemunne's letzter Sang, p. 27—34.

Ces lėgendes se rencontrent dans deux autres recueils de Jégor von Sivers: la premiėre n'est pas autre chose que *Wannemunne's Sang* dans *Palmiers et bouleaux*

1) *Balladen und Lieder von -r-, S-h*, C. Glitsch, A. W. v. Wittorff, C. Stern, Dorpat, Franz Kluge, 1846, pp. VI + 256.

(pp. 152—154), tandis que le recueil *Aus beiden Welten*¹⁾ contient la deuxième, sous le titre :

„Der Sängerkampf“. (Estnische Volksage), pp. 27—32.

Dans le même recueil se trouve

„Soea-laul“²⁾. (Altes estnisches Krieglid), pp. 33—42.

En ce qui concerne l'anthologie *Deutsche Dichter in Russland*, Thalès Bernard en a utilisé la préface (*Geschichtliche Einleitung*) et peut-être la poésie de *Minna von Maedler-Witte* :

„Koit und Aemmarik“. (Morgenroth und Abendroth). Estnische Volksage, pp. 358—361.

Ces quatre recueils contiennent encore quelques remaniements de l'estonien, mais dont nous n'avons pas retrouvé les correspondants chez Thalès Bernard. On peut dire, par conséquent, que c'est des poésies citées ci-dessus qu'il a tiré des matières pour ses adaptations. Il est possible qu'il connaissait aussi les *Ehstnische Volkslieder*³⁾ de *Heinrich Neus*, en tout cas il a eu connaissance de l'activité de ce collectionneur de poésies populaires estoniennes.

Dans le chapitre suivant nous allons expliquer la correspondance des „imitations“ et des traductions de Thalès Bernard avec les poésies publiées dans les divers recueils de Jégor von Sivers. Il est évident, que les imitations et traductions de Thalès Bernard diffèrent par le caractère, la forme et le contenu des chants populaires estoniens, Thalès Bernard s'étant servi de textes remaniés par Jégor von Sivers et d'autres poètes allemands des pays baltiques.

Thalès Bernard a traduit, mot pour mot, quelques poésies à sujets estoniens de Jégor von Sivers ; il en a remanié librement d'autres, et il a composé même quelques imitations, des poésies plus ou moins originales, dans le genre estonien. Dans leur nombre il y a quelques-unes que le triste passé de ce peuple lui a inspirées.

1) *Aus beiden Welten*. Dichtungen von Jégor von Sivers, Leipzig. Carl F. Fleischer, 1863, pp. IV + 144.

2) Selon l'orthographe d'aujourd'hui: *Sõjalaul* = Chanson de guerre.

3) *Ehstnische Volkslieder*. Urschrift und Uebersetzung von H. Neus, in drei Abtheilungen, Reval, Kluge und Ströhm, 1850—1852, pp. XX + 477.

III. Les opinions de Thalès Bernard sur la poésie populaire estonienne. Les traductions et les imitations faites par Thalès Bernard, des poésies aux sujets estoniens, de Jégor von Sivers.

En faisant connaître les déclarations de Thalès Bernard qui se rapportent à la poésie populaire estonienne, il faut avouer que son enthousiasme pour la patrie et le peuple de Jégor von Sivers vient surtout de ce qu' ils lui rappellent la Bretagne. „L'Estonie ne manque pas d'une certaine analogie avec notre Bretagne“ — dit-il. „Aussi comme la poésie armoricaine, la poésie estonienne est-elle sombre et triste, tout en laissant jaillir quelques éclairs empruntés à l'Orient. Son caractère saillant est une tendance panthéistique qu' on ne retrouve point dans les autres littératures européennes“¹⁾.

Le panthéisme est un courant qui entraîne Thalès Bernard. Il est donc heureux de pouvoir aussi le découvrir dans la poésie populaire. Il compare celles de divers peuples et constate, au point de vue du panthéisme, ce qui suit: „Dans les poésies de la Bretagne, dans celles de la Servie, dans celles de la Grèce le sentiment chrétien domine le panthéisme; mais les chanteurs estoniens, bohémiens, finnois détournent leurs yeux de la croix du Sauveur pour regarder la cime de la montagne ou la longue flèche du sapin. Il circule dans toute la végétation une âme invisible qui se révèle indistinctement par les suaves parfums, par les fraîches nuances des corolles, par les bruits mystérieux des feuillages; le poète populaire l'absorbe et cadence dans ses rythmes tout ce qu' il a pris à la nature; comme il est l'enfant de celle-ci, puisqu' il est né, comme la fleur, du milieu de la lande, il aspire à retourner en elle; la mort n'est rien pour lui; la destinée qu' il désire, c'est d'enfermer son souffle dans les rameaux du tremble, c'est de frémir le soir dans les vagues argentées du lac, dans les vapeurs éclairées par la lune. L'âme et la

1) Thalès Bernard: Histoire de la poésie, p. 606.

nature apparaissent ainsi, dans les compositions primitives, mêlées l'une à l'autre . . .“¹⁾).

En un mot, c'est un penchant pour le panthéisme qui s'exprime dans les poésies estoniennes et finnoises, ce qui augmente leur valeur aux yeux de Thalès Bernard, lui aussi ayant de semblables penchants. Pour illustrer sa thèse, que la poésie populaire peut contenir les germes du panthéisme, il cite le fragment suivant, traduit de l'estonien : „Oh! que puis-je? Oh! que puis-je? moi pauvre porteur de soucis! Je dois bientôt mettre ma tête fatiguée sur le tronc vert du saule, et mon corps vieilli dans l'herbe, et mon pied dans la racine rugueuse. Allons penser aux choses passées, allons renaître en forêt de bouleaux: je veux me mouvoir en souffle de vent, avec les rameaux qui s'abaissent et les rameaux qui s'élèvent“²⁾).

L'esprit panthéiste, mêlé au sentiment exquis de la nature, la tendance à la personnification de celle-ci, sont les traits caractéristiques de la poésie estonienne; telle est la conviction de Thalès Bernard. Il les explique par l'influence du climat et de la nature septentrionaux. Il pénètre profondément dans la connaissance de l'âme des habitants du Nord, en esquisant le tableau suivant: „On croirait peut-être que l'affection qui confond l'homme avec la nature doit se manifester dans le Midi plutôt que dans le Nord. Le sentiment opposé est plus vrai. Dans les contrées mélancoliques, l'homme, ayant besoin d'aimer davantage pour combler le vide de son coeur, entoure la nature d'une tendresse plus grande“³⁾).

L'homme du Nord est intimement lié avec la nature. „Ces forêts aux mornes ombres, ces eaux pesantes où nagent les cygnes, sont lugubres sans doute pour l'oeil qui les contemple; mais elles ont une existence moins agitée que celle de l'homme; aussi ce dernier s'éprend-il d'amour pour elles. Quelle joie de déposer son corps fatigué et de se laisser bercer à toutes les brises, comme les ondes de ces lacs tranquilles, de mener au sein des bois une vie ignorée et silencieuse! Il semble que cet avenir d'immobile béatitude convienne mieux à l'esprit de courage qu' un Eden rempli de voluptés divines. C'est donc vers la nature que se tourne l'âme lorsqu' elle est cruellement frappée.

1) Ibid., p. 576.

2) Ibid. p. 606. L'original de ce fragment m'est inconnu.

3) Ibid. p. 607.

L'orpheline qui n'a plus d'oreille amie pour entendre ses plaintes, s'adresse aux arbres de la forêt! Cependant le panthéisme des Estoniens n'est pas toujours aussi sombre. Avec les trois mois d'été, qui viennent embraser le ciel de la Finlande, s'éveille dans l'homme une activité fiévreuse. Cette rêverie vague que produit la solitude des bois, ces attendrissements qui semblent s'élever des plaines où dorment les lueurs de la lune, ont besoin de revêtir une forme positive. La nature a creusé un vide dans le coeur, c'est la femme qui le remplira. Vainement, en Estonie comme en Bretagne, un ciel lugubre, une mer irritée dirigent habituellement la pensée vers de graves sujets de méditation. Il faut que la jeunesse ait son heure de prospérité, son entier épanouissement. Alors le coeur ne voit plus la nature qu' à travers celle qu' il aime; le monde extérieur ne sert plus à rien qu' à lui fournir des couleurs pour peindre les sentiments qui agitent l'amoureux. Cette transformation est visible dans la poésie suivante, due à un écrivain estonien, M. Jégór von Sivers, qui l'a publiée, en 1854, à Leipsick dans son recueil intitulé „Palmiers et bouleaux“. Cette composition présente quelques idées modernes; mais le fond est tiré d'un chant du pays et les images appartiennent toutes à la poésie estonienne¹⁾.

Pour montrer la justesse de cette peinture des Estoniens, peuple du Nord, et de leur poésie, Thalès Bernard cite traduit en prose le poème intitulé „Mythe“²⁾ de Jégór von Sivers, que ce dernier prétend avoir écrit lui-même en remaniant des traditions apprises d'un chanteur populaire.

Mythe.

„Je te salue, ô bénie; ta taille est comme un sapin qui s'élève entre de jeunes bouleaux; en grâces tu égales le chevreuil qui bondit sur la rive boisée du fleuve; ta chevelure est belle comme l'herbe, quand elle ondule sous la brise. Ta joue est fleurie comme le rosier qui s'épanouit sous ma fenêtre. Ton oeil est la limpide source de mes

1) Ibid. p. 607—609.

2) Cf. Jégór von Sivers: *Palmen und Birken* pp. 155—167. „Mythe“, in neun Gesängen (frei nach Überlieferung eines Volkssängers). Le texte publié par Thalès Bernard est une traduction mot pour mot de la poésie de Sivers avec la différence que celle-ci est divisée en neuf chants et écrite en vers libres. Dans le texte français, chaque alinéa répond à un chant chez Sivers.

joies, et au-dessus de la source s'arrondissent des ponts à la courbe hardie. Ton front est comme l'image de la nue reflétée dans un étang tranquille. Tes lèvres sont formées d'ambre qu'ont bercé les vagues caressantes, et tes dents sont des perles, des perles précieuses, qu'ont travaillées les huîtres industrielles. Ton oreille est comme une violette qui a surpris aux fleurs des mots d'amour quand elles s'ouvrent pour répandre leurs arômes. Aucune fille ne pare un cou beau comme le tien, et ton sein est rempli de secrets charmants. Ton souffle est embaumé comme le parfum de l'oeillet. Ta voix est plus suave que le murmure des tilleuls en fleurs. Tes paroles sont douces comme le miel; pures comme l'or sont tes pensées. Ton esprit jaillit comme la source d'Orro. Ton imagination est plus enchanteresse que la voix du rossignol, s'élevant des buissons chargés de fleurs odorantes, plus riche que tous les trésors du monde. Quand je te vois t'avancer c'est une déesse qui marche. Quand tu dors, tu es charmante comme une nuit de mai, et ton rêve est doux comme la prière d'un ange. Tu souris, et le soleil triomphe; tu pleures, et la lune s'afflige. Tu agis, la divinité te regarde; tu te reposes, le temps s'arrête aussitôt. Quand tu pries, chacun s'empresse de te servir, et ce que tu as défendu, qui oserait l'entreprendre? Celui que tu hais, meurt, et celui que tu aimes, reste toujours jeune en toi.

„Pourquoi m'as-tu abandonné, toi en qui j'espère? Où t'arrêtes-tu encore? J'étais beau comme l'aurore, dans mes yeux brillait ta victoire. Je poussais des cris de joie comme la jeune hirondelle, et ma lèvre était la source de tes louanges. A présent mon oeil est un étang solitaire, et les cils pendent dessus comme un saule pleureur. Ma lèvre est comme le rossignol qui se désole de la mort de sa compagne. Lorsque tu étais encore avec moi, je te disais: qui peut nous séparer? La mort elle-même nous conduira ensemble dans une étoile heureuse. A présent je suis triste comme le jour qui va mourir, parce que le soleil l'abandonne.

„Mon âme était affligée, et j'étais couché à la source d'Orro, semblable à un orme renversé par l'orage. J'étais couché comme un frêne tombé sous la hache du bûcheron. Les boucles de mes cheveux pendaient dans le courant, et les vagues frémissantes jouaient avec elles, comme avec les feuilles d'un frêne renversé. Alors retentit à mes oreilles un chant. Je crus que c'était un rêve. Je reconnus une chanson, et je pensai que la bien-aimée était là. Cependant, lorsque je levai les yeux, j'eus un grand mouvement de crainte, car sur une pierre contre la mousse, était assise une vierge séduisante comme une matinée de

printemps, fraîche comme les flots qui jouaient à ses pieds. Elle chantait d'une manière si charmante, que les poissons se soulevaient pour baiser son pied. En même temps elle peignait ses cheveux et les paraît¹). Elle me regarda avec un charme irrésistible, et ses yeux parlèrent. Moi je m'élançai et je criai : Tu n'es pas celle que j'aime ! veux-tu m'abuser, nymphe méchante ? En beauté tu égales le couchant, et ta voix ravit comme le chant d'un dieu. Cependant tes dents sont de fer, et tes embrassements donnent la mort. Ainsi je criai ; mais elle disparut plaintive dans le sein des vagues.

„Je suis parti pour te chercher ; où pourrais-je retrouver mon âme ? J'ai demandé aux sapins élancés : Où est celle dont la taille est comme la vôtre ? Ils ne m'ont pas compris. Au gazon que le vent agite j'ai demandé : Où est celle dont la chevelure est comme la tienne ? Mais le gazon n'a rien su dire. J'ai demandé à la rose sous ma fenêtre : Où est celle dont la joue est fleurie comme toi ? La rose a exhalé son arôme et n'a point parlé. Au jeune chevreuil, sur la rive brisée du fleuve, j'ai demandé : Où est celle qui t'égale en grâce ? Mais le chevreuil a eu peur et s'est enfui. J'ai été sur la montagne au point du jour, mais le matin n'a pas écouté mon appel. Quand le soir est venu, j'ai été dans la vallée et j'ai pleuré, car le soir, lui non plus, n'a pas pris garde à ma voix. Vers la forêt je me suis dirigé et j'ai crié : Dois-je donc toujours chercher en vain ? En vain a répondu l'écho, et il a raillé mes larmes. J'ai voulu interroger la joie ; mais elle était bien éloignée et ne me connaissait plus. J'ai interrogé la douleur, et elle est restée muette. Par les chemins j'ai cherché, mais sans succès. J'ai visité les châteaux, tu n'y étais pas. J'ai erré dans les villes ; mais là, nulle trace de toi. J'ai regardé par les fenêtres, j'ai franchi les portes ; mais tu n'es pas venue au-devant de moi. Les hauteurs n'ont rien su de toi ; rien de toi les vallées !

„Par delà la mer, j'ai voulu chercher mon salut. Je suis monté dans un vaisseau, et les vents ont soufflé du sud. J'étais assis dans un char, et neuf chevaux me tiraient, neuf chevaux marins à la peau luisante. Ils se montraient toujours plus ardents à mesure que nous avançons et frappaient la vague de leurs sabots, bleus comme l'acier. Et lorsque le rivage fut loin derrière moi, je vis le dieu du tonnerre qui chevauchait sur un coursier de nuage. Il tira son épée formidable et il cria d'une voix qui retentit au loin : Neuf chevaux pour un char ? C'est trop ! Et il frappa leur dos avec son épée, qui étincela et reten-

1) Le motif de Lorelei. Cf. M. J. Eisen : *Estnische Mythologie*, Leipzig, 1925, p. 88—89.

tit bruyamment. Les chevaux se cabrèrent avec épouvante, leurs crinières tourbillonnèrent sous un vent d'orage. Ils disparurent tous les neuf, et de la vague il en sortit un seul, plus grand que tous les neuf ensemble. Il soufflait la vapeur et l'écume, ses yeux roulaient comme des globes de feux, et ses piaffements faisaient retentir la mer. Quand il frappait du sabot, nous étions inondés de la tête aux pieds. Tel était le coursier qui traînait l'esquif chancelant. Je me réjouissais de sa force, car il m'emportait vers la bien-aimée. Et lorsque nous approchâmes de la côte, l'orage s'apaisa, parce qu'un dieu l'ordonna ainsi.

„J'ai gagné la terre et j'ai commencé à chercher ma bien-aimée, au milieu des hommes. Et ils m'ont demandé qui je suis et quel emploi j'exerce? J'ai répondu: je suis un aveugle qui regarde avec surprise la beauté du monde, un pigeon fasciné par les chants d'une déesse, je suis plein d'un tendre sentiment, mais rien ne m'émeut. Je suis un souffle qui ne sait où il va. Je suis un riche qui a perdu fortune et biens. Je suis un pasteur qui désirerait retrouver son troupeau. Je suis une énigme qui cherche son mot. Oh! vous, chers étrangers, dites si vous avez vu ma vierge? Oh! vous, belles femmes, révélez-moi où s'est cachée ma bien-aimée! Ainsi j'ai parlé; mais les hommes m'ont jeté un regard étrange, et les femmes ont chuchoté entre elles. Mais je ne me suis pas reposé: il faut me précipiter à sa recherche.

„Dois-je parler de tout ce que j'ai rencontré! Je suis parvenu jusqu'à des côtes éloignées; j'ai voyagé sur des mers inconnues. J'ai honoré des divinités étrangères, et elles m'ont protégé. J'ai combattu un génie des montagnes qui avait des serpents pour cheveux; je me suis défendu contre de méchants esprits qui se dressaient devant moi, et j'ai été vainqueur, car le Tonnant était à mon côté avec un glaive rouge. Les dangers que j'ai surmontés sont sans nombre; les terres que j'ai parcourues, incommensurables. Je veux retourner dans ma patrie, et habiter de nouveau à Orro. Orro a de riches champs de blé qui font ondoyer leurs épis. A Orro murmurent les ormes sacrés. Les tilleuls ont là de douces ombres. Sous les tilleuls je veux me coucher, quand ils sont en fleurs, et je veux penser à mon amour, quand ils embaument. Les abeilles viendront de la forêt, elles viendront, en bourdonnant, tirer le miel des fleurs. Et moi, je dormirai et j'oublierai mes chagrins, mes chagrins j'oublierai, et je ne penserai plus à mon pèlerinage. Les anciens jours renaîtront, et de nouveau je rêverai d'elle. Mon âme brillera de joie, comme un feu que les pêcheurs allument la nuit sur le rivage. Mon cœur bondira comme un agneau qui foule pour la première fois la prairie verdoyante.

„Salut, ô ma patrie! Mon coeur te salue, Orro béni! Tu es charmant comme une parole d'amour, désiré comme la première alouette au printemps! Le soleil, oeil aux cils d'or, éclaire encore une fois la montagne et la forêt. Déjà la lune me salue d'un sourire amical. Les cimes s'inclinent mystérieusement tantôt vers moi, tantôt vers elle. Au bas de la vallée coule le ruisseau tranquille, du sein des eaux s'élèvent des brumes qui voltigent et disparaissent. Dans les joncs résonne le cri de la caille semblable à la prière du soir. Sur le sommet du bouleau la grive chante en mélodies solennelles, la louange de la Divinité!

„J'étais assis sous les bouleaux; le vent du soir agitait leurs branches, et comme je regardais à l'horizon, une émotion me saisit, si étrange, si délicieuse! j'entendis venir des pas légers: c'était comme si le soleil fût descendu dans mon coeur. Je regardai, et . . . c'était elle, celle que je cherchais, la seule, l'unique que j'aime; elle venait tranquille comme un nuage au couchant, et mon âme la salua avec ivresse. Elle venait tranquille comme un nuage à l'aurore. A peine osai-je la saluer. Elle posa un doigt sur sa lèvre, et m'ordonna de parler bas, pour ne pas rompre le charme. Je me tus, car j'étais heureux. Sa voix résonna, et je tressaillis. Elle commença à parler, et mon âme faillit mourir au son de sa voix: Tu m'as demandée et tu m'as cherchée, mais ta fatigue était vaine. J'étais près de toi pour te protéger, et tu ne l'as pas su. Je t'ai suivi pour te guider sans que tu l'aies pressenti. Comprends à présent et n'oublie pas les paroles de ta bien-aimée: qui me cherche ne me trouvera pas, je viens sans être appelée, quand personne ne le sait. Aujourd'hui j'arrive, car c'est mon heure“¹⁾.

Thalès Bernard a remanié librement aussi, en vers, la même poésie, avec la différence qu'il a omis le chant V du texte de Jégor von Sivers. Cette variation a paru, sous le titre *La Bien-aimée*, dans le recueil *Literarisches Taschenbuch*²⁾, six ans avant l'édition de l'*Histoire de la poésie* qui contient la variation en prose. Voici le texte du remaniement en vers:

1) Thalès Bernard: *Histoire de la poésie*, pp. 609—616.

2) *Literarisches Taschenbuch der Deutschen in Russland*. Imitations de Thalès Bernard: 3. *La Bien-aimée*, pp. 119—129, avec la remarque du rédacteur (J. v. Sivers): *Nachahmung der „Mythe“ in acht Gesängen von Jégor von Sivers „Palmen und Birken“*. 2. Aufl. SS. 155—167. C'est une erreur, la poésie „Mythe“ contenant dans la deuxième édition des Palmiers et bouleaux neuf chants.

La Bien-aimée.

I.

Mon coeur te salue, o Divine,
Charmante comme le bouleau
Que la brise de la colline
Indolemment berce sur l'eau !

Tu ressembles au faon timide
Qui, gracieux, court et bondit
Venant boire à la rive humide
Où le gazon toujours verdit !

Comme la mousse parfumée,
Tes cheveux frémissent au vent,
Ta joue est la rose embaumée,
Tes yeux sont un cristal vivant !

Ton beau front est comme l'image
Qui flotte dans le lac d'azur,
Lorsqu' au printemps un blanc nuage
Frissonne au milieu du ciel pur !

Tes lèvres sont l'ambre qui passe
Bercé par le flot souriant,
Et quand tes dents brillent, s'efface
L'éclat des perles d'orient !

Ton oreille est la violette
Qui confuse, au déclin du jour,
Près du ruisseau qui les reflète
Surprend aux fleurs des mots d'amour !

Ton menton sourit, o charmante,
Et dans ton sein est le secret
Qui ravit d'extase ou tourmente,
Ton souffle est un parfum d'oeillet !

Ta voix semble le doux murmure
Du vert tilleul chargé de fleurs ;
Comme l'or, ta pensée est pure,
Tes mots sont doux comme des pleurs !

Quand tu soupîres, le ciel change ;
Souris-tu ? revient le soleil ;
Comme la prière d'un ange
Est le rêve de ton sommeil !

O vierge, si ta lèvre ordonne,
Chacun s'empresse à te servir,
Celui que tu chéris, rayonne,
Celui que tu hais, va mourir !

II.

Bénie, en qui j'espère encore,
Dis, pourquoi m'as-tu délaissé ?
Ah ! j'étais beau comme l'aurore
Quand ton oeil vainqueur m'eut blessé !

Gai comme la jeune hirondelle,
Je chantais mon amour heureux.
Ton nom sur ma lèvre fidèle
Montait de mon coeur amoureux !

Mes yeux sont un lac solitaire
Qu' habite la morne douleur,
Les cils pendent de ma paupière
Comme fait un saule pleureur !

Ma lèvre est l'oiseau sans compagne¹⁾
Qui, désolé par le chasseur,
Pleure la nuit, dans la campagne
Sa douce maîtresse et sa soeur !

Je disais, parole menteuse !
„Nos coeurs qu' on ne peut désunir
Iront dans une étoile heureuse
Quand viendra l'heure de mourir !“

Mais à présent je sais me plaindre,
A présent je suis accablé,
Comme le jour qui doit s'éteindre
Parce que l'astre s'est voilé !

1) Dans le texte du *Taschenbuch* se trouve, par faute d'impression *campagne*, au lieu de *compagne*.

III.

Mes yeux versaient larme sur larme,
Près du torrent j'étais couché
Comme le tronc blessé du charme
Que la cognée a détaché!

J'étais là, gisant au rivage :
Avec mes cheveux le flot clair
Jouait, comme avec le feuillage
D'un chêne frappé par l'éclair!

Comme avec la feuille flétrie
D'un orme, qui, déraciné,
Tombe dans la verte prairie
Quand sur lui la hache a tonné!

A mon oreille une voix tendre
Tout à coup murmura tout bas,
Comme si l'amour m'allait rendre
Celle que je n'espérais pas!

Un chant bruissait plein d'harmonie
Pendant que mon coeur écoutait,
Je pensais t'entendre, o bénie!
C'était une autre qui chantait!

Assise là, sur une pierre,
Charmante comme un frais matin,
Une fée à blanche paupière
Jetait sa voix dans le lointain!

Le chagrin m'ayant fait débile
J'eus un frisson, et cependant
Tous les poissons de l'eau tranquille
Venaient baiser son pied charmant!

Elle peignait ses tresses blondes,
Et tout à coup me regardant
La nymphe des rapides ondes
Me fit signe d'un oeil ardent!

Mais je criai dans ma colère :
„Espères-tu donc m'abuser ?
„Tu n'es pas celle qui sait plaire
„Au coeur qu' elle a voulu briser!

„Belle comme le crépuscule,
 „Le Sage, à l'esprit calme et fort
 „Devant toi s'effraie et recule,
 „Car tes baisers donnent la mort!“

Lorsque j'eus dit, la pâle fée
 Sans répondre à mes sombres mots,
 Poussant une plainte étouffée,
 Disparut dans le sein des flots!

IV.

J'ai voulu retrouver mon âme
 Infatigable, j'ai cherché,
 Et me plaignant comme une femme
 Du bouleau me suis approché!

„Pâle enfant du bois solitaire,
 „Oh! guéris mon coeur désolé!
 „As-tu vu celle qui m'est chère?“
 Mais le bouleau n'a point parlé!

Aux gazons humides qui tremblent,
 J'ai dit: „Avez-vous aperçu
 Les blonds cheveux qui vous ressemblent?“
 Mais le gazon n'en a rien su!

Aux rosiers dont le souffle embaume
 J'ai dit: „Celle qui m'a surpris
 „A pour haleine votre arôme!“
 Mais le rosier n'a pas compris.

Au faon j'ai dit: „Tu connais celle
 „Qui court charmante comme toi,
 Pied léger, conduis-moi près d'elle!“
 Le faon s'est enfui plein d'effroi.

A l'aurore sur la montagne
 J'ai couru porter mon appel;
 Le soir dans la brune campagne
 J'ai prié la reine du ciel!

Mais le matin n'a rien pu dire,
 La lune a méprisé ma voix,
 Alors plus haut je l'ai fait bruire,
 J'ai crié son nom dans les bois.

„Est-ce en vain que mon coeur implore
 „Celle dont les yeux m'ont perdu,
 „En vain que je la cherche encore ?
 „En vain!“ l'écho m'a répondu.

J'ai voulu parler à la joie,
 Mais elle m'avait oublié,
 Le chagrin où mon coeur se noie
 Vainement je l'ai supplié ;

J'ai suivi les routes lointaines,
 Je suis allé dans les châteaux,
 J'ai visité les tours hautaines
 Qui dominent les verts coteaux !

Les villes ont vu mon passage,
 Aux fenêtres j'ai regardé,
 Mais nulle part son doux visage
 Souriant, ne m'a salué !

Rien d'elle n'ont su les vallées
 Où j'ai cherché ce que j'aimais,
 Et sous les voûtes étoilées,
 Rien d'elle, les hardis sommets !

V¹⁾.

Aux hommes qui peuplent la terre,
 J'ai demandé ma route aussi :
 „Où vit la vierge qui m'est chère,
 A-t-elle habité près d'ici?“

Mais sans accomplir ma prière :
 „Que fais-tu ? m'ont ils répondu,
 „Ta voix est pleine de mystère,
 „Parle, voyageur éperdu !“

Je leur ai dit : „Pigeon tranquille,
 „Un chant divin m'a fasciné ;
 „Berger, je cours d'un pied agile
 „De mes chèvres abandonné !

1) Cf. le bel épisode marin (cinquième alinéa du texte en prose, p. 35) qui manque dans cette variation.

„Aveugle, la beauté du monde
 „Enfin a brillé sous mes yeux,
 „Je parcours la campagne blonde
 „Pour un trésor mystérieux!
 „N'avez-vous pas vu ma maîtresse?
 „Parlez, parlez, hôtes chéris!
 „O femmes, un chagrin m'opresse,
 „Dites un mot et je guéris!“

Ils m'ont fixé d'un oeil étrange,
 Et les femmes ont chuchoté...
 Mais ne crains pas que mon coeur change,
 Toi vers qui mon coeur s'est porté!

VI.

Ce que j'ai vu, comment le dire;
 Océans, pays désolés,
 Pour calmer mon coeur qui soupire
 Partout mes pas s'en sont allés!

La nuit, sur les mers inconnues,
 M'ont accablé mille dangers,
 Gravissant des montagnes nues,
 J'ai touché des cieux étrangers!

Demain, je veux avec l'aurore,
 Cesser un voyage fatal
 Et sous le rayon qui le dore,
 Retourner au pays natal!

Dans Orro l'épi se balance,
 Là, tremblent mes ormes chéris,
 Là, murmurent dans le silence
 Les rameaux des tilleuls fleuris!

Après des blancs ruisseaux qui fument,
 Je veux, dans un calme bonheur,
 Sous les tilleuls qui me parfument,
 Penser au songe de mon coeur!

Sous mes yeux viendront les abeilles
 Demander le pur miel aux fleurs
 Qui s'arrondissent en corbeilles
 Mariant leurs fraîches couleurs!

Je veux dormir, suivant mon rêve,
Loin des angoisses d'autrefois,
Écoutant le chant qui s'élève
Mélodieux, au fond des bois.

Et de la douleur qui me ronge
Oubliant enfin le tourment,
Je te reverrai dans un songe,
O douce amie, au front charmant !

D'ivresse brillera mon âme
Sous l'extase de son bonheur,
Comme la nuit brille la flamme
Qu' à la rive allume un pêcheur !

Dans mon coeur se pressant en foule,
Bondiront les plus douces voix,
Comme un agneau bêlant qui foule
Le pré pour la première fois !

VII.

Je te salue, o ma patrie,
O mon pays, salut encor.
Doux comme une lèvre chérie,
Comme une plaine aux épis d'or !

Mon coeur te bénit, calme terre,
Plus charmante après si longtemps,
Comme le baiser d'une mère,
Comme l'alouette au printemps !

Le blanc soleil sur la vallée,
Disque argenté, brille toujours,
Et la lune à demi voilée
Me sourit comme aux premiers jours !

Pour saluer ma tête blonde,
S'incline le tronc des bouleaux,
Le vent rêveur agite l'onde,
Une vapeur monte des eaux !

Le flot murmure sur la rive,
Et commençant un chant de feu,
Sur le tremble agité, la grive
Chante les louanges de Dieu !

VIII.

En moi portant toujours ma peine,
J'étais couché sous un tilleul,
Mes yeux regardaient dans la plaine,
Mon cœur me dit : „tu n'es plus seul!“

Un souffle, un sentiment étrange,
Dans mon âme avait frissonné,
J'entendis les doux pas d'un ange :
Je levai mon oeil fasciné !

Je vis en moi le ciel descendre,
Car c'était elle qui venait,
Elle marchait heureuse et tendre,
Comme un ami qu' on reconnaît !

Elle venait douce et charmante
Ainsi qu' un nuage au couchant,
Dans l'air que le soleil argente
Ainsi qu' un nuage au levant !

Mon âme allait au devant d'elle,
Timide, j'allais lui parler :
Je contins ma lèvre fidèle,
Le charme aurait pu s'envoler !

Enfin résonna sa voix sainte
Pendant que mon cœur remuait,
Et moi, plein d'amour et de crainte,
Je l'écoutai, calme et muet !

„Oh ! vainement tu m'as cherchée,
„Dans ton espoir toujours déçu ;
„De toi je me suis approchée,
„Mais tes yeux n'ont rien aperçu.

„Je t'ai suivi moi, dans ta route,
„Sans que tu pusses voir mes pas,
„Aujourd'hui je te parle, écoute :
„Je resterai ! va, ne crains pas !

„Qui me cherche, vaine souffrance!
 „Se prépare plus d'un tourment,
 „Car, laissant mourir l'Espérance,
 „Je viens sans qu'on sache comment!

„Nulle prière qui m'obtienne!
 „Mais, quittant mon ciel inconnu,
 „Je pose ma main dans la tienne . . .
 „Aujourd'hui l'instant est venu!“

Nous n'avons pas réussi à retrouver l'original estonien de la poésie de Jégor von Sivers qui admet lui-même avoir composé librement sa poésie d'après les traditions d'un chanteur populaire estonien et non pas avoir utilisé une poésie populaire. Le mot allemand „Ueberlieferung“ ne peut guère signifier autre chose qu'une tradition, un récit en prose. Il paraît donc que nous avons à faire à un remaniement savant et assez libre, sinon à une fiction poétique, de sorte qu'on peut affirmer que la poésie intitulée „Mythe“ est une oeuvre toute personnelle de Jégor von Sivers lui-même. Comme éléments empruntés incontestablement de la poésie populaire estonienne on ne peut considérer que les questions adressées à l'aurore et à la lune, tandis que le motif de Lorelei est emprunté aux contes populaires estoniens¹⁾.

C'est donc de ces points de vue qu'il faut envisager les deux poésies citées plus haut. Comme elles, tous les remaniements, imitations ou traductions publiés dans notre ouvrage montrent des qualités analogues: elles sont pour la plupart des oeuvres personnelles de Sivers et de Bernard où, quelquefois, l'élément estonien joue un rôle assez insignifiant. Mais, malgré le délayage sentimental de Jégor von Sivers, où l'influence du romantisme allemand²⁾ ne manque pas, et „la transformation intellectuelle et métaphysique“ de Thalès Bernard, on ne peut pas contester que tous ces précis sont bien choisis et contiennent des détails charmants. Aujourd'hui on ne les prendrait plus comme modèles pour constater le caractère de la poésie populaire

1) Des renseignements oraux, donnés par le Professeur Walter Anderson, folkloriste distingué à l'université estonienne de Tartu.

2) Le programme et l'activité de Herder ont été bien connus par Sivers, de sorte qu'on le peut regarder comme un disciple de Herder.

estonienne, mais pour Thalès Bernard elles étaient une belle preuve de l'âme poétique du peuple estonien. C'est pourquoi il l'appelle „peuple . . . admirablement doué pour la poésie sentimentale“¹⁾.

*
*
*

De même que pour la poésie lyrique, Jégor von Sivers a éveillé aussi l'intérêt de Thalès Bernard envers la tradition épique des Estoniens. Il ne tarde pas à exprimer son admiration pour elle: „on croirait à peine qu' un peuple aussi admirablement doué pour la poésie sentimentale, puisse connaître la poésie épique, sans être sorti de l'état sauvage. Les Estoniens possèdent pourtant une épopée, le Kalevipoeg, dont la valeur littéraire est considérable“²⁾.

Voici ce que Thalès Bernard écrit sur le Kalevipoeg, qui est, à juste titre, la fierté nationale des Estoniens: „On savait depuis longtemps qu' il existait à l'état fragmentaire dans le pays, lorsqu' en 1857, grâce aux soins du docteur Kreutzwald et à ceux de la société estonienne à Dorpat³⁾, les érudits en ont pu lire les premiers chants. Le docteur Kreutzwald a réussi, avec des fatigues infinies, à recomposer une oeuvre littéraire qui n'avait jamais été écrite. Il a retrouvé ce poème morceau par morceau, en errant à travers le pays, en s'asseyant dans les cabanes des pêcheurs, en écoutant les chansons des jeunes mères, et, après avoir comparé tout ce qu' il avait recueilli, il est parvenu à obtenir une épopée suivie, dont il a dû cependant remplir de nombreuses lacunes, en versifiant ce qui ne lui avait été raconté qu' en prose. Mais, avec cette candeur qu' apportent toujours les Allemands⁴⁾ dans les travaux de cette nature, il a distingué, par des marques spéciales, ce qu' il a littéralement transcrit de la bouche du peuple, de ce qu' il a été obligé de mettre en vers. On voit donc comment se font les Iliades. Elles naissent spontanément dans une contrée, comme la végétation, comme la langue, et elles

1) Thalès Bernard: Histoire de la poésie, p. 617.

2) Ibid.

3) Thalès Bernard pense à la Société Savante Estonienne — Gelehrte Estnische Gesellschaft à Tartu-Dorpat, fondée en 1838.

4) Malgré son nom allemand, Kreutzwald (= Rist mets en estonien) a été Estonien. Beaucoup d'Estoniens portent même de nos jours des noms allemands, qui leur ont été jadis imposés par les seigneurs baltes.

subsistent avec mille variantes, jusqu' au jour où un Homère leur donne une forme définitive¹⁾.

Le Français, Thalès Bernard est un des premiers à l'étranger, qui ait reconnu la valeur de l'épopée estonienne. Il voit même dans la composition du Kalevipoeg un exemple récent, expliquant la naissance des grandes épopées naïves. Mais il va trop loin en attribuant aux soins et aux efforts du docteur Kreutzwald le talent et l'importance d'un Homère. Il est reconnu, en général, que le talent poétique, surtout en ce qui concerne la versification et le maniement de la langue, a manqué au compositeur du Kalevipoeg. D'autre part, les études récentes, surtout celles du savant finnois, Karttunen²⁾, ont éclairé l'origine véritable de cette épopée. Les marques spéciales employées par Kreutzwald induisent en erreur le lecteur, puisqu'il publie souvent en marques spéciales des vers qui sont inventés incontestablement par lui-même. Il faut même bien noter que le peuple estonien ne connaît pas de chansons épiques sur Kalevipoeg, mais seulement des légendes en prose sur ce personnage mythique. Les sources véritables du Kalevipoeg sont — outre ces légendes prosaïques — d'autres légendes et contes en prose, mais qui ne se rapportent pas à Kalevipoeg; des chansons lyriques et lyrico-épiques qui, de même, ne se rapportent pas à Kalevipoeg; le Kalevala finnois et, enfin, la propre imagination de Kreutzwald.

Thalès Bernard donne la caractéristique suivante de cette épopée: „Le Kalevipoeg — dit-il — terme qui veut dire fils de Kalev, raconte la mort du vieux Kalev et les aventures de ses fils. Il y a des scènes délicieuses dans ce poème. On y trouve une parfaite sensibilité, des peintures marines d'une vérité frappante, et des récits très animés de batailles et de festins. Un passage est surtout remarquable, c'est lorsque le fils de Kalev, voyageant à la recherche de sa mère, entend, au milieu de la nuit, une jeune fille moduler un chant passionné dans lequel elle s'adresse à son bien-aimé. Pour la séduire, le héros élève lui-même la voix, et toutes les richesses de la poésie estonienne sont déployées dans ce chant alterné, qui est d'une grande simplicité. Un mérite semblable caractérise le passage où le héros

1) Thalès Bernard. Histoire de la poésie, pp. 617—618.

2) Cf. U. Karttunen: Kalevipoegin kokoonpano (La composition du Kalevipoeg), Helsinki, 1905, pp. 103 + XXIV.

conjecture, d'après un rêve, que sa mère n'est plus de ce monde. Au contraire, l'énergie de l'épopée éclate dans le sixième chant, qui dépeint le héros se choisissant une épée. La joie du festin qui suit la célébration du marché, le trouble que cause l'ivresse, les querelles et les massacres qu' elle amène, tout cela est traité magistralement, et fait du Kalevipoeg un des plus curieux monuments de l'ancienne poésie¹⁾.

Pour relever l'originalité de l'épopée, Thalès Bernard en cite le passage où une vieille femme indique au héros, d'une manière qu' un homme de nos jours ne retiendrait pas aussi facilement, le chemin qu' il doit suivre pour arriver à la forge où il trouvera son épée²⁾. Voici ce passage: „Tu peux sûrement te rendre sans guide à la forge. Pour cela tu traverses d'abord la lande, puis le petit bois de sapin; tu suis le cours du fleuve pendant une journée, pendant deux journées, peut-être pendant trois. Tu te tournes alors vers le couchant, et tu rencontres une montagne, une haute montagne sur la route. Tu la côtoies jusqu' à ce que tu trouves à gauche, un sentier qu' il faut suivre; une petite rivière se présente sur la droite, il la faut côtoyer aussi tant que tu n'auras pas rencontré l'endroit où grondent trois cascades. En tournant le dos à celle-ci, tu aperçois une vallée; c'est à l'extrémité de cette vallée que se trouve, ombragée par d'épais buissons et cachée au fond d'une grotte, située au bas d'un versant très-élevé, la forge du célèbre armurier“³⁾.

Il faut bien remarquer aussi les opinions élogieuses de Thalès Bernard, quand il compare le Kalevipoeg avec d'autres épopées naïves, en premier lieu avec le Kalevala finnois. Il prise le premier plus fort, et voici ce qu'il dit: „Il y a quelques analogies entre le Kalevipoeg et le Kalevala; mais je préfère le premier, parce que, comme la bizarre mythologie des Finnois y figure moins souvent, il a un air plus simple et plus naturel. Au fond, le fils de Kalev est un paladin analogue au Toldi hongrois, au Marko servien, et s'il emploie un chêne en guise de massue, c'est un exploit qu' on retrouve mentionné dans nos vieux romans

1) Thalès Bernard. Histoire de la poésie, pp. 618—619. .

2) Cet épisode — Kalevipoeg chez le forgeron finnois — n'est pas d'origine purement estonienne, puisqu' il est emprunté au Kalevala des Finnois.

3) Ibid. p. 620.

de chevalerie“¹⁾. Thalès Bernard s'essaie à trouver des types analogues à Kalevipoeg en Hongrie, en Serbie et en France. Il est superflu de dire qu' il n' existe aucune parenté entre les héros cités.

Un beau passage du premier chant du Kalevipoeg, le mariage de la vierge Salm e avec le fils des étoiles a été remanié librement par Thalès Bernard, qui se servait, comme source, du texte d'un poème de Jégór von Sivers „Die Brautwerbung“²⁾.

Le fils des Etoiles.

Un beau matin, fillette sage,
Sortant de sa blanche maison,
Trouva, courant sur le gazon,
Une poule au brillant plumage ;

Sans plus tarder, elle l'emporte,
Une enfant rose naît ainsi,
Elle est belle, et déjà voici
Plus d'un prétendant sur la porte !

Etoiles, blond soleil et lune
Ont envoyé leur fils tous trois,
Qui, joyeux, débouchant du bois,
S'en viennent tenter la fortune.

Le fils de la lune est très pâle,
Mais il porte un casque d'acier
Et quand il pique son coursier,
Un éclair luit sur son front mâle,

Pourtant Salmé, la fille blonde,
Le repoussant d'un air mutin,
Lui dit : „le soir et le matin,
Tu répands la brume à la ronde !“

1) Ibid. p. 620.

2) Cf. Jégór von Sivers : *Palmen und Birken*, pp. 145—147 ; et : *Kalewipoeg, aus dem Estnischen übertragen von F. Löwe . . . herausgegeben von W. Reiman, Reval, Franz Kluge, 1900, pp. XXXII + 343 ; Erster Gesang, pp. 10—20 ; chez Neus (ouvr. cité) v. pp. 9—23, Salm e (variations A-B-C-D). La variation A montre une ressemblance avec la poésie de Sivers.*

Au fils du soleil qui s'avance,
Ses yeux pourraient bien profiter,
Mais Salmé, pour le rebuter,
Lui dit tout haut ce qu' elle pense :

„Retourne-t-en seul chez ton père,
Sur mon âme, il se conduit mal ;
C'est lui qui, d'un rayon fatal,
Au mois d'août brûle la terre.

„Lorsqu' on va prendre les faucilles,
On trouve le sol desséché ;
Le pois sur sa tige est couché,
C'est toi qui flétris les lentilles !“

Mais enfin le fils des étoiles
Apparaît sur un cheval d'or,
Son harnais seul vaut un trésor,
Et Salmé rougit sous ses voiles.

Dans sa ferveur hospitalière
Elle crie au palefrenier :
„Verse l'avoine du panier,
Mets du foin frais dans la litière.

„Et toi, fils de l'étoile blanche,
A notre table il faut t'asseoir ;
Pour faire le repas du soir,
Nous avons du pain sur la planche.

„Sur le banc où le coq sautille,
Place-toi vite, hôte béni,
Et mange dans le plat verni
Le rôti fumant qui pétille !“

Mais le futur préfère attendre ;
Il refuse de s'attabler,
Disant qu' il ne veut pas parler
Si Salmé n'est là pour l'entendre !

Et Salmé criant à voix haute
En voyant qu'il ne voudra pas
Commencer tout seul son repas,
Du grenier cause avec son hôte.

„Laisse le temps à l'orpheline,
Pardonne-lui de s'attarder ;
Sa mère, hélas ! ne peut l'aider,
Car elle dort sur la colline.

„O blond futur, autre moi-même,
Ta promise veut t'adorer,
Mais permets-lui de se parer
Pour mieux plaire à celui qu'elle aime !“¹⁾.

Ce remaniement de Thalès Bernard est traduit avec quelques modifications, négligeant plusieurs motifs qui se trouvent dans le poème de Jégor von Sivers. Ainsi, par exemple, chez Sivers ce sont les vieilles femmes du village qui aident Salmé à s'habiller, tandis que celle-ci exhorte le fiancé impatient, d'attendre qu' elle soit habillée et parée. Ce motif, d'ailleurs, rappelle un passage du chant de l'Orpheline que nous allons citer plus bas.

* * *

Outre le Kalevipoeg, Thalès Bernard a choisi un autre précis de la tradition épique des Estoniens qu' il publie dans son „Histoire de la poésie“²⁾. Il veut prouver que la poésie héroïque prend quelquefois, chez les Estoniens, un caractère peu belliqueux, ce qui s'explique par la destinée malheureuse du peuple. Le poème que Thalès Bernard remercie également Jégor von Sivers de lui avoir communiqué, paraît être assez ancien et a reçu sa forme actuelle vers le XVI-e siècle, remarque Thalès Bernard. Il s'y agit d'une jeune fille qui se bat sous des vêtements d'homme, tandis que les jeunes gens du village ne sont pas trop courageux. Thalès Bernard découvre une version de ce sujet dans une poésie grecque, parue parmi les chants grecs d'un certain Marcellus. Cette poésie épique estonienne, dont nous allons publier l'adaptation en prose par Thalès Bernard, peut être mise en parallèle avec la poésie intitulée Soea laul³⁾ (Chan-

1) Thalès Bernard: *Mémoires pastorales*, VI^e livraison, 1869, p. 4.

2) V. *ibid.* pp. 621—628.

3) J. v. Sivers: *Aus beiden Welten*, pp. 33—42: Soea laul — selon l'orthographe actuelle Sõjalaul — (Altes estnisches Kriegslied).

son de guerre) de Jégor von Sivers, dont elle n'est qu'une traduction mot à mot. Le récit de Sivers est un libre remaniement d'une poésie populaire estonienne. Le motif principal est exprimé dans le quatrain cité par Sivers en tête de sa poésie¹⁾. Comme source, Jégor von Sivers a dû se servir de la chanson épique „Altes Kriegslied“ publiée par Neus²⁾, malgré la différence qu'on peut trouver entre le texte de Sivers et de Neus. Le quatrain cité par Sivers est, en tout cas, emprunté à la version de Neus. Voici la traduction de Thalès Bernard :

I.

„Les chants de guerre roulent et retentissent à travers les plaines ; à l'appel de l'aigle, ils se sont abattus sur les campagnes. L'angoisse s'empare des jeunes filles ; la pâle crainte glace les épouses.

„Amis et frères, venez en hâte tenir conseil auprès du chef. Qui de nous ira au combat, qui suivra la bannière, là où les épées commencèrent la danse, où les mousquets leur répondent ?

„Oh ! puisse la fille de notre oncle mort, puisse l'orpheline présenter la pointe de son bonnet devant la hache, et opposer sa robe à l'orage ! Le havresac pressera son dos fatigué, et l'épée suspendue au baudrier, son flanc délicat. Si l'ennemi aperçoit la débile vierge, la compassion le saisira et le disposera à la paix. Donc, vous hommes, restez à la maison, fort rempart pour les faibles vieillards, pour les femmes, pour les enfants, et dans la forêt silencieuse, soyez un mur de fer.

„O vous vieillards à l'esprit débile, chefs dont le cerveau prudent s'est troublé, envoyez à la guerre la jeune vierge, petit oiseau qui goûtera le sang, colombe qui couvrera le carnage ; un havresac presse son dos élégant, nul prétendant ne s'approche d'elle ! Une lourde

- 1) „Ei olle soean naine armas, „Dans la bataille la femme n'est pas chère,
 Naine armas, kasai kallis, La femme ni la bien-aimée. [épée,
 Soean on armas allas moega, Dans la bataille c'est la tranchante
 Kallis kange paeæk hobbone !“ Le cheval à la tête vigoureuse !“

2) H. Neus: *Ehstnische Volkslieder*, pp. 312—321: *Altes Kriegslied*. Cf. la variation A, p. 320 :

„Ei ole sõas naine armas,
 Naine armas, kaasa kallis.
 Sõas armas haljas mõek,
 Kallis kangepää hobune“.

ceinture enferme son sein. Certes nul enfant ne lui pourrait réussir ! Elle entend le bruit du mousquet, elle croit que les murailles s'écroulent, elle croit, quand les lointaines épées étincellent, qu'elles lui entaillent déjà le cou. Elle voit brandir une hache de combat, elle croit qu'elle lui apporte la mort !

II.

„Et la vierge partit pour la guerre ; elle choisit avec joie le sentier de la haine, à cause de son frère bien-aimé ! Fusil sur l'épaule, épée au flanc, elle se rend vers les tentes.

„Lorsqu'elle se fut jointe à l'armée, à tous les combattants, il lui tombe des doigts un bel anneau d'or, et pour le ramasser, elle se baisse jusqu'à terre dans la poussière. Oh ! brille alors la frange de sa chemise ornée d'une broderie élégante et au dessus s'arrondit son mollet plein et rond, avec sa jarretière tendue et son genou si délicat et si charmant. Hélas ! le secret de sa tunique a trahi son sexe !

„Le chef s'en aperçoit et le fait remarquer au maréchal d'armée ; celui-ci parle à la jeune fille : „que pourrait une femme dans le combat, que peut son bonnet sous la bannière, à côté des haches et des épées. Ouvre les ailes, petite colombe, retourne au logis, blonde petite fille ! afin que l'ennemi altéré de sang, afin que l'éclair de l'épée ne te trouve pas sur son chemin. Va vite, les bambins te demandent, va bercer les marmots ! Ni épouses, ni filles ne trouvent grâce devant le combat. La nourriture des guerriers, ce n'est pas du lait, c'est du sang, c'est lui qui humecte nos aliments. Equipe donc ton frère pour le combat, envoie le bras vigoureux dans la bataille, prépare son cheval au hardi soldat.

III.

„Et la fille s'en retourna en pleurant au logis, dans la cour de l'oncle, plantée d'aulnes. Avec angoisse la voit revenir sa mère ; elle se hâte au devant d'elle, et elle tient conseil avec le père sur l'ordre qui a été donné ! Blottis dans le coin de la chambre, les marmots écoutent la discussion.

„Pendant que le frère se prépare, que la mère lui dispose sa tunique, que le père lui selle son cheval, qu'un hôte lui polit ses éperons, la soeur adoptive lui parle en pleurant :

„O toi, mon frère, mon bien-aimé, lorsque couvert de ton bouclier, tu quitteras le camp pour suivre dans la bataille sanglante les combattants armés de haches, ne te mets jamais au premier rang, ne te place pas non plus à l'arrière-garde. Mets-toi au milieu de tous les

bataillons, tiens-toi contre le drapeau. Car l'avant-garde comme l'arrière-garde aura beaucoup à souffrir, le carnage frappera les deux flancs. Tiens-toi donc toujours dans le corps du milieu, celui-là seulement reviendra au logis“.

IV.

Pendant sept années sévit la guerre cruelle. Une vapeur bleuâtre cache le ciel, le feu rouge dévore villages et forêts; le sang des combattants arrose les plaines; le lâche gémit accablé de fers. Les Russes traînent après eux et le sang et le meurtre. Et cependant les héros aiment mieux mourir en combattant; ils aiment mieux périr au milieu des bataillons ennemis plutôt que de languir dans les tortures sur un lit de douleur, plutôt que d'être consumés par la vieillesse. Heureux qui a trouvé la mort dans le combat, qui est tombé au milieu de la danse des épées, qui s'est glacé frappé par le dard de l'arbalète. Il ne se tordra pas en soupirant, sans trouver le sommeil sur une couche douloureuse; il ne succombera pas au poids de ses angoisses! C'est une belle mort que d'expirer sur le champ de bataille; alors la bien-aimée nous pleure et s'écrie: „Mon fiancé est tombé dans la plaine, plus hardi qu' aucun des combattants!“ — Mais, hélas! on ne voit plus de prétendants s'approcher des jeunes filles; partout les plaintes, partout les sanglots des veuves!

V.

„Il revient, enfin, après la victoire, le frère, le hardi héros, il chevauche vers la cour plantée d'aulnes, il fait hennir bruyamment son cheval, il fait résonner ses éperons. Les chiens s'élancent furieux: „Viens me saluer, ô ma mère, moi qui suis le fruit bien-aimé de ton sein! Mais le père, la mère ne veulent pas reconnaître l'étranger. „Viens, ô ma soeur, ô bien-aimée du coeur, viens reconnaître ton frère!“ L'amour de la soeur a reconnu le frère, l'oeil de la soeur, l'oeil de l'amour! elle l'a reconnu à son ardente pression de main, elle l'a reconnu au collier de son cheval, à la selle, au ceinturon d'argent, à l'épée, aux éperons dorés qui luisent, à la chemise qu' elle a brodée, au havresac qu' elle a attaché.

VI.

„Elle lui a préparé le bain et elle a ranimé son corps en lui offrant des aliments. „Goûte de ce poisson, de ce beurre, de ces oeufs fraîchement bouillis!“ et s'asseyant à son côté, elle parle à l'ami et elle l'interroge. „Frère de mon coeur, mon doux ami, comment cela se

passé-t-il à la guerre? Dans le combat un époux pense-t-il à son épouse? — „Soeur chérie, amie aux yeux bruns, lave mes armes couvertes de sang, purifie le bouclier de sa rouille, et ensuite je parlerai de la guerre“.

Elle obéit à son indication et il lui dit: „Soeur de mon coeur, fleur à la tige frêle, fleur embaumée, désir d'amour dans les bras du fiancé, pendant le combat l'épouse n'est plus rien, l'épouse ni la bien-aimée! Ce qu' il faut alors, c'est le tranchant de l'épée, c'est un cheval aux reins vigoureux!“¹⁾. La bien-aimée reprend aussitôt: „Y avait-il beaucoup de combattants?“ — „Soeur de mon coeur, amie aux yeux bruns, il y avait autant de têtes d'hommes dans la plaine qu' on voit dans le marais de touffes de gazon!“ La bien-aimée demande encore: „Beaucoup de sang a-t-il coulé dans le combat?“ — „Soeur bien-aimée, amie aux yeux bruns, regarde là-bas du côté du moulin, de même le sang a coulé en ruisseau dans la plaine, le sang des Saxons qui nous montait jusqu' à la selle, le sang des ennemis qui nous venait jusqu' au ceinturon. Quant au sang de nos compatriotes, je ne l'ai pas mesuré. — Il était intarissable! Mais ne me demande plus, ô ma vie, ce qui s'est passé encore, car ce que la guerre renferme dans son sein n'est pas fait pour les oreilles des vierges“.

Le même sujet, l'histoire de la jeune fille qui combat sous des vêtements d'homme, se rencontre chez Thalès Bernard dans une autre variation aussi remaniée librement et en vers, sous le titre „Salmé“²⁾.

Salmé.

A Victor Fournel.

I.

Le renard effrayé glapit dans la tanière,
 Le cri de l'aigle a résonné;
 Car avant le combat, saluant la bannière,
 Déjà le mousquet a tonné.
 En tout lieu retentit la menace ou la plainte,
 Honte sur toi, rude ennemi:
 Les vierges aux yeux bleus, succombant sous la crainte,
 Depuis trois jours n'ont pas dormi!

1) Le détail principal et d'origine populaire de cette chanson de guerre.

2) Thalès Bernard: Poésies nouvelles, p. 155 et suivantes. Salmé est un nom de femme très fréquent chez les Estoniens. Il se rencontre aussi dans le Kalevipoeg. Cf. Le fils des étoiles.

Ce n'est pas le moment de nous mettre en prières :
 Arrachons-nous au lourd sommeil,
 Et gagnons le coteau que les frères bruyères
 Recouvrent d'un manteau vermeil.
 Qui de nous, saisissant la cuirasse et la lance,
 Suivra les hardis bataillons
 Qui, cachés par la nuit, cheminent en silence,
 Broyant le blé dans les sillons ?
 Ah ! puisse au lieu de nous s'éloigner l'orpheline,
 L'enfant par notre oncle adopté,
 Et que, pour le combat, brille sur sa poitrine
 Le sabre au reflet argenté !
 En la voyant ainsi défaite et toute en larmes,
 Porter le havre-sac épais,
 Nos ennemis, peut-être, abaisseront leurs armes,
 Et voudront bien signer la paix !
 Ainsi donc, ô vous tous que la guerre épouvante,
 Ne partez-pas au rendez-vous :
 Pour sauver le village, en muraille vivante,
 Dans la forêt unissons-nous !
 Mais vous, faibles vieillards, vous dont l'âme est troublée,
 A la vierge ôtez son fuseau,
 Et qu' elle aille, pour nous, affrontant la mêlée,
 Goûter le sang comme un oiseau !
 Qu' elle avance, hardie, au milieu de la guerre ;
 Seule, elle peut nous protéger,
 La fille aux cheveux blonds qui, joyeuse naguère,
 Ouvrait le bal d'un pied léger !

II.

Et la vierge aussitôt s'éloignant du village,
 Car son frère à l'appel manquait,
 Pour le sauver oublie et son sexe et son âge,
 Et soulève le lourd mousquet !
 Elle est charmante encor, mais nul ne la courtise :
 Sous le sabre qui la défend,
 Son ventre virginal, que le ceinturon brise,
 Ne pourrait point porter d'enfant !
 Elle suit le sentier, blanche comme une étoile ;
 Mais tout en chantant elle a peur,

Car l'horizon lointain, que la forêt lui voile,
Est plein d'une rouge vapeur !
Son regard s'éblouit aux éclairs de la hache,
Elle croit voir en frémissant
Sa tête aux boucles d'or, que le sabre détache,
Rouler à terre avec son sang !
Pourtant, épée au flanc et fusil sur l'épaule,
Son courage la fait marcher ;
Plus pâle que la feuille au vert rameau du saule,
Elle commence à s'approcher.
Pour saluer le chef elle franchit la plaine
Où les héros sont réunis,
Et regarde en passant, sur le sommet du chêne,
Les oiseaux trembler dans leurs nids.
Mais, hélas ! de sa main, si charmante et si douce,
Voici qu' une bague a roulé ;
Salmé pour la saisir s'incline sur la mousse,
Sa robe indiscreète a parlé !
Le dur chef qui s'étonne a vu ses jambes rondes,
Il a vu son genou charmant ;
Tout est perdu pour toi, guerrière aux tresses blondes,
Tu n'a pu sauver ton amant !
„Ouvre ton aile rose, ô timide colombe,
Lui dit le chef en souriant,
Regarde le couchant, déjà le soleil tombe,
L'étoile monte à l'orient !
Au foyer maternel va retrouver ton gîte ;
Sans toi l'enfant blond doit gémir ;
Sur sa couche paisible il se lève et s'agite,
C'est toi qu' il attend pour dormir !
Evite le mousquet et l'éclair des épées,
A l'ombre du toit qui t'est cher ;
Frêle orpheline, ici nos mains sont occupées
Jour et nuit à travailler la chair !
Ni fumeux hydromel, ni lait ne nous abreuve ;
Fiers vautours fondants des sommets,
Nous buvons le sang rouge épanché comme un fleuve,
Et les cadavres sont nos mets !
Pauvre Salmé, fais donc partir pour la bataille,
Ton frère, le hardi soldat ;

L'homicide mousquet siéra mieux à sa taille ;
C'est lui qu' il faut pour le combat !"

III.

Alors vers la maison s'en revient l'orpheline,
Les deux mains humides de pleurs ;
Elle a senti son coeur mourir dans sa poitrine,
Et sans les voir foule les fleurs.
Elle passe les vieux puits qu' un châtaignier abrite
Et sent redoubler son chagrin
En voyant à ses pieds sa poule favorite,
Pour lui parler quitter le grain.
Elle se jette enfin dans les bras de sa mère,
Disant l'ordre qu' elle a reçu,
Lorsque le chef hautain, sur la rouge bruyère,
De sa ruse s'est aperçu !
La famille en tremblant s'assemble et se recueille ;
L'enfant blond que sa couche attend,
Sur le luisant parquet roulant comme une feuille,
Parfois s'arrête en écoutant !
Il te faut donc partir, ô frère, ô fils unique !
Que servirait de supplier ?
Ta mère en sanglotant t'apporte ta tunique,
Ta soeur te rend ton bouclier ;
Ton père, près de toi, se levant de la table,
Fait sonner tes éperons d'or,
Et la cigogne alors, s'éveillant dans l'étable,
Pour te suivre prend son essor !
Écoute les conseils de ta soeur adoptive
Qui, t'embrassant sur le chemin,
Élève dans la nuit sa voix tendre et craintive,
Et pose sa main sur ta main :
„Oh ! quand il te faudra, frère, quitter la tente,
Te couvrant de ton bouclier,
Avant de te jeter dans l'arène sanglante,
Prends garde de rien oublier !
Au premier rang surtout ne choisis point ta place,
Car ceux-là sont trop exposés ;
Ils ont tant à frapper, leur main est vite lasse,
Et bientôt ils tombent brisés !

Aux imprudents aussi laisse l'arrière-garde,
 S'il faut fuire, elle est en danger!
 Malheur à l'homme vain qui marche et se hasarde
 Sans rempart pour le protéger!
 Oh! frère, mets-toi donc où le drapeau voltige
 En étincelants tourbillons,
 Pour garder l'étendard ondulant sur sa tige
 Là se pressent les bataillons!"

IV.

Douze lunes sept fois ont vu rugir la guerre
 Posant partout son pied cruel;
 Les cadavres au loin s'entassent sur la terre,
 Une vapeur cache le ciel.
 Le sang des combattants rougit les vertes plaines,
 Tous les villages sont en feu,
 Et les vieillards pressés dans les églises pleines
 Ne savent comment prier Dieu!
 Bienheureux le blessé qui tombe sur le sable,
 Et voyant ses jours révolus,
 Aux clameurs des corbeaux change un corps périssable
 Pour la couronne des élus!
 Il ne trouvera pas regagnant son village,
 A la place où fut sa maison,
 La femme qu' il aimait, spectre au pâle visage,
 Dormant morte sur le gazon!
 Hélas! tout est douleur, ou carnage, ou ruine,
 Les filles n'ont plus d'amoureux,
 Les veuves, en pleurant, se frappent la poitrine;
 Qui se souvient des jours heureux?

V.

Le voici qui revient, calme après la victoire,
 Le frère, hardi combattant,
 Monté comme autrefois sur la cavale noire,
 Chercher sa maison qui l'attend!
 Il s'avance, troublé, sous l'ombre des grands aulnes,
 Un frisson arrête ses pas,
 Car il entend hurler les dogues aux poils jaunes,
 Qui ne le reconnaissent pas.

„Accourez m'embrasser, ô mon père, ô ma mère,
 Saluez votre enfant chéri,
 Depuis que notre chef est parti pour la guerre
 Vos regards ne m'ont pas souri!
 Je suis bien votre enfant, votre douce espérance,
 Moi, le jeune ami du foyer;
 Hélas! Un coeur de mère, après sept ans d'absence,
 Aurait-il donc pu m'oublier?“
 En l'entendant parler, mais sans le reconnaître,
 Les deux vieillards l'ont regardé,
 Et chacun d'eux, surpris, au bord de la fenêtre,
 En le fixant reste accoudé.
 „O toi, du moins, Salmé, pauvre fille orpheline,
 Reconnais-moi, je suis bien Lui!“
 Et la vierge a senti se gonfler sa poitrine,
 Un éclair dans ses yeux a lui.
 Oh! oui, la soeur aimante a deviné le frère;
 La soeur, colombe au coeur constant,
 Le reconnaît de suite à sa démarche fière,
 A son baudrier éclatant;
 Elle reconnaît bien sa chevelure blonde
 Et sa cavale au poil brillant,
 Dont un large manteau couvre la croupe ronde,
 Et son oeil tendre et souriant!
 Auprès du frère aimé l'orpheline s'empresse,
 Rougissant comme au premier jour,
 Et l'accueille, confuse, avec une caresse,
 Salut du fraternel amour.

VI.

Devant l'âtre enfumé disposant la chaudière,
 Elle a pour lui chauffé le bain,
 Et de ses doigts charmants, sur la table de pierre,
 Préparé les mets et le pain:
 „O frère bien-aimé, bois, mange et te repose
 A ton aise près du foyer.“
 Puis sur le banc de chêne elle s'assied et cause,
 Empêchant les chiens d'aboyer.
 C'est lui! je le revois, l'ami de ma jeunesse,
 Au coeur d'or, ô frère adoré,

Il semble en t'écoutant que mon âme renaisse,
Pour toi, vois-tu, j'ai tant pleuré !
Sept fois la sorbe verte a mûri sur la branche
Depuis le moment de l'adieu,
Et sept fois à l'hiver j'ai vu la neige blanche
Couvrir d'un voile le ciel bleu.
Mais mon coeur te chérit et t'est resté fidèle.
Ah! que de fois, sur le chemin,
Les yeux rouges de pleurs, j'ai dit à l'hirondelle :
L'as tu vu ? Viendra t-il demain ?
Pour moi j'ai bien gardé notre antique demeure,
La cour a ses arbres touffus,
Et poules et pigeons, toujours à la même heure,
Dans mes deux mains se sont repus,
Car je disais souvent : Il faudra qu' il retrouve
Dans la maison, comme autrefois
Le pigeon qui gémit, et la poule qui couve,
Joyeux, répondant à sa voix !
Éloigné trop longtemps de la douce retraite
Où notre oncle s'est endormi,
Ni le pigeon déçu, ni la meute distraite
N'ont su reconnaître un ami.
Mais dans mon coeur, ô frère, a vécu ton image,
Et le soldat qui s'en revient
Demander le repos aux murs de son village
Trouve une soeur qui se souvient“.
Et lui, silencieux comme doit être un homme,
Sans sourire et sans soupirer,
N'ose pas regarder celle que son coeur nomme,
Car il aurait peur de pleurer.
„Oh! mon unique ami, mon frère, lui dit-elle,
Fais moi connaître, le veux-tu ?
Comment, pour triompher dans la guerre cruelle,
Chacun de nous a combattu.
Le soldat belliqueux à la mâle pensée,
Qui sous la bannière est parti ,
Revoit-il dans son coeur sa chère fiancée,
Quand la trompette a retenti ?“
„— Charmante fiancée, ô soeur au regard d'ange,
Lave d'abord mon bouclier,

Lui répond le héros qui s'abreuve et qui mange,
 La rouille en a terni l'acier".
 Et la soeur aussitôt se mettant à l'ouvrage
 Sur la table va s'accouder,
 Frottant le bouclier où frissonne une image
 Qu' elle s'oublie à regarder.
 „Fleur au calice d'or, répond enfin le frère,
 Fraîche rose au parfum si doux,
 Quand le rauque clairon a déchafné la guerre,
 La femme n'est plus rien pour nous.
 Il n'est pas de soldat qui songe à sa promesse,
 C'est le glaive tranchant qui sied,
 C'est le sabre acéré, c'est la hache qui brise,
 C'est la lance au brillant acier".
 „— Au milieu du combat, ô bien-aimé, mon frère,
 Les héros étaient-ils nombreux?"
 „— O soeur au front d'argent, les touffes de bruyère
 Dans la lande étaient moindres qu' eux!"
 „— Au milieu du combat, ô frère, dis encore,
 Beaucoup de sang a-t-il coulé?"
 „— S'élançant du rocher où vient blanchir l'aurore,
 Les corbeaux par troupe ont volé.
 Le sang des égorgés montait jusqu' à la selle,
 Le sang noir, le sang des Saxons!"
 „— Mais nos morts bien-aimés, ô frère, reprit-elle,
 Combien sont-ils dans les buissons?"
 „— Laisse en paix, ô Salmé, reposer qui sommeille,
 Ta bouche ici doit se fermer,
 Déjà trop de carnage a blessé ton oreille:
 La femme est faite pour aimer!"

Il ressort de ces deux versions du même sujet que le type de la femme-héroïne a beaucoup inspiré Thalès Bernard, essayant de créer de Salmé une héroïne nationale — une Jeanne d'Arc estonienne — qui prend part aux combats acharnés des Estoniens contre les Russes et surtout contre les chevaliers Saxons, les conquérants des Estoniens païens. Cette „chanson de geste“ doit donc être d'origine très ancienne, les combats contre les Allemands ayant eu lieu au XIII-e siècle. Malheureusement, des données historiques plus précises manquent même dans le texte publié

par Neus, ce qui fait croire — comme le pense aussi un connaisseur distingué de la poésie populaire estonienne, le professeur M. J. Eisen — que le texte de Neus n'est pas tout entier d'origine populaire, mais qu'il est plutôt un remaniement savant, excepté le quatrain également cité par Jégor von Sivers. C'est ce quatrain qui devait inspirer la chanson de guerre publiée par Neus de même que la poésie de Sivers.

* * *

Les deux poésies épiques : Chanson de guerre et Salmé, servent, selon Thalès Bernard, à illustrer le caractère des chants belliqueux estoniens. Ce genre enrichit la poésie populaire estonienne, dont nous avons mentionné déjà un trait caractéristique, c'est-à-dire qu'elle est empreinte d'une nuance panthéiste-mythologique. (Cf. Mythe.) Thalès Bernard distingue une troisième sorte de poésies populaires estoniennes, plus courtes que les précédentes. „Fidèles à leur nature aimante — dit-il — les Estoniens ont remplacé les chants de guerre par des chants élégiaques, dans lesquels la mythologie ne joue aucun rôle“¹⁾. C'est une autre particularité, propre surtout à la poésie populaire bretonne, la mélancolie, qui s'y révèle; dans les chants populaires de l'Estonie, il est vrai, moins vigoureusement, mais plus délicatement²⁾. Thalès Bernard cite une de ces poésies populaires dont il existe plusieurs versions et qu'il considère comme la plus belle. C'est la poésie intitulée l'Orpheline³⁾, traduite mot à mot d'après l'Estnisches Brautlied einer Waisen⁴⁾ de Jégor von Sivers. Le même sujet se trouve aussi chez Neus⁵⁾, dans la poésie Altes Waisenlied.

L'Orpheline.

„Je suis seule comme l'hirondelle, et cependant l'hirondelle a son petit mari! Je suis seule comme la poule de bruyère, et cependant la poule de bruyère a un compagnon! Je suis solitaire comme la

1) Thalès Bernard: Histoire de la poésie, p. 628.

2) Thalès Bernard: Adorations, Préface, p. IX.

3) Thalès Bernard: Histoire de la poésie, pp. 629—632.

4) Jégor von Sivers: Palmen und Birken, pp. 148—151; Estnisches Brautlied einer Waisen (aus Wierland).

5) H. Neus, ouvr. cité, pp. 139—143: Altes Waisenlied. A.

grue, et cependant la grue ne voyage point seule! Seule je suis et délaissée! Ma mère repose au cimetière, mon père dort dans la tombe profonde. Ce sont les loups qui m'ont bercée pendant mon sommeil, les ours ont pris soin de moi dans les bois, et dans mes jeux les chevreuils m'ont servi de compagnes.

Chacun a sa maison et son foyer qu' il aime; mais où aller, moi qui suis sans père? Où me rendre, moi qui suis sans mère? Où me réfugier, moi qui suis sans frère? Dans la montagne ou dans la forêt, dans le sein de l'aulne au tronc élancé, sous le feuillage du bouleau, ou sous l'ombre du tremble argenté? A qui dévoiler mes chagrins? Qui peut comprendre mes plaintes? Est-ce le rocher qui est sur le chemin de l'Eglise? Mais un rocher pourrait-il donc parler? Il ne comprend pas mon langage, ni les prières des jeunes fiancées. Me plaindrai-je à toi, ô jaune souci? T'adresserai-je mes prières, ô bleue campanule? Pleurerai-je sur le jeune gazon? Mais s'ils entendent mes lamentations, s'ils prêtent l'oreille à mes sanglots, la campanule doit se flétrir, le jaune souci perdra ses feuilles, et le gazon mourra dans la vallée.

Dimanche, j'ai été, pauvre orpheline, avec ma petite soeur à l'église, un voile blanc sur la tête, dans les mains de blancs mouchoirs humides de larmes. Allons au tombeau de notre mère, suis-moi à la fosse de notre père! Des profondeurs s'est élevée une voix: „Quel pas retentit sur le sable et résonne au bord du tombeau?“ J'ai répondu avec un soupir: „C'est ta fille qui marche sur le sable, c'est son pied qui heurte le bord du tombeau. Oh! relève-toi, père aimé, oh! reviens, chère mère! Il faut parer ma tête, comme celle des fiancées, il faut disposer les présents de noce, et les mettre en ordre dans le coffre“.

Du tombeau a répondu la mère: „Pauvre enfant, je ne puis venir, il faut que je dorme du sommeil de la tombe. Un gazon soyeux germe sur la terre qui me recouvre, une herbe molle pousse sur mon tombeau. Sur mes yeux sont des fleurs sauvages, à mes pieds des bouquets d'ormes, à ma tête les parfums du tilleul; que Dieu pare ta tête comme celle d'une jeune épouse, que la Vierge Marie tire du coffre les présents de noce pour t'en revêtir“.

„Mère, mère, écoute ma prière, ne laisse pas ton enfant sans consolations!“ — „Chère fille, mon sommeil est éternel! Amène les taureaux sur la colline, fais y paître les boeufs, un tel gazon rend les boeufs plus forts, une telle herbe les taureaux plus grands“.

Oh! s'il y avait aujourd'hui une résurrection, si je pouvais briser les tombeaux! j'irais chercher une bèche, à la ville je prendrais

la meilleure, au marché je prendrais la plus belle, j'écarterais le sable et le gravier. Au loin je jetterais la terre, le gravier sur la route de l'église et le sable au delà de la ville.

Mais il n'y a pas de résurrection; on ne se réveille point de la tombe. Jamais je ne pourrai revoir ceux qu'autrefois j'ai mis en terre.

La même poésie est citée par Thalès Bernard, mais en forme de „vers“ et avec quelques changements insignifiants, dans la Préface de son recueil de poésies intitulé *Adorations*¹⁾. La poésie est même continuée et Thalès Bernard cite un autre dénoûment de cette charmante composition où le drame est disposé sous une forme plus vive. La mère mourant laisse l'orpheline sans consolation :

La mère inclina sa tête pour mourir

Et l'Amour sortit devant elle;

On emporta la mère de la maison,

Et l'Amour sortit de la cour.

On emporta la mère par le chemin,

Et l'Amour la suivit au long de la haie,

Pendant que regrets et larmes marchaient au bord de l'étang.

Lorsqu' on creuse la terre pour la mère,

L'Amour s'assit au fond de la fosse,

Et, quand on ensevelit la mère,

L'Amour se cache dans les profondeurs.

Nous marchons à présent, nous, pauvres orphelins,

Toi sans père et moi sans mère;

Et nous essayons mutuellement les larmes

Qui tombent de nos yeux,

D'où s'écourent des ruisseaux

Qui se gonflent en fleuves

Et s'étendent en lacs,

Où viennent boire les troupeaux du village.

Ici, suit un dialogue entre la mère et la fille. La fille n'appelle pas sa mère pour disposer sa parure de noce, elle veut la revoir, parce qu'elle sent avec douleur qu'elle est seule au monde :

1) Thalès Bernard: *Adorations*, Paris, Krabbe, 1855, pp. XI + 244. Cf. *ibid.*, pp. XIV—XVI. Les lignes 7—8: „Je suis seule comme le cygne, Et cependant le cygne a une amie qu'il aime!“ y sont ajoutées; après la 49-e ligne manquent les paroles: „Oh! relève-toi, père aimé“; dans la 60-ème ligne se trouve: „sur ma tête“, au lieu de „à ma tête“.

Monte, ma mère, de ton tombeau,
Viens à moi, qui suis de tous oubliée.
Regarde! le corbeau est là dans ma chambre
Et la neige blanche couvre mes coffres.
Monte, ma mère, de ton tombeau!

La pièce se termine par une résurrection miraculeuse qui donne à cette poésie, selon Thalès Bernard, un caractère de ballade allemande :

A présent, la mère se réveille :
— Allons-nous-en maintenant, ô mère,
Allons-nous-en travailler ensemble
Toutes les nuits au clair de lune,
Et faire résonner le bruyant métier,
En tissant la trame aux fils d'or
Avec la chaîne aux fils d'argent!¹⁾

La deuxième version de cette poésie estonienne, le remaniement en „vers“, se rencontre aussi dans le recueil de Thalès Bernard intitulé *Poésies nouvelles*²⁾. Le dénouement de la même version est mentionné aussi dans l'*Histoire de la poésie*, après le texte cité en prose³⁾.

* * *

La tendance à transformer la „matière poétique“ que les chants populaires estoniens, ou pour mieux dire les poésies de Jégor von Sivers, ont inspirée à Thalès Bernard, a fait naître quelques poésies qui sont des remaniements plus indépendants. Par elles, se basant sur ses principes esthétiques, le littérateur français veut imiter le goût et le style des poésies populaires estoniennes. Nous allons reproduire une telle poésie, où il s'agit de Kalèv, le héros légendaire des Estoniens. Cette poésie a pour titre: *La tombe de Kalèv*⁴⁾ et montre une certaine ressemblance avec le poème de Sivers intitulé *Klage des Leibeigenen*⁵⁾. Pour

1) Thalès Bernard: *Adorations*, préface, pp. XVII—XVIII.

2) V. pp. 62—68.

3) V. p. 629.

4) Thalès Bernard, *Poésies nouvelles*, p. 148.

5) Jégor von Sivers, *Palmen und Birken*, pp. 133—134, *Klage des Leibeigenen* (von Pleskauschen Esten).

voir la divergence entre les deux poésies, nous citons celle de Sivers à la suite de celle de Thalès Bernard. Le poème de Sivers peut, d'autre part, être lui-même reconnu dans une poésie esto-nienné, publiée par Neus¹).

La tombe de Kalèv.

Sous les bois où la lune expire,
J'ai porté mon cœur désolé ;
Oh! frère, si je pouvais dire
Comment la forêt m'a parlé!

Dans la mousse où Kalèv sommeille
Le vent du soir vient soupirer :
J'ai frissonné, car mon oreille
Entendait les rameaux pleurer!

Lorsque la brume tombe en pluie,
Faisant se plaindre la forêt,
De ces larmes que nul n'essuie
Mon cœur a surpris le secret.

Oh! ce que m'ont dit les étoiles,
Quand la nuit a troublé mes yeux!
Oh! ce qui chante sous tes voiles,
Quand tout s'endort, ciel radieux!

Mais ta parole est un mystère,
Qui le découvre, doit mourir ;
Creuse donc une tombe, ô frère,
Où ma mère viendra gémir!

Klage des Leibeigenen.

(Von Pleskauschen Esten.)

O! Herzensbruder, lass mich sinnen
Auf des alten Haines Kunde.
Unter Kalew's Grabeshügel
Ruht der Vorzeit heilige Stunde.

1) Cf. H. Neus, ouvr. cité, pp. 135—136, Die Tage der Unter-jochung.

O! Was die Nacht mir offenbarte,
Was ich hört im Mondenlichte,
Will ich singen, will ich sagen!
Hätt ichs doppelt im Gedichte!

O! Hätt ichs dreifach mir gesammelt,
Gäb es Freude, gäb es Wonnen,
Und der Quell der Wundersagen
Wäre nicht so bald verronnen.

O! Doch den leichtbeschwingten Geistern,
Schattenreiches stummen Kindern,
Ist der Zungenklang gebunden,
Jede Botschaft zu verhindern.

O! Warte, Bruder, lass mich sinnen,
Lass der Vorzeit mich gedenken.
In den Lauf der künftigen Zeiten
Mögen Götter sich versenken.

O! Horch! was ich dir künden werde:
Zwiefach hauste Tod im Lande!
Sommers herrschte arges Sterben:
Eines war der Seuche Bande;

Oh! Doch das Andre Feindesschwerter,
Fremde zwangen uns in Ketten,
Hiessen uns dem Sieger folgen,
Nichts kann aus der Knechtschaft retten!

O! Brüderchen, was soll ich klagen?
Nur von Thränen kann ich sagen,
Muss ja Sklavenfessel tragen!

La poésie suivante, intitulée *La Délaissée*¹⁾, exprime les languissements de Linda, femme de Kalèv, et doit être une poésie originale — une „imitation“ — puisque son correspondant ne se rencontre pas parmi les poésies de Jégor von Sivers.

1) Thalès Bernard: *Poésies nouvelles*, p. 189.

La Délaissée.

Pourquoi me consumer sans cesse?
 Hélas! les regrets ni les pleurs
 Ne peuvent calmer la tristesse,
 La tristesse par qui je meurs!

O blond Kalèv, à mon oreille
 N'arrive point ton nom chéri,
 Et pourtant le sapin s'éveille,
 Pourtant l'étoile m'a souri.

Ravivant sa lointaine flamme,
 Elle me dit: „Il t'aime encor!“
 L'aube m'appelle sa chère âme,
 Le lac d'argent, son poisson d'or.

Mais le sapin je le délaisse,
 Du lac mon coeur s'est détourné,
 Car dans le chagrin qui m'opresse
 Tout me fait mal, ô bien-aimé!

Doux fiancé, toi que j'adore!
 Sur ton sein je voudrais pleurer;
 Si tu savais comme à l'aurore
 Un regret me vient dévorer!

Je vois se dessécher les herbes
 Où jadis nous courions tous deux,
 Et déjà le faneur en gerbes
 A lié les blés onduleux.

Si tu tardes encor, la neige
 Va tout cacher, bois et champs verts.
 Hélas! sans toi comment pourrai-je
 Supporter les mornes hivers?

La poésie plus ou moins originale de Thalès Bernard intitulée „Le crépuscule¹⁾“, chant livonien“, est écrite par lui dans le but d'exprimer la beauté des paysages septentrionaux. Elle est influencée par une poésie de Jégor von Sivers, Dämmerung-

1) Thalès Bernard: Mélodies pastorales, 1856, pp. 7—8.

scene¹). Le sentiment de la nature, exprimé assez vaguement et d'une manière générale, au lieu d'une vivacité et d'une fraîcheur qui caractérisent si singulièrement la nature des pays du Nord, se mêle dans cette poésie à un certain mysticisme douceâtre. C'est presque un jeu champêtre entre des gnomes, des esprits et des bergers, situé dans un milieu romantique.

Le même sujet se rencontre, d'ailleurs, chez Neus dans la poésie intitulée *Das Spiel der Elfen*²).

Le crépuscule.

Chant livonien.

Voici l'heure du crépuscule,
Le bois s'épaissit et fait peur,
Car dans la tremblante vapeur
Le soleil sans cesse recule.

Sur les cimes des larges monts
Il éclaire les brumes roses,
L'air de la nuit ferme les roses
Et les boeufs rentrent aux vallons.

Assis à l'ombre du vieux tremble
Le pasteur aux douces chansons
Regarde sortir des buissons
Les esprits que le soir rassemble.

Joyeux sous leur tranquille abri,
Ils glissent de l'orme et du frêne,
Apportant pour trône à leur reine
Un coussin de gazon fleuri.

Gnomes s'élancent sur les pentes,
Elfes bondissent dans les eaux,
Lutins se bercent aux roseaux,
Follets aux lianes grimpantes.

1) Jegór von Sivers: *Palmen und Birken*, p. 131—132. Puisqu'il ne s'agit pas d'une traduction mot à mot, nous publions la poésie française, de même l'allemande.

2) Cf. H. Neus, ouvr. cité, pp. 50—51, *Das Spiel der Elfen*.

Et leurs voix grêles s'unissant
 A travers les profondeurs sombres
 Où la nuit agrandit les ombres,
 Viennent effrayer le passant.

„Qu' as-tu? blonde enfant, ô bergère!
 Dit le pasteur en accourant,
 As-tu glissé près du torrent?
 T'es-tu blessé à la fougère?“

Les esprits courent effarés
 Du pâtre fuyant la colère,
 Et la lune qui les*éclaire
 Les voit se perdre aux noirs fourrés!

La sombre forêt les accueille,
 Dans son sein repris de nouveau,
 Ils tremblent avec le bouleau,
 Ils murmurent avec la feuille!

Et la fille essuyant ses pleurs
 N'ose tourner sa main peureuse
 Vers la forêt mystérieuse
 D'où sortent des rires moqueurs:

„Berger, ma douleur est amère,
 Car le fils du roi des esprits,
 Dit-elle, d'un baiser m'a pris
 Ce que m'avait donné ma mère!“

D ä m m e r u n g s c e n e.

(Von Pleskauschen Esten)¹⁾.

In der kühlen Schummerstunde
 Lauschte spät der Hirtenknabe
 Mit dem sanggeweihten Munde.

1) N. B. Thalès Bernard appelle sa poésie „chant livonien“, tandis que Jégor von Sivers désigne comme source, la poésie des Estoniens vivant aux environs de Pleskau, ce qui n'est pas la même chose. Il s'agit ici des Sétous, tribu estonienne de confession grecque, vivant dans la région sud-est de l'Estonie actuelle, dans l'arrondissement de Petseri (Petschory), qui appartenait autrefois au gouvernement de Pleskau (nom allemand de la ville de Pskow en Russie).

Horch! da brachte noch der Abend
 Zu den Saiten goldne Kunde:
 Aus dem Hainesdunkel schwebten
 Geister her im Windeshauche,
 Hüpfen auf bethauten Halmen
 Durch die weissen Dämrungebel,
 Und begannen lose Scherze
 Mit dem einzgen Kind des Elfen,
 Rasenmutter's Pfl egetochter.
 Herzens Kind im Goldtalar
 Fürchtete die Zwi elichtsöhne,
 Rief um Beistand in Gefahr.
 Birkenfrau im weissen Kleide
 Und im blossen Hemd die Weide
 Eilten zu dem Streit der Elfen,
 Um dem schwachen Kind zu helfen.
 Sieh, da flohn die Geister alle
 Flüchtigen Fusses in die Forsten,
 In die lockre Ackerkrume,
 In die stille Baumeshalle.
 „Warum riefst du, Töchterlein?
 Wolltest vor der Zeit erschrecken?“
 „Geisterknaben, halbe Leute,
 Heimatlose Halbgeschöpfe
 Kamen, um die Maid zu necken!“
 „Junges Mädchen! scheuche nimmer
 Furchtsam körperlose Tröpfe.
 Körperschelme, die sind schlimmer.
 Wahr dein mütterliches Erbe“.
 Doch die Tochter schluchzte herbe:
 „Erles Söhnlein grünbelaubt
 Hat mein Kränzlein schon geraubt!“

* * *

Nous allons publier, enfin, quelques poésies populaires esto-
 niennes, traduites ou remaniées par Thalès Bernard, où l'amour
 joue le rôle principal. Exprimant le languissement des amants
 séparés, il est naturel que la mélancolie s'y révèle d'une
 manière délicate.

Une traduction mot à mot est la poésie de Thalès Bernard, qui commence par le vers: Les vagues ont emporté mon trésor¹⁾, d'après l'original de Jégór von Sivers: Einsame Liebesklage²⁾. Pour la source de Sivers on peut désigner la poésie publiée par Neus: Schmerz der Trennung³⁾.

Les vagues ont emporté mon trésor,
Les flots l'ont emmené en Russie,
Les vents au pays des Turcs⁴⁾,
Les nuages l'ont envoyé en Pologne,
Les brouillards au rivage allemand.

O vent, portez-lui la prospérité;
O nuage, donnez-lui une longue existence;
Vous, ciel, une âme fidèle;
O grêles, jetez-lui mes lettres;
O brouillards, portez-lui mes baisers,
Et de nombreux, nombreux saluts de coeur.

Durant des semaines ne jamais te voir!
Durant des lunes ne jamais entendre parler de toi!
Combien de forêts nous séparent,
Combien de hauts sorbiers,
Combien de pommiers sauvages!

Là où ton coursier s'arrête,
Qu'une petite maison s'élève du sol,
Là où il chancelle fatigué,
Qu'on dispose la mangeoire!
Là où il se détourne,
Qu'une église amie s'élève!
Dieu te protège dans ton sommeil;
Oh! si je pouvais parer ta couche
Et presser ta main, mon bien-aimé.

1) Thalès Bernard: Adorations, Préface, pp. XVIII—XIX.

2) Jégór von Sivers: Palmen und Birken, pp. 142—143. Einsame Liebesklage (Estnisches Volkslied bei Fellin).

3) H. Neus, ouvrage cité, pp. 161—163, Schmerz der Trennung. A.

4) Chez Sivers: „Lüfte wehten ihn nach Harjen,
Winde zu dem Türkenlande.“

Thalès Bernard n'aura pas su ce que c'est que „Harjen“. Or, c'est un arrondissement de l'Estonie, Harjuma, au coin nord-ouest du pays.

Un remaniement indépendant, fait par Thalès Bernard sur le même sujet, est publié, sous le titre *Le trésor*, dans *Literarisches Taschenbuch der Deutschen in Russland*¹⁾. Le voici :

Le trésor.

Les vagues de la mer lointaine,
Les vagues ont pris mon trésor ;
L'avez-vous vu, forêt ou plaine,
En vain je le demande encor.

Les larmes baignent mon visage,
O toi qui traverses l'éther,
Porte-lui mes pleurs, blanc nuage,
Porte-lui mes plaintes, o mer.

O vents, menez sur votre aile
Les soupirs de mon triste cœur ;
Dites-lui qu'il reste fidèle
A sa bien-aimée, à sa soeur !

Les mois coulent et moi je pleure,
O doux ami, ne point te voir,
Jamais n'entendre en ma demeure
Ton pas léger quand vient le soir.

Combien de mers aux noirs rivages
Déroulent leurs flots entre nous ;
Parlez-moi de lui, bois sauvages,
Qui nous serviez de rendez-vous !

Ah ! Si, pour préparer ta couche,
J'étais encore à ton côté,
Si je pouvais, pressant ta bouche,
Te voir mourir de volupté !

Cette version, de même que les poésies *La tombe de Kalèv*, *La Délaissée*, *Le crépuscule*, montrent le

1) Anthologie publiée par Jégor von Sivers; v. pp. 118—119. N. B. au lieu de *Poésies de Thalès Bernard* il faut mettre *Imitations de Thalès Bernard*. Cf. le corrigé des fautes d'impressions, p. XII. Ce recueil allemand contient trois poésies françaises, par Thalès Bernard.

procédé de remaniement si volontiers employé par Thalès Bernard. La deuxième poésie française, publiée dans *Literarisches Taschenbuch*, intitulée *Le rendez-vous*¹⁾, est aussi une „imitation“ de ce genre. Pour pouvoir les comparer, nous publions le texte français de Thalès Bernard et celui de Jegor von Sivers, en allemand, qui porte le titre *Heimlicher Gast*²⁾. L'original estonien de cette poésie est publié par Neus³⁾.

Le rendez-vous.

Hier, brûlant d'amour, o chère Catherine,
 Dans le sentier désert j'ai longtemps attendu ;
 Sans te voir le soleil a quitté la colline,
 Et, triste, j'ai pleuré mon rendez-vous perdu !

Aujourd'hui je ne peux retourner vers le frêne,
 Car sous mon toit, hélas, les hôtes sont nombreux.
 Il faudra tout un jour, loin du cœur qui m'enchaîne,
 Boire l'hydromel jaune et parler avec eux !

Mais à l'heure où le taon dans l'herbe encore humide
 Commence à s'agiter tout chargé de sommeil,
 En sortant par le pré, demain, fille timide,
 Tu pourras voir mes boeufs saluer le soleil !

Heimlicher Gast.

(Estnisches Volkslied bei Fellin.)

„Als ich ein kleiner Knabe war,
 Starb ich schier um wälsche Nüsse.
 Da ich grösser nun geworden,
 Sterb ich schier um Mädchenküsse . . .“

Ungarisches Volkslied.

„Schatz, ich komme!“ Heute, Käthchen,
 Heute nicht, mein holdes Mädchen !
 Gestern harrt ich sehnend deiner,
 Einsam blieb die weite Runde.
 Heute warten Gäste meiner ;

1) Ibid. p. 119.

2) Jegor von Sivers : *Palmen und Birken*, p. 144.

3) Heinrich Neus, ouvr. cité, pp. 241—242, *Alte Liebeslieder*. A.

Morgen doch in frühster Stunde,
 Herzchen, will ich dich erwarten.
 Wenn im Thau die Käfer summen,
 Schlüpf herüber durch den Garten.
 Drauf beim ersten Sonnenstrahle
 Führ die Heerden ich zu Thale.

Une traduction mot à mot de la poésie de Jégor von Sivers *Die Bestrafte*¹⁾ est la poésie de Thalès Bernard qui commence par le vers „Je n' avais qu' un seul frère“. Elle est publiée dans le recueil *Adorations*²⁾. La poésie estonienne qui correspond à celle de Sivers, est publiée par Neus³⁾.

Je n'avais qu' un seul frère ;
 Seul et sans femme il voulait vivre,
 Sans compagne à la maison.
 Mais cela ne pouvait longuement durer,
 Car un homme peut-il se passer d'épouse ?
 Un jour il alla donc en quête,
 Et quand il revint au foyer,
 Il jeta ses gants sur la table,
 Il jeta son chapeau par terre,
 Et il s'assit en sanglotant.
 — Quoi, tu t'affliges ? dit la mère ;
 Quoi, tu sanglotes, garçon ?
 — Si je pleure, ô mère de mon âme !
 Nulle ne veut me prendre pour mari,
 Ni devenir ta bru :
 Tu as trop de filles !
 Jette les enfants dans l'eau,
 Abandonne-les à la vague,
 Fais périr les plus jeunes dans la source,
 Alors seulement pour toi viendra une bru,
 Et pour moi viendra une épouse.
 Et la mère, saisie par la démence,
 Suivit le criminel conseil ;

1) Jégor von Sivers: *Palmen und Birken*, pp. 139—141, *Die Bestrafte* (Volkslied der Strandesten bei Pernau).

2) Thalès Bernard: *Adorations*, Préface, pp. XIX—XX.

3) Cf. Heinrich Neus, ouvrage cité, pp. 37—38, *Das Strafgericht. Variation B.*

Elle jette les enfants dans l'eau,
 Elle fait périr les plus jeunes dans la source,
 Elle abandonne ses filles à la vague.

Maintenant le fils a une épouse,
 Maintenant la belle-mère a une bru.

Va chercher de l'eau, dit la vieille femme,
 Mais il lui faut prendre elle-même le seau,
 Car la riche et paresseuse épousée
 Étendait encore ses membres délicats
 Entre les draps moelleux du lit doré.
 La vieille mère ayant pris le seau,
 Nouvellement travaillé de bois d'orme,
 Cerclé d'argent, à l'anse dorée,
 S'en alla à la mer puiser de l'eau.
 Du rivage que la vague arrose,
 Elle crie à sa fille, en clignant de l'oeil :
 — Sors de l'eau, ma sirène !
 Mais la fille lui répondit de loin :
 — Ma petite mère, je ne reviendrai jamais ;
 Jamais je ne reviendrai à terre.
 Il est mieux pour moi de rester ici sous les vagues,
 Où j'habite avec les poissons.
 Et toi, as-tu déjà un petit enfant d'or
 De la petite femme d'argent et de ton fils,
 Laquelle a gagné ton coeur maternel,
 Et s'en va puiser de l'eau pour toi à la source ?

Enfin, la traduction française d'un joli chant de Jégor von Sivers intitulé *Seitdem* est ajoutée à l'original dans *Literarisches Taschenbuch*¹⁾ sous le titre *Depuis*.

Depuis.

Depuis que ta lèvre a parlé,
 Depuis que j'ai vu ton visage,
 Plaine, forêt, ciel, étoilé,

1) Ibid. Musikbeilagen. I. Seitdem. Poesie von Jégor von Sivers, französisch von Thalès Bernard; Musik von F. H. Truhn, pp. 321—325.

Tout me retrace ton image ;
Et quand je rêve au fond des bois
J'entends ta voix, j'entends ta voix !

\ C'est elle qui charme mes jours,
Elle est si douce, elle est si pure,
Que mon coeur de toi pour toujours
A rempli toute la nature.
Pour l'apaiser, donne en retour
Un mot d'amour, un mot d'amour !

Ah ! si tes yeux m'ont ébloui,
Je sens pourtant que, dans mon âme,
Un soleil plus brillant a lui,
L'éclairant d'une ardente flamme,
D'une ardente flamme,
Par lui,
Bois, plaine, azur des cieux,
N'ont qu' une image pour mes yeux.

C'est par ces poèmes que nous finissons l'échantillon des poésies, traduites ou remaniées en français par Thalès Bernard, d'après les originaux de Jégor von Sivers. Si les précis cités diffèrent beaucoup et essentiellement de l'esprit et du caractère de la poésie populaire estonienne, nous en trouvons la cause en ce que Thalès Bernard, ne connaissant pas la langue, ni la forme originale des chants estoniens, a été réduit à la matière prêtée à lui par Sivers, soit par les recueils de poésies de ce poète livonien, soit par voie de conversation. Il ne s'agit donc pas d'un emprunt immédiat ou bien d'une influence exercée directement sur Thalès Bernard par la poésie populaire estonienne.

En ce qui concerne les sources de Jégor von Sivers lui-même, on les peut retrouver, pour la plupart, dans le recueil de poésies populaires estoniennes publié par Heinrich Neus. Les textes des poésies de Sivers montrent une ressemblance évidente avec ceux de Neus. Mais il faut admettre que Jégor von Sivers a remanié, assez souvent, librement la matière première tirée de la poésie populaire estonienne. Etant né dans le pays, il devait connaître sa poésie populaire. Mais, d'autre part, en se servant d'elle, il lui a donné un cachet tout personnel. Nous croyons pouvoir désigner comme sources d'inspiration de l'activité de

Sivers tout d'abord ses impressions personnelles, surtout celles de sa jeunesse. Il aura pu écouter, dès son enfance, avec une attention particulière les chants des servants et paysans estoniens de son père. Plus tard il a été influencé par l'activité des premiers folkloristes estoniens, surtout de Kreutzwald et de Neus, qui commençaient à attirer l'attention du monde savant sur la poésie populaire estonienne.

Or, il est parfaitement connu, que Kreutzwald de même que Neus, conformément aux tendances générales d'un faux romantisme — ce qui n'est pas rare en Europe à cette époque-là — ont transformé d'une manière considérable les poésies populaires estoniennes. Jégor von Sivers est un collaborateur allemand, qui s'associe à cette activité poétique des collectionneurs estoniens en contribuant à la création d'une poésie estonienne „pseudo-populaire“. Thalès Bernard est un confrère français, et les poèmes présentés par lui en France montrent déjà le troisième état de transformation des poésies populaires estoniennes.

Indépendamment de tout cela, le fait essentiel qui nous reste à constater est que Thalès Bernard a hautement apprécié la valeur poétique de la poésie populaire estonienne. Il s'en est servi très souvent, non seulement dans ses remaniements ou ses imitations, mais aussi pour prouver la justesse de ses principes esthétiques et pour réaliser ses projets littéraires.

En résumé, le tableau suivant nous montre les rapports qui existent entre les poésies citées ci-dessus :

I.

A) Mythe.	Thalès Bernard.
La Bien-aimée.	Jégor von Sivers.
B) Mythe.	Remaniement d'après la tra-
C) ?	dition orale d'un chan-
	teur populaire estonien ¹).

II.

A) Le Fils des Etoiles.	Thalès Bernard.
B) Die Brautwerbung.	Jégor von Sivers.
C) Salme. Variation A.	Neus.
Kalevipoeg, Ch. I.	Kreutzwald.

1) Dans un recueil de Sivers (manuscrit!) se trouve la remarque suivante: „Einem Esten (biffé: Nationalen) nachgedichtet“.

III.

- | | |
|--------------------------------------|-------------------|
| A) Chanson de guerre.
Salmé. | Thalès Bernard. |
| B) Soea laul. | Jégor von Sivers. |
| C) Altes Kriegslied.
Variation A. | Neus. |

IV.

- | | |
|---|-------------------|
| A) L'Orpheline.
a) Histoire de la poésie;
b) Adorations;
c) Poésies nouvelles. | Thalès Bernard. |
| B) Estnisches Brautlied
einer Waisen. | Jégor von Sivers. |
| C) Altes Waisenlied.
Variation A. | Neus. |

V.

- | | |
|------------------------------------|-------------------|
| A) La tombe de Kalèv. | Thalès Bernard. |
| B) Klage des Leibeigenen. | Jégor von Sivers. |
| C) Die Tage der Unter-
jochung. | Neus. |

VI.

- | | |
|------------------|-----------------|
| A) La Délaissée. | Thalès Bernard. |
| B) ? | |
| C) ? | |

VII.

- | | |
|-------------------------|-------------------|
| A) Le crépuscule. | Thalès Bernard. |
| B) Dämmerungscene. | Jégor von Sivers. |
| C) Das Spiel der Elfen. | Neus. |

VIII.

- | | |
|--|-------------------|
| A) Les vagues ont em-
porté mon trésor.
Le trésor. | Thalès Bernard. |
| B) Einsame Liebesklage. | Jégor von Sivers. |
| C) Schmerz der Trennung.
Variation A. | Neus. |

IX.

- | | |
|-----------------------|-------------------|
| A) Le rendez-vous. | Thalès Bernard. |
| B) Heimlicher Gast. | Jégor von Sivers. |
| C) Alte Liebeslieder. | |
| Variation A. | Neus. |

X.

- | | |
|----------------------------------|-------------------|
| A) Je n'avais qu' un seul frère. | Thalès Bernard. |
| B) Die Bestrafte. | Jégor von Sivers. |
| C) Das Strafgericht. | |
| Variation B. | Neus. |

XI.

- | | |
|---------------------------------|-------------------|
| A) Depuis que ta lèvre a parlé. | Thalès Bernard. |
| B) Seitdem. | Jégor von Sivers. |
-

IV. Les autres informations de Thalès Bernard sur les Estoniens. Ses relations avec la poésie populaire finnoise.

Les Estoniens, par leur triste passé, mais où l'intrépidité et l'espoir ferme dans un avenir plus heureux ne s'éteignent jamais, montrent un exemple sympathique, même digne et utile à suivre par tous les peuples, qui, vivant sous le joug de conquérants étrangers, s'efforcent de soutenir leur civilisation et leur particularité nationales. Le sort du peuple estonien est une preuve évidente pour la thèse que les nations subjuguées développent particulièrement leur vie culturelle et économique. Voici les paroles de Thalès Bernard à cet égard: „Menacés dans leur existence politique, les Estoniens ont cherché un refuge dans la poésie, qui est devenue pour eux un asile sacré. Leur pays appartiendra toujours à la Russie, sa noblesse sera toujours allemande, mais le génie poétique de la contrée a triomphé de la cruauté de l'histoire¹⁾.“ Or, la république estonienne, issue de la débâcle de l'empire russe, n'appartient plus à la Russie et on a aboli, par des réformes sociales très radicales, les privilèges de la noblesse allemande. Les Estoniens jouissent de nouveau de leur ancienne liberté, perdue il y a 700 ans. Un des facteurs les plus importants qui ont soutenu et conservé le peuple estonien dans sa lutte grave pour l'existence nationale, est incontestablement la poésie populaire, et Thalès Bernard a eu parfaitement raison, en disant que „le génie poétique de la contrée a triomphé de la cruauté de l'histoire“. Le réveil national des Estoniens est intimement lié à l'activité des premiers folkloristes du pays, au milieu du XIX-e siècle, et ce furent même plus tard les gens de lettres qui ont préparé la voie pour l'indépendance actuelle.

Thalès Bernard est optimiste, en ce qui concerne le sort du peuple estonien, même à l'époque de la domination étrangère, Jetant un coup d'œil sur le passé de ce peuple, il y découvre

1) Thalès Bernard: Histoire de la poésie, pp. 628—629.

des moments qui permettent de conclure à un meilleur avenir. Il en appelle à Brocmann, littérateur du pays, qui déjà vers 1640 prédisait la régénération de la langue estonienne. „Que d'autres — dit-il — cherchent un sentier différent; moi, j'ai voulu écrire en estonien. On parle estonien dans la plaine, on parle estonien au rivage, on parle estonien dans les villes; les paysans, les nobles, les savants, les dames elles-mêmes, ceux qui sont venus d'Allemagne, tout le monde parle estonien. Les sages muses elles aussi aiment la langue estonienne; c'est pour cela que j'ai écrit en estonien.“ Cette citation est assez fidèlement traduite d'après un verset publié par Sivers¹⁾. „Depuis lors — continue Thalès Bernard — le conseil de Brocmann a été suivi; Neus et von Sivers ont recueilli et traduit les chants populaires, pendant que deux journaux paraissent aujourd'hui dans le dialecte de la contrée, à Pernau et à Dorpat²⁾.“

En général, l'intérêt de Thalès Bernard est toujours excité et multiple pour les Estoniens et les Finnois. Il fait une juste remarque sur l'orthographe du nom des Estoniens. En Allemagne, „dans ce pays d'exactitude scrupuleuse“, on écrit régulièrement le nom du pays avec un *h*, mais c'est superflu³⁾.

Thalès Bernard connaît même les peuples-frères des Estoniens et leur origine. Il souligne que les Estoniens et les Finnois n'appartiennent pas à la famille des peuples indo-européens, comme les autres peuples baltiques. Il cite l'opinion de quelques savants qui regardent les Estoniens comme un peuple de race celtique. Or, Thalès Bernard voudrait accepter volontiers cet avis, puisqu'il constate plusieurs fois, et avec un très grand enthousiasme, la parenté intime qui existe entre la poésie populaire des Estoniens et celle des Celtes. Mais, d'autre part, il ne manque pas de rétablir la vérité, c'est-à-dire que la langue estonienne est soeur des langues finnoise et hongroise, toutes les trois „appartenant à la famille tatare“ (ce qui est une erreur de sa part, comme nous l'avons déjà mentionné). Voici ce que dit Bernard sur le rapport des langues estonienne et finnoise: „L'idiome actuel des Estoniens

1) Cf. Jegór von Sivers: *Deutsche Dichter in Russland*, *Geschichtliche Einleitung*, p. XXXVI. Cette préface montre, en général, une grande ressemblance avec les idées littéraires exprimées dans les oeuvres de Thalès Bernard.

2) Thalès Bernard: *Histoire de la poésie*, p. 629.

3) *Ibid.* p. 603.

est un dialecte du finnois, cette langue si souple et si harmonieuse bien qu'elle n'ait pas encore reçu tout son développement¹⁾.”

Thalès Bernard fait connaître aussi ce qu'il sait sur l'ethnographie et sur l'origine du peuple estonien. Les Estoniens habitent actuellement — dit-il — la Livonie, mais ils y sont venus, en quittant déjà depuis longtemps l'Asie, leur première patrie²⁾. Tacite et Strabon sont les premiers qui les mentionnent, si les Aestii dont parle Tacite ne sont un peuple de race germanique, remarque Bernard. Strabon parle d'un peuple maritime, habitant le rivage de la mer, plus vers le Nord que les Scythes mêmes. Il les appelle „Melanchlaenes“ (peuple portant des manteaux noirs). Or, selon les archéologues de la province, les Estoniens portent toujours encore des manteaux d'un brun sombre. Les robes de leurs femmes sont de la même couleur et elles sont rehaussées de brodures de pourpre³⁾.

Intéressante est la description ethnique du peuple estonien par Thalès Bernard. „Les Estoniens, dit-il, sont d'une haute taille, avec de longs cheveux blonds, qui tombent dans leurs cous.“ Il rend compte de leurs coutumes en ce qui suit : „La cornemuse est leur instrument favori. Ils ont gardé quelques traits de leur origine orientale ; ainsi les femmes attachent leurs vêtements avec de grandes fibules ou agrafes de métal, sur lesquelles sont représentées le soleil, la lune et les étoiles, divinités des cultes sabéiques, et l'on distingue dans leurs poésies qu'ils ont vu luire des astres plus brillants que ceux qui éclairent les brumes de la Baltique⁴⁾.”

Bien poétique est la description géographique du pays des Estoniens : „La contrée qu'ils occupent a un profond caractère de mélancolie. Une mer aux flots lugubres qui mugit sur d'arides plages, des lacs et des marais dont les eaux mornes attristent l'oeil, des bouleaux et des sapins qui dessinent l'hiver sur un ciel pâle leurs cônes de neige, et, çà et là, de fertiles plaines où ondulent les tiges du blé et du lin, pendant que les cloches des troupeaux se marient au murmure lointain des grèves, et que des

1) Ibid. p. 603.

2) On ne saurait plus accepter cette assertion aujourd'hui, la première patrie des peuples finno-ougriens ayant été située en Europe, entre les fleuves de Volga, de Kama et les monts d'Oural.

3) Thalès Bernard : Histoire de la poésie, p. 604.

4) Ibid.

volées de cygnes se perdent dans un horizon décoloré : tel est l'aspect général du pays. Le fleuve sacré des Estoniens est l'Emmajoggi, dont Dieu lui-même a tracé le cours, rassemblant sur ses rives tous les peuples de la terre, pour leur enseigner l'usage des langues ; c'est là aussi que le célèbre Väinamoïnen, dieu du chant, descendit du ciel pour initier les hommes et les animaux à la connaissance de son art ; c'est là enfin que Koit et Aemmarik, l'aube et le crépuscule, s'unissent dans de longs embrassements, durant les chaudes nuits de mai ; désireux de prolonger leurs amours, ils sont cependant désunis par le Père de tous, qui les renvoie chacun à son emploi, ordonnant à la jeune fille d'aller conduire la lune, au jeune homme de veiller sur le soleil, et de rallumer l'astre chaque matin pour qu'il puisse éclairer le monde. Un jour, racontent les Estoniens, le peuple ayant osé, à la fête du chant, mépriser les accords de Väinamoïnen, et ayant décerné le prix à une vieille femme, le Dieu disparut dans un orage et les Estoniens durent payer leur ingratitude. Gaîté, chants joyeux, légendes, tout s'est évanoui. A peine entend-on encore quelques accents du bon vieux temps, car la colère de Väinamoïnen ne s'est pas apaisée depuis lors¹⁾."

En ce qui concerne la belle description du pays où Thalès Bernard n'a jamais voyagé, il a puisé, vraisemblablement, des conversations personnelles, qu'il a eues avec Jégor von Sivers, ses renseignements. La deuxième partie de cette citation (à partir „Le fleuve sacré“ . . . jusqu'à la fin) est traduite, presque mot à mot, d'après Jégor von Sivers²⁾.

A l'époque où le peuple estonien menait encore une vie dure sous la domination étrangère, un écrivain français et un poète allemand-balte ont rendu témoignage de la plus belle, de la plus pure solidarité humaine. Les trésors spirituels d'un peuple

1) Ibid., pp. 604—606.

2) Cf. Jégor von Sivers : „Palmen und Birken“, p. 244. Pour Emmajoggi, Väinamoïnen, Koit et Aemmarik v. les poésies suivantes : Wannemunnes Sang, ibid., pp. 152—154 ; Der Sängerkampf (Estnische Volkssage), par Jégor von Sivers : „Aus beiden Welten“, pp. 27—32 ; les deux mêmes poésies sont contenues aussi dans „Balladen und Lieder“ Gedichte von -r- : Zwei Esthnische Sagen : 1) Wannemunne's erster Sang, pp. 17—26 ; 2) Wannemunne's letzter Sang, pp. 27—34. — „Deutsche Dichter in Russland“ : Koit und Aemmarik (Morgenroth und Abendroth), Estnische Volkssage, pp. 358—361, par Minna von Maedler.

insignifiant, les trésors culturels uniques des Estoniens à cette époque-là, ont excité leur attention, créant ainsi entre eux une amitié cordiale, et, d'autre part, approfondissant leur estime et protection pour ce peuple, devenu depuis indépendant. On ne peut donc que souhaiter un développement favorable aussi dans l'avenir à cette nation industrielle, et rendre nos hommages respectueux à Thalès Bernard et à Jégor von Sivers, témoins bienveillants du réveil national estonien.

* * *

Inspiré par l'espérance de pouvoir contribuer au rajeunissement de la littérature, Thalès Bernard se met en contact avec les représentants littéraires des peuples européens. Il cherche à augmenter le nombre des membres de son Académie des littératures étrangères, quoique la réalisation de celle-ci ne lui ait guère réussi. Il est donc compréhensible, que son intérêt ait été aussi excité par les Finnois, peuple possédant une riche poésie populaire.

En ce qui concerne la Finlande, Thalès Bernard puise ses renseignements dans l'oeuvre d'un certain savant suédois, nommé C. Zetterquist¹⁾, sur l'activité duquel il écrit ce qui suit: „Mr. Zetterquist, de Stockholm, a fait à la poésie finnoise l'honneur d'en choisir un échantillon, pour en publier la traduction en cinq cents langues, et former ainsi le plus précieux ouvrage de philologie comparée, qu' on ait jamais possédé²⁾.“ Outre le recueil de Zetterquist, Bernard connaît aussi le recueil du capitaine suédois Staal, qui contient aussi des poésies populaires finnoises.

Connaissant la parenté qui existe entre la langue des Estoniens et des Finnois, et puisqu'il a traité assez largement la poésie populaire estonienne, Thalès Bernard tient pour superflu de faire la même chose avec la poésie populaire finnoise. „Les deux peuples, s'il faut s'en rapporter à la langue, dérivent d'une même souche, dit-il, car ils parlent chacun une variété de l'idiome suomi³⁾.“ Les deux poésies populaires montrent aussi beaucoup d'analogie, et, en outre une mythologie commune.

Mais, si Thalès Bernard est assez laconique sur la poésie finnoise, on en trouvera certainement la cause en cela, qu'il lui

1) Thalès Bernard: *Poésies mystiques*, p. III.

2) Thalès Bernard: *Histoire de la poésie*, p. 634.

3) Thalès Bernard: *ibid.*, p. 632.

a manqué un informateur finnois semblable à Jégor von Sivers. Malgré cela, il consacre dans son Histoire de la poésie un chapitre à part aux chants finnois, où il fait connaître surtout la mythologie finnoise. Ses avis sur les Finnois, en général, ne sont pas empreints d'un tel enthousiasme que ceux prononcés sur les Estoniens. Le manque de sources suffisantes et d'un commentateur aussi zélé que fut Jégor von Sivers, ami sincère des Estoniens et de Bernard aussi, se fait sentir en cela. Il sera intéressant de mentionner que Thalès Bernard — quoique étranger — aperçoit une certaine différence dans l'esprit de ces deux peuples frères.

De même que les Estoniens, les Finnois aussi — explique Bernard — possèdent une grande épopée, le Kalevala, publié pour la première fois par le Dr. E. Loennrot en 1835 et puis en 1849. L'épopée complète se compose de 50 chants, contenant 22.793 vers en trochées de quatre pieds et non rimés. Avant l'estonien Kreutzwald, le finnois Loennrot a déjà accompli la lourde tâche de visiter le pays entier pour découvrir le Kalevala, cette épopée intéressante. La traduction française du Kalevala publiée par Léouzun-le-Duc devait être connue par Thalès Bernard, puisqu'il remarque même, que, cette traduction étant faite d'après la première édition, il serait nécessaire de la compléter.

A cause de son intérêt pour la mythologie en général, Thalès Bernard va traiter la mythologie originale des Finnois. Les dieux qui y figurent, sont „Jumala, le dieu du ciel; Ukko, le dieu du tonnerre; Ahto, le prince des eaux; Tuoni, le dieu de la mort“. . . „On voit même figurer à la fin du poème sous un nom à peine altéré, la Vierge Marie avec l'enfant Jésus. Väinämöinen, le dieu national des Finnois, veut tuer l'enfant Jésus; mais Ukko nomme celui-ci roi de Karjala: Väinämöinen irrité s'élançe dans sa barque, comme ces sauvages Américains qui ne peuvent supporter la civilisation, et disparaît à l'horizon¹⁾.“

Thalès Bernard résume ses jugements portés sur la mythologie et l'épopée finnoises de la manière suivante: „L'intrigue même du Kalevala, si l'on peut employer ce mot, manque absolument de clarté. La magie y joue un grand rôle, et l'on croit voir qu'il y

1) Thalès Bernard: Histoire de la poésie, p. 633. Pour la fin du Kalevala cf. le remaniement de Leconte de Lisle: Poèmes barbares: „Le Runoia“, pp. 81—95.

est question d'une lutte entre les deux principes, dont le mauvais est personnifié par les Lapons. Le poète fait jouer un rôle bizarre à une espèce de mortier, un moulin enchanté appelé Sampo. On a beaucoup discuté sur ce point étrange, mais en se rappelant que le Rig-Véda contient une hymne adressée au mortier qui sert à broyer le soma on ne s'étonnera pas de voir les Finnois attribuer tant d'importance à leur Sampo. Le fond de cette composition est nuageux comme le ciel du Nord; mais cet inconvénient est racheté par des scènes d'une sensibilité profonde et des descriptions d'une poésie exquise. La littérature classique ne possède rien de supérieur à un passage de la quinzième Runa, dans laquelle l'hôtesse de Pohjola se sépare de sa fille. La naïveté des conseils qu'elle lui donne prend un certain piquant, lorsqu'elle les termine en lui annonçant que son époux, afin de lui former le caractère, ira dans la forêt cueillir une branche de bouleau, et s'en servira pour lui assouplir les épaules¹⁾.

C'est donc la naïveté que Thalès Bernard met en relief, comme un des caractères les plus saillants de la poésie populaire. Il le constate²⁾ déjà dans les „chansons de puits“ des Hébreux, dans les „chansons du Moulin“ des grecs classiques. Mais, puisque la poésie populaire des anciens peuples s'est exprimée surtout dans l'épopée, Thalès Bernard cherche les cas semblables plus récents, qui peuvent exister. Il les trouve dans la poésie populaire épique des Grecs modernes, comme dans celle des habitants de l'Albanie, de la Bretagne, de l'Estonie, de la Finlande et dans celle des Basques et des Serbes. Il cite, pour prouver cette naïveté populaire, des vers serbes, où la mère donne des conseils à sa fille Smilje, qui va se séparer de la maison maternelle. Ces fragments portent un haut caractère de naïveté et d'antiquité. Les conseils y exprimés rappellent par leur vérité, leur naïveté et simplicité ceux que, dans le Kalevala, l'hôtesse de Pohjola donne à sa fille. Thalès Bernard, d'après la traduction de Léouzun-le-Duc, publie le détail suivant du Kalevala

„Jamais pendant ta vie, lorsque la lune d'or brillera dans le ciel, ne visite imprudemment une autre terre, ni la maison d'un autre homme sans ton mari. Le peuple s'informe de ce qui se fait, l'homme sonde le caractère.

1) Thalès Bernard: Histoire de la poésie, pp. 633—634.

2) Thalès Bernard: Adorations, Préface.

„Prends garde aussi avec soin au menton creux et aigu du vieillard, à la langue de pierre de ta belle-mère, aux froides paroles de ton beau-frère, aux gestes moqueurs de ta belle-soeur.

„Si le vieillard avait la fureur du loup, si la vieille était farouche comme l'ours, si le frère de ton mari était perfide comme le serpent, si sa soeur était aiguë comme le clou de la porte, souviens-toi cependant que tu dois montrer le même respect, la même humilité qu'autrefois dans la maison de ta mère, sous la garde de ta nourrice ; même soumission envers le vieillard, même respect envers le beau-frère.

„Écoute, jeune fille, mes paroles, écoute ce que ta vieille mère te dit : que ton oreille soit fine comme celle de la souris, que tes pieds soient légers comme ceux du lièvre, que ton coeur soit tendre et souple, que ton cou pur se plie, comme la cime du jeune prunier, comme les rameaux du genévrier !

„Ne marche point sans vêtements, ne va point hors de ta maison sans tunique, ne marche point sans souliers.

„Écoute encore mes paroles, ô jeune fille, écoute ce que ta vieille mère te dit : Fais-moi une tunique d'un seul flocon de laine, fais la bière avec un seul grain d'orge, et fais-la cuire avec deux morceaux de bois.

„Lave les bancs matin et soir, la table au milieu du jour, le pavé à la fin de la semaine.

„Écoute encore mes paroles, jeune fille, écoute ce que ta vieille mère te dit : La maîtresse d'une maison ne doit pas toujours rester dans sa demeure, il faut qu'elle marche dans les sentiers tortueux du kuja¹⁾, qu'elle soigne les étables, après quoi elle doit rentrer dans le tupa²⁾ où l'enfant commence à pleurer.

„L'enfant enveloppé dans les langes ne peut parler, il ne peut dire s'il a faim ou s'il a froid, jusqu'à ce qu'un ami lui arrive, ou qu'il entende la voix de sa mère.

„Écoute encore mes paroles, jeune fille, écoute ce que ta vieille mère te dit : Compte les vases de ta maison, que les chats ne rôdent point autour, que les oiseaux de l'air ne les enlèvent point. Que les sorbiers de la cour te soient sacrés, que leurs fruits te soient encore plus sacrés.

1) kuja signifie en finnois „rue de village“, et

2) tupa „la chambre“.

„Et toi, époux, instruis celle-ci sous ton toit, les portes-clozes : la première année par la parole, la seconde par le signe des yeux, la troisième en lui pressant légèrement le pied.

„Si elle résiste à tes leçons, si elle ne t'obéit point, prends un jonc et châtie-la avec une verge enveloppée de laine.

„Si elle résiste encore, si elle ne t'obéit point, coupe un rameau dans le bois, une branche de bouleau dans la vallée, et cache-la sous tes vêtements, afin que personne ne la voie, frotte-lui les épaules, assouplis-lui le dos. Mais ne la frappe ni sur les yeux, ni sur les oreilles, car le frère pourrait demander, le beau-frère pourrait penser : Est-ce le loup qui l'a déchirée ? Est-ce l'ours qui l'a mordue ? — La vierge soupire, le chagrin oppresse sa poitrine, les larmes ont enflé ses yeux¹⁾.“

Thalès Bernard découvre aussi dans le Kalevala un caractère spécifique de toutes les poésies populaires : une certaine nuance panthéiste, qui „assimile l'homme à la nature, avec une étonnante propriété de termes“. On a vu déjà la même chose dans la poésie estonienne. Pour prouver la justesse de son opinion, Bernard cite le passage suivant de la Runa XXII : „La route par terre est la plus sûre, disent ceux, qui naviguent ; la mer est le séjour de la mort. Ils ajoutent que la tempête les y frapperait, que le choc des vents les y renverserait, que leurs doigts seraient changés en rames et leurs mains en gouvernails²⁾.“ Le passage suivant est choisi de la Runa VII : „Quand le fils de Tuoni abat son adversaire, d'un seul coup il partage son corps en huit parties ; de sa tête il fait un tertre de gazon, il change ses pieds en rameaux de saule, sa chaire, en racine corrompue, ses yeux, en plante de marais, ses cheveux, en faisceaux de paille³⁾.“ La Runa X contient cet exemple frappant : „Lorsque Väinämöinen va trouver Vipunen, l'habile chanteur, celui-ci était depuis longtemps sous la terre, et le peuplier avait crû sur ses épaules, le bouleau blanc sur ses tempes, l'aulne sur ses joues, le sapin sur son front, le pin sauvage dans ses dents⁴⁾.“

1) Thalès Bernard : Adorations, pp. VII—IX ; Kalevala, XV-e Runa, traduction de Léouzun-le-Duc. Dans l'original finnois v. le chant XXIII.

2) Thalès Bernard : Histoire de la poésie, pp. 606—607.

3) Ibid.

4) Ibid.

Outre leur tradition épique, les Finnois possèdent de nombreux chants populaires, dont les qualités remarquables, d'après l'opinion de Thalès Bernard, sont le coloris pittoresque et la sensibilité d'une tendresse extraordinaire. Il cite une Runa, que Zetterquist lui-même a adoptée pour base de son travail, et qu'il apprécie aussi beaucoup: „Ah! si mon bien-aimé voulait venir, celui que je voyais jadis, s'il voulait reparaitre, à l'instant je mettrais un baiser sur sa bouche, quand même elle serait tachée par le sang du loup! je lui presserais la main, quand même un serpent serait roulé autour de ses doigts! Oh! si le vent avait de la raison, la fraîche haleine du printemps, si elle se hâterait avec des nouvelles entre deux amants! Je me passerais des mets les plus raffinés, j'oublierais plutôt le rôti de la table du prêtre, avant d'abandonner le chéri de mon coeur, celui qu'en été je m'attache, celui que j'enchaîne pendant l'hiver¹⁾.“

C'est, à grands traits, tout ce que Thalès Bernard publie sur la mythologie, la poésie épique et lyrique finnoises.

S'il attribue, en résumé, un rôle important aux poésies populaires des Estoniens et des Finnois, c'est surtout à cause de leur richesse et de leur originalité en matière poétique. Voilà pourquoi il les tient capables d'exercer une influence fécondante sur la littérature d'art devenue stérile.

Mais non seulement les immenses trésors matériels, entassés en elles, doivent être utilisés, leur forme poétique peut aussi présenter quelque nouveauté, puisque les chants estoniens et finnois sont écrits également en trochées de quatre pieds non rimés, avec de fréquentes allitérations. C'est un procédé rythmique qui produit sur les autres peuples — dit Thalès Bernard — un effet étrange, puisqu'on y est peu habitué. Tout de même, on a essayé de le reproduire dans quelques oeuvres modernes. Comme telles il mentionne plusieurs chants de la „Légende de Frithiof“ du poète suédois Tegnér²⁾.

* * *

Il faut admirer, qu'un écrivain français ait une si grande estime et une sympathie si profonde, au milieu du XIX-e siècle, pour la poésie populaire d'une nation qui ne commence qu'alors

1) Ibid., pp. 634—635.

2) Ibid., p. 635.

son existence culturelle, comme les Estoniens, ou même pour celle des Finnois, déjà, il est vrai, plus avancés.

Thalès Bernard attend de l'instinct poétique, de la simplicité naturelle, de la vigueur et de la naïveté saine de l'âme estonienne et finnoise, une contribution à l'assainissement des littératures de l'Ouest en décadence. Ces forts et rudes gens du Nord lui en imposent. Expriment envers eux son admiration, il accentue, en même temps, les devoirs qui les attendent dans cette tâche.

Nous citons donc les trois dernières strophes d'une poésie de Bernard, intitulée „Les Normands“, où se trouve caractérisée, sous une forme symbolique, la différence qui existe entre le Midi fatigué et l'esprit plein de sève du Nord, qui menace d'anéantir le premier :

Quels horizons lointains nous attendent encore,
La Neustrie imprudente ou le brûlant Midi !
O torrides cités que le soleil dévore,
Sous votre air embrasé le sang est engourdi !

Mais nous, qui de bonne heure endurcis par nos pères,
Sur les neiges avons roulé nos membres nus,
Nous qui broyons du doigt les têtes des vipères,
Et brisons les ours entre nos bras charnus ;

Nous venons saluer, en agitant la lance,
Votre drapeau déjà par le nôtre vaincu ;
Tremblez, hommes du sud, quand le Normand s'élance,
La framée étincelle, et vous avez vécu !¹⁾.

De même que les hardis combattants Normands l'ont emporté, jadis, sur les peuples affaiblis du Sud, de même on doit espérer — Thalès Bernard en a été convaincu — que dans l'avenir la vitalité des jeunes peuples du Nord et de l'Orient apportera des énergies nouvelles, pour raviver la civilisation occidentale et préparer ainsi un nouveau progrès en Europe.

1) Thalès Bernard : Poésies nouvelles, p. 178.

V. La mission de la poésie populaire selon la conception de Thalès Bernard. L'influence de ses idées.

L'importance que Thalès Bernard attribue à la poésie populaire, cherchant les directions dans lesquelles la littérature semble ou doit se développer, est exprimée d'une manière détaillée et assez systématique dans la préface de son recueil de poésies *Adorations* sous le titre: „Les destinées de la poésie“¹⁾.

Tout d'abord, Thalès Bernard reconnaît quatre espèces de poésie: la poésie épique, dramatique et lyrique, qui jaillissent toutes les trois de la quatrième, c'est-à-dire de la poésie populaire. Puisque les trois premières sont assez connues, il ne s'agit que de définir la dernière. Or, celle-ci peut contenir en soi du drame, du lyrisme et de l'épopée. Les créations qu'elle embrasse sont spontanées, sans éléments philosophiques et sans un but particulier. „Pour la juger — dit-il — il n'est pas besoin de courir aux bibliothèques et de faire descendre l'esthétique dans la pure érudition Le caractère général de cette poésie est d'être libre, spontanée, absolument involontaire. Il n'est question là . . . de conception réfléchie; le chant jaillit d'un fait ou d'une impression. C'est peut-être la poésie la plus excellente et la plus vraie²⁾.“

Si Thalès Bernard s'est adonné à l'étude de la poésie populaire avec un soin particulier, c'est parce que celle-ci a une importance au point de vue de l'histoire de la civilisation. La poésie populaire nous reporte vers un état d'enfance de l'humanité. „Nous contemplons — dit-il — dans le fidèle miroir de la poésie populaire l'image de ce que nous fûmes, nous peuples d'Europe, avant que notre front se fût ridé à voir les civilisations s'entasser sur les civilisations et les philosophies sur les philosophies³⁾.“ La science nous opprime, il faut donc quitter les „campagnes

1) Thalès Bernard: *Adorations*, Paris, Krabbe, 1855, pp. XL + 224.

2) *Ibid.*, Préface, p. III.

3) Thalès Bernard: *Histoire de la poésie*, p. 579.

métaphysiques où le penseur au vaste front, le sceptique Goëthe se promène, flétrissant les fleurs de son regard; voici la poésie populaire qui nous conduit par la main dans des prairies plus riantes où nous n'entendons parler ni d'entité, ni de fatalité¹⁾."

L'intérêt de Thalès Bernard est donc attiré par les pays et par les peuples où la poésie populaire est florissante, comme la Biscaye, l'Écosse, le pays de Galles, l'Armorique, la Bourgogne, le Languedoc, la Grèce, l'Italie, l'Espagne, les pays germaniques, la Serbie, la Russie, la Bohême, la Roumanie, la Lithuanie, la Lettonie, la Pologne²⁾, et surtout la Hongrie, l'Estonie et la Finlande. Il veut faire connaître les morceaux les plus intéressants de la poésie populaire de ces peuples. Tout publier, cela n'est pas nécessaire, puisqu'il existe, au fond de toutes les poésies populaires, un caractère général. C'est seulement le climat qui cause les différences, en exerçant son influence déterminante sur les hommes et sur la poésie. „Les Estoniens sont indolents et rêveurs, les Serbiens aiment l'éclat et la parure; c'est assez dire que les poésies de ces deux races se distingueront par des caractères spéciaux, mais de même les poésies populaires de chacune de ses deux contrées ont une physionomie analogue, provenant de ce qu'elles se sont produites dans un même âge intellectuel³⁾."

En d'autres termes, Thalès Bernard est d'avis que c'est une sorte d'égalité culturelle qui cause la ressemblance des poésies populaires chez n'importe quelles nations. En opposant, d'autre part, la poésie populaire à la littérature d'art, il trouve qu'une constante unité de style et de goût en est la cause, que la ressemblance est organique dans la poésie populaire des peuples primitifs les plus divers, tandis qu'elle est artificielle chez les poètes cultivés. Le développement croissant de la civilisation mélange sans cesse les idées et les sentiments. A l'aide des livres et des recueils périodiques, il se forme une littérature européenne, qui se sert des mêmes images à Pétersbourg qu'à Palerme — remarque Bernard⁴⁾.

Si, par exemple, un poète finlandais, nourri de la poésie du Midi, chante par ouï-dire un printemps qu'il ne connaît pas, à

1) Ibid., p. 580.

2) Ce serait un autre sujet d'études d'examiner les rapports de Thalès Bernard avec les poésies populaires de tous ces pays-ci.

3) Thalès Bernard: Histoire de la poésie, p. 581.

4) Ibid.

la manière d'un poète italien, c'est maniéré, artificiel, comme l'est toute la littérature d'art européenne. A l'époque de la poésie populaire cette relation est d'un autre caractère. L'avènement de la civilisation fait disparaître la poésie populaire, qui rend avec une exactitude absolue et les ressemblances et les différences entre la poésie des divers peuples. „Le poète cultivé chante ce qu'il sait, le poète populaire ne chante que ce qu'il voit, et ses pensées se trouvent ainsi nous indiquer, comme une horloge arrêtée, quel était, dans le cours des siècles, l'état intellectuel de la nation à laquelle il appartenait¹⁾.“

Certains „poètes cultivés“ ont choisi pour base d'inspiration la poésie populaire de leur pays. Tels sont, entre beaucoup d'autres, Jégor von Sivers en Estonie et Petöfi, le poète idéal selon la doctrine de Bernard, en Hongrie. Cela s'est passé, parce que tous ces poètes ont senti, Thalès Bernard en est convaincu, que la poésie populaire est la plus parfaite, la plus pure poésie. Examinant et comparant entre elles les poésies populaires des diverses nations, Bernard trouve partout des traits communs, puisque ce sont des qualités propres à toute l'humanité qui s'y révèlent. La poésie populaire contient les germes de l'épopée, du drame et de la poésie lyrique. Qu'on choisisse donc des spécimens „dans des sociétés primitives, comme les peuplades estonienne ou bretonne, qu'on les recueille chez des races retombées à l'état spontané, comme les Grecs modernes, on trouvera les mêmes caractères sous les mêmes climats, une communion intime avec la nature, communion d'autant plus profonde que la civilisation sera plus éloignée, une ravissante naïveté d'images, une absence presque complète de finesse et de subtilité, une surprenante énergie, une tristesse navrante. Toutes ces qualités sont d'ailleurs mises en oeuvre à l'orient comme à l'occident, au nord comme au midi, dans la sphère des créations surnaturelles²⁾.“

Par la dernière phrase Thalès Bernard fait allusion à une qualité caractéristique qu'on peut découvrir dans les poésies primitives, et c'est la tendance à la création d'une mythologie. On comprend cela bien facilement, puisque les peuples, vivant dans un état de nature, ne connaissent pas les lois physiques qui

1) Ibid., p. 582.

2) Thalès Bernard: Adorations, pp. XX—XXI.

régissent l'univers. C'est la personnification anthropomorphologique, issue du libre essor de l'imagination, qui cherche à expliquer les phénomènes physiques. Les pays de tous ces peuples sont donc peuplés de revenants, de bons et de mauvais esprits ; c'est la sorcellerie qui y règne. Semblables à ces autres peuples „derrière ses rochers, le crédule paysan d'Estonie entend mugir les vagues du lac des Plaintes. Les mines servent de demeure aux Kobolds ; l'écho qui résonne sous leurs voûtes est le bruit des marteaux que soulèvent des génies invisibles“¹⁾.

C'est la vraie, c'est la juste poésie, produit de l'époque où le peuple croit encore, parce que c'est alors que les mythes naissent. Hélas, „à mesure que les races se mettent en contact avec des peuples plus avancés, leurs créations se modifient et peuvent devenir railleuses, mais alors la poésie naturelle est à demi-morte“²⁾. En Occident, la décomposition commence déjà au moyen-âge. „Ce n'est plus le peuple qui chante, ce sont les étudiants des universités“ — remarque Thalès Bernard, et non sans raison³⁾.

Car, selon lui, c'est toujours le peuple, la grande masse qui produit la poésie : l'âme collective. „Il est vrai — accepte-t-il — que le génie individuel est indispensable pour que l'Iliade ou le Kalevala puisse exister. Mais il est aussi certain que les poètes, malgré leur puissance, n'inventent rien, si ce n'est au détriment de leur génie, et que le fonds de leurs compositions leur est fourni par le sentiment populaire“⁴⁾. Aux temps modernes en France, ce fut Béranger qui créa la chanson, créant lui seul ce que partout l'âme collective des peuples primitifs a produit. Malheureusement, deux traits essentiels aux yeux de Thalès Bernard, manquent à Béranger : „la poésie de la nature“ et „le souffle religieux“, en conséquence de quoi sa poésie est plutôt individuelle que spontanée.

La poésie populaire, elle-même, par le progrès de la civilisation, a subi aussi une crise difficile. Bernard rappelle l'opinion des frères Grimm, déclarant impossible la création d'une poésie populaire ; la ferait-on, il serait impossible de la faire accepter. La crise s'est attaquée, par conséquent, à

1) Ibid., p. XXII.

2) Ibid., pp. XXII—XXIII.

3) Ibid., p. XXIII.

4) Thalès Bernard : Histoire de la poésie, Prolégomènes.

toute la littérature. Les genres principaux, l'épopée et le drame, sortent de la poésie spontanée, c'est-à-dire populaire. Mais puisque la dernière pourra — malgré l'exemple des Grecs modernes. — à peine renaître chez les nations civilisées de l'Europe, Thalès Bernard est obligé de tirer des conclusions pessimistes. „Partout où la science a passé, elle a substitué des idées aux images et des lois aux libres fantaisies de l'imagination. Les peuples européens des deux Amériques n'ont pas, ne peuvent pas avoir de poésies spontanées; il se sont détachés trop tard du tronc. Pour l'Europe, elle perd la sienne à mesure que la science se répand; on trouve ça et là des chants populaires comme on rencontre des fossiles indiquant des espèces perdues; mais il ne s'en fait plus guère dans le monde. La poésie passe . . . du coeur de l'homme dans le cerveau“¹⁾. — „La grande poésie est morte!“ — s'écrie amèrement Thalès Bernard. Avec la poésie populaire disparaît l'épopée, et avec elles la nature, Dieu lui-même, les grands mythes héroïques et les légendes religieuses. Dieu, qui fut jadis tout, est déchu. Rien n'est divin de nos jours pour la poésie, pas même Dieu. La mythologie païenne a disparu, et la science anéantira la mythologie chrétienne aussi. Les formes et les légendes, issues de la riche imagination du moyen âge, sont oubliées. La même crise se montre dans la poésie dramatique moderne, issue jadis également du culte de la divinité. Les dieux en ont disparu; avec Euripide et Aristophane commence le règne de l'homme et la poésie disparaît.

Toute protestation contre cette réalité des faits est inutile. „Depuis six-cents ans, tous les poètes ont vécu dans un état convulsif, parce qu'ils se sentaient devenir un hors d'oeuvre dans la création“²⁾. . . . „d'un côté la poésie savante, profonde, hérissée; de l'autre, la poésie humble, incomplète, sordide souvent et repoussée par les intelligences d'élite; voilà où ont abouti les trois mouvements spontané, épique ou dramatique, sans qu'ils puissent jamais renaître; car la spontanéité et la réflexion, la poésie et la science forment deux termes inconciliables; à mesure que la seconde s'étend, la première doit se restreindre“³⁾. Le progrès de la science a fait disparaître les secrets de la nature,

1) Thalès Bernard: Adorations, p. XXV.

2) Ibid., p. XXX.

3) Ibid., pp. XXXII—XXXIII.

et avec cela la possibilité de créer une mythologie. Auprès de la poésie est née la science, mais „jamais l'art et la science n'ont pu vivre de pair depuis Platon. On a rencontré des poètes instruits et des savants mystiques, mais rien de plus“¹⁾.

L'étude des littératures anciennes et modernes démontre que la poésie épique et dramatique ont altéré l'idée religieuse, en conséquence de quoi elles ont dû s'affaiblir. La poésie lyrique est la seule qui doive et puisse subsister, étant née du sentiment populaire, avant l'épopée. Tandis que l'épopée et le drame se développent dans le sens de la décadence, une progression inverse se montre dans la poésie lyrique, la seule qui doive parler toujours à Dieu et de Dieu. „La poésie lyrique est, avec l'architecture et la musique, l'unique forme religieuse . . . insaisissable dans son unité multiple aussi bien que la cathédrale ou la symphonie, elle convient par là-même à toutes les âmes“²⁾.

Depuis les temps les plus reculés, à travers tous les poètes de tous les temps, on peut distinguer dans la poésie lyrique, jusqu'aux poètes de nos jours, un progrès continu. „Les poésies de Byron, de Hugo, de Lamartine, le René de Chateaubriand ont dépassé tout ce que l'antiquité, le moyen-âge et la renaissance ont pu produire“³⁾. Mais il faut craindre que la conception religieuse, avilie et souillée, n'évoque bientôt une nouvelle poésie, la poésie métaphysique, défailante et glacée. La poésie lyrique doit donc être aussi surveillée.

Après avoir examiné et comparé les poésies populaires de toutes les nations, on parviendra aux conclusions suivantes. Dans l'art catholique, quoique le danger ait été le même, la poésie n'a pas dénaturé les conceptions religieuses aussi fortement que ceci s'est passé dans l'art païen. Toutefois, une certaine décomposition analogue à celle de la poésie épique et dramatique s'est produite, substituant les fantaisies humaines aux idées de Dieu. Ainsi, pour la littérature, il ne reste que trois grandes formes : au lieu de l'épopée le roman, le drame réaliste au lieu de l'antique tragédie, et „la poésie lyrique qui a grandi et qui grandira toujours. Sur elle la science ne peut rien non plus que sur l'Architecture et la Musique“⁴⁾.

1) Ibid., p. XXXIV.

2) Ibid., pp. XXXIV—XXXV.

3) Ibid., pp. XXXV—XXXVI.

4) Ibid., p. XXXVIII.

Malgré les chances propices qui attendent dans l'avenir la poésie lyrique, elle se trouve aussi dans un état de crise, pour avoir un peu trop abusé du monde subjectif, et s'être trop étendue sur un vieux fonds. Soucieux de l'avenir de la poésie lyrique, Thalès Bernard pose la question: „comment donc et où devra-t-elle renaître, elle qui est douée d'immortalité?“ Or, „elle ne peut s'élever aujourd'hui dans l'Europe occidentale. Les nations latines semblent assoupies; la race germanique, comme faisait le Jupiter Olympien, ne regarde plus la terre qu'à travers un nuage; et la race celtique n'a jamais accordé beaucoup d'importance à cette forme d'art. Il reste donc l'Orient, la Russie et l'Amérique“¹⁾.

L'Orient ne peut pas exciter nos espérances. En Chine, c'est l'athéisme qui entrave le développement; les peuples de l'Islam n'ont produit que des oeuvres insignifiantes en ce genre. „C'est donc en Russie ou en Amérique — croit Thalès Bernard — que le premier grand poète devra naître.“ . . . Mais „si la Russie est plus favorisée d'un côté parce qu'elle est moins éloignée de la vie de la nature, d'autre part elle manque de netteté; les idées et les idiomes des Slaves, des Allemands, des Tatares, des Finnois se croisent sur son sol. L'Amérique, aussi religieuse que la Russie, est mieux douée sous le rapport de la précision, et, si l'on en croit certains indices, il y aura bientôt une explosion intellectuelle. Or, quand celle-ci se produira, on peut assurer qu'elle ne sera pas mesquine et bornée“²⁾.

L'Europe occidentale doit donc se tourner vers l'Amérique et vers la race slave, avec toutes ses espérances, n'oubliant pas non plus les peuples finno-ougriens, pour demander „une grande manifestation de la poésie religieuse.“ La littérature récente de l'Amérique, de la Russie, de même que l'essor littéraire de la Hongrie, de la Finlande et de l'Estonie dans les dernières dizaines d'années, semblent réaliser les présages de Thalès Bernard, prononcés au milieu du siècle passé.

Si la poésie lyrique a surmonté la crise qui la menaçait, ç'a été parce que le genre populaire a eu sa victoire chez divers peuples. C'est un genre nouveau, puisque l'antiquité, dans le sens d'aujourd'hui, ne le connaissait pas. Elle est la

1) Ibid.

2) Ibid., p. XXXIX.

quatrième grande forme littéraire, une poésie „qui s'est produite par le mélange de l'influence chrétienne avec le génie des Slaves, des Germains, des Finnois, des Espagnols etc. ...“¹⁾ et qui „n'est pas autre chose qu'une fusion du naturel des peuples barbares avec la sensibilité éveillée dans l'âme par le christianisme“²⁾. Mais il manque encore un trait essentiel, qui est de transformer la poésie populaire par la philosophie. Avec la réalisation de cette proposition, on suivrait, selon Thalès Bernard, la juste direction, marquée par la nature, pour arriver au renouvellement de la poésie. Les représentants de ce genre, Petöfi, Trueba, Burns, Uhland, Béranger etc., „malgré leur brillant génie“, restent à un degré inférieur, parce qu'ils n'ont point ce génie métaphysique, qui rayonne dans Goëthe et dans Alighieri... Une poésie qui pourrait réunir la vigueur intellectuelle de ces deux maîtres, à la noble simplicité et à la fraîcheur des inspirations primitives, serait l'idéal de l'art“³⁾.

* * *

Le programme en faveur duquel Thalès Bernard déploie son activité pendant toute sa vie, est de réformer la littérature, et d'y introduire un esprit plus sain que la poésie populaire doit fournir. Pour arriver à son but, cet écrivain français cherche des partisans dans les cercles littéraires de la France et des amis dans l'Europe entière. Il entre en relations avec les poètes et les littérateurs des pays les plus éloignés. En faisant cela, il ne veut pas seulement faire connaître les poésies populaires étrangères en France, mais il s'efforce aussi de faire connaître la littérature française en dehors des frontières de sa patrie.

Son travail n'a pas été tout à fait vain. Son idée de fonder une Académie de littératures étrangères, pour faire communiquer les peuples entre eux, et de rajeunir la poésie en la retremant à ses sources, a été acceptée par plusieurs poètes étrangers. Ainsi — dit-il — „M. Louis de Baecker, l'infatigable représentant de la littérature flamande; M. Ernest Lafond, l'ingénieux traducteur de Lope de Vega; M. C. Zetterquist, de

1) Thalès Bernard: Histoire de la poésie, Prolégomènes.

2) Achille Millien: La Moisson, avec une préface par Thalès Bernard, 1860, Paris-Nevers, C. Vanier-P. Bégat, pp. 302. Cf. p. 9.

3) Thalès Bernard: Histoire de la poésie, p. 835.

Stockholm, qui prépare un ouvrage philologique en cinq cents langues; le pasteur André Hedner, d'Asby en Suède; la baronne de Reinsberg, connue autant par ses charmantes poésies que par ses gracieuses imitations des chants de la Bohême; le célèbre auteur de Carlo Zeno, Rudolph Gottschall; le poète estonien Jégor von Sivers, m'ont tous, soit appuyé dans mes tentatives, soit fourni de précieux renseignements. M. Féodor Wehl, qui dirige aujourd'hui à Hambourg le journal *Jahreszeiten*, non content de traduire quelques-unes de mes poésies en langue allemande, est revenu à plusieurs reprises sur mes idées de cosmopolitisme. M. Edmond Delière a fait à Genève une vigoureuse propagande dans le même but. Le Dr. Karl Rosenkranz m'a fortement engagé à germaniser la poésie française, et son excellente *Histoire de la Poésie*, où nos écrivains sont appréciés avec une si noble impartialité, m'a été d'un secours continuel. M. Kertbeny, de Pest, m'a transmis tous les renseignements dont j'avais besoin pour m'approprier la poésie hongroise; un autre poète magyar, Paul Jambor, (recte: Jám-bor), m'a également fourni des informations de diverses natures. Après avoir mentionné le poète russe Basilius Jacowleff, qui a mis le premier sous les yeux de Bernard „les admirables chants de l'Estonie“, il continue: „Les journaux même de l'Amérique du sud ont bien voulu servir la cause du cosmopolitisme en exposant mes idées dans leurs colonnes, et deux poètes hispano-américains, Don Narciso de Foxa et Don Juan Maria Gutierrez, se sont mis à ma disposition avec une obligeance sans bornes“¹⁾.

Cette nomenclature rend témoignage des relations internationales de Thalès Bernard et montre les sources d'où il a puisé ses idées et ses matières poétiques. D'autre part, l'influence de ses idées est remarquable dans les pays scandinaves, où elles servirent à la propagande française. À cet égard, il faut nommer un ouvrage du major suédois Staafl, qui publia à Stockholm, sous le titre „*Urval ur Franska litteraturen*“ (2 volumes, 1859—1861), une histoire littéraire, qui est pourvue d'une anthologie visant à faire connaître la littérature française au Nord. La composition de ce recueil montre l'influence des idées de Thalès Bernard. C'est surtout la poésie populaire française qui y est largement représentée. Le major Staafl a fait connaître par des traductions partielles les poètes

1) Thalès Bernard: *Poésies mystiques*, pp. IV—V.

du Béarn, de la Provence, de la Gascogne, et du Languedoc. En 1867—1873 parut une édition française de ce recueil suédois, considérablement augmentée au point de vue bibliographique et pourvue de notices biographiques, de sorte que cette édition est pour l'étude des poètes mineurs français du XIX^me siècle jusqu'à 1870 un ample répertoire de renseignements¹⁾.

Non moins sensible a été l'influence de Thalès Bernard en France, sur un certain groupe de poètes. Connaissant même l'amitié qui le liait avec son ami et compatriote Leconte de Lisle, nous croyons que c'est sous l'influence de Thalès Bernard que l'attention de ce poète s'est tournée vers la poésie finnoise. Deux poésies du recueil intitulé *Poèmes barbares* traitent de sujets finnois: *Les larmes de l'ours* et *Le Runoïa*²⁾. Il paraît même que ce recueil de Leconte de Lisle est un chef-d'oeuvre qui montre des tendances analogues à celles que professait Thalès Bernard.

Malgré la rigueur de la littérature officielle envers Thalès Bernard, autour de lui se forme tout de même une sorte d'école poétique, un cercle de disciples français. Ce sont pour la plupart des poètes de province, oubliés aujourd'hui, comme leur chef, qui s'identifient avec les idées de Bernard, les suivent et tâchent de les réaliser. Thalès Bernard est pour eux le maître, et ils lui adressent de nombreuses poésies, imbues d'un enthousiasme fervent, pour l'honorer. D'autre part, Bernard écrit des louanges sur les oeuvres de ces jeunes poètes, qu'il fait connaître aussi à ses amis étrangers. Les recueils de poésies publiés par exemple par Achille Millien et Adolphe Paban, qui se trouvent, pourvus de dédicaces amicales, dans la bibliothèque de Jégor von Sivers, prouvent l'amitié de tous ces poètes, qui travaillaient dans le même sens que Thalès Bernard.

Un disciple particulièrement dévoué de Bernard semble avoir été Adolphe Paban, dont le recueil intitulé *Mes tablettes*³⁾ contient les poésies suivantes, dédiées ou adressées même à Thalès Bernard: 1) *A Monsieur Th. B.* (pp. 70—71); 2) *Tempête et calme*, à M. Th. B. (pp. 142—143); 3) *A Monsieur Th. B.* (pp.

1) Cf. Henri Girard, ouvrage cité, Appendice V, p. 546.

2) Leconte de Lisle: *Poèmes barbares*, pp. 79—80 et 81—95.

3) Adolphe Paban: *Mes tablettes*, 1858—1866, poésies, Paris, C. Vanier, 1866, pp. IV + 240.

189—199). Le recueil de Paban qui porte le titre *Les souffles*¹⁾ contient: 1) A Monsieur Th. B. (pp. 31—36); 2) A Monsieur Thalès Bernard (pp. 65—68).

Un véritable panégyrique du disciple dévoué est la poésie suivante de Paban adressée à Thalès Bernard que nous allons publier, pour montrer l'estime qui fut vouée au maître par ces poètes mineurs:

A Monsieur Th. B.

O poète charmant! quel ange à la blanche aile
Te révélant tout bas le langage des cieux,
Enlace, en se jouant, la rose à l'immortelle,
La tristesse à la joie, en tes vers gracieux?

Quelle muse te rend ces suaves murmures
Qui, s'élevant pour toi des antiques forêts,
Au concert des oiseaux, sous les vertes ramures,
Ont bercé tes amours et partant tes regrets?

Où trouves-tu ce rythme, à l'allure si douce,
Qui caresse la lyre et craint de se poser,
Lent comme un frôlement de robe sur la mousse,
Plaintif comme un soupir et frais comme un baiser?

Oh! quel coeur de quinze ans enivré de t'entendre,
N'envirait la Diva qui fait couler tes pleurs,
Et pour qui chaque jour ton souvenir plus tendre,
En des chants inspirés, dresse un autel de fleurs?

Pour moi, tout imprégné des arômes mystiques
Qu'on respire en lisant ces feuillets précieux,
Où la nature parle, ainsi qu'aux temps bibliques,
J'ai rêvé de l'Eden et j'ai fermé les yeux²⁾.

Dans toutes ces poésies se trouve exprimé le programme littéraire confessé par Thalès Bernard, et adopté par ses disciples français, dont fut Paban. L'intérêt de ce poète est excité même par les Lapons, peuple finno-ougrien qu'il a chanté dans son:

1) Idem: *Les souffles*, poésies, Aigues-Marines, sonnets normands, Wolf, conte fantastique, Paris, C. Vanier, 1868, pp. 140.

2) Adolphe Paban: *Mes tablettes*, pp. 70—71.

Chant national du Finmark.

Si j'habite les monts ceints de neige éternelle,
Où l'agile Lapon poursuit l'élan sauteur,
Où le gris ptarmigan dans l'herbe bat de l'aile,
Où la source en pleurant descend de la hauteur ;

Je chante, et les échos annonçant mon approche,
Un sauvage troupeau sort de chaque ravin,
Et d'un seul coup le renne abattu sur la roche
Va payer pour longtemps mes vivres et mon vin.

La cime du rocher, d'où le sapin s'élance,
Est la demeure auguste où l'homme libre est roi ;
Jamais sur ces hauts lieux, qu'habite le silence,
La rumeur des humains n'arrive jusqu' à moi.

Si je demeure au fond de la verte vallée,
Qu'une rivière lente enrichit de son eau,
Où mon salon agreste est un toit de feuillée,
Où mes prés voient bondir le boeuf avec l'agneau ;

Je me tiens satisfait de mon luxe commode :
La campagne nourrit le maître diligent,
Et riant, à part moi, des soucis de la mode,
Je ne désire pas accroître mon argent.

Mon paisible vallon m'abrite en son enceinte,
Je vois tomber les grands, du seuil de ma maison,
Et je vide mon verre à quelque amitié sainte,
Assis en sûreté sur mon banc de gazon.

Si je vis sur le bord de l'Océan sauvage,
Où des oeufs sont épars dans le sable nacré,
Où, tournant sur les flots, les oiseaux du rivage
Poursuivent la sardine et le hareng doré ;

Que là, grâce au destin, je remplisse ma barque,
Si fort que l'aviron peine à toucher le bord,
Je me sens plus heureux et plus gai qu'un monarque,
Et nul contre le sien n'échangerait mon sort.

Le riche peut se plaindre, en son avare fièvre :
Un seul mets suffit bien, quand la joie est au cœur ;

Moi, je ne veux avoir que ce toste à la lèvre ;
Que le poisson longtemps nage pour le pêcheur !

Chantons les fiers sommets, les vallons et la côte :
Ne nous comblent-ils pas de leurs trésors divers ?
L'or nous vient des rochers de la montagne haute,
Le pain de la vallée et le poisson des mers.

Que les forts boivent l'eau : mes compagnons, alerte,
Remplissez le cristal du vin que nous aimons :
La Norwége n'est point une terre déserte :
Buvons à la vallée, au rivage, à nos monts !¹⁾

Un poète mieux connu, Achille Millien, devient aussi le compagnon d'armes de Thalès Bernard, et il lui adresse aussi des poésies. Les Premières poésies de Millien en contiennent une sous le titre A Th. B. (p. 38), tandis que dans le recueil intitulé La moisson se trouve le poème A Thalès Bernard (pp. 24—25). En outre, la préface de ce dernier recueil est écrite par Thalès Bernard lui-même.

Les tendances qui unissent les membres de ce groupe d'écrivains, ce sont la défense et le culte de l'esprit chrétien, la propagation du „naturisme“, la lutte contre l'influence de la capitale dans la littérature et avec cela la défense du provincialisme d'où dérive le culte de la poésie populaire. Ces poètes sont les adversaires de cette civilisation moderne qui est créée par le progrès technique. En conséquence, il s'évertuent à négliger dans la poésie l'élément technique, le raffinement de la versification, et se tournent plutôt vers la simplicité. Ils se sentent près de la nature et de Dieu, ce par quoi ils ont tous un penchant naturel pour le panthéisme et le mysticisme.

Thalès Bernard est de l'avis qu'il y a „une chose plus sainte encore que la poésie, c'est le mouvement religieux qui entraîne les peuples les uns vers les autres : et les écrivains qui oublient leur rôle personnel pour travailler à la réalisation du genre humain en famille chrétienne, méritent les honneurs dûs à l'apostolat“²⁾. Malgré son intérêt pour le panthéisme et pour le mysticisme,

1) Adolphe Paban: Les souffles, pp. 47—50. Le Finmark est une province de la Norwége septentrionale, située à la frontière finnoise et habitée par les Lapons.

2) Thalès Bernard Poésies mystiques, préface, pp. V—VI.

Thalès Bernard tient pour le plus important le culte du sentiment chrétien. Il est „chrétien dans l'acception réelle du mot“, dit de lui un de ses amis¹⁾. Bernard apprécie hautement le recueil de Millien, intitulé *La moisson* justement pour avoir poursuivi le même but, et il écrit dans la préface de ce recueil: „Dans le *Fou*, qu' on croirait écrit par le Hongrois Petöfi, règne la plus exquise sensibilité; c'est un dialogue de l'âme avec les fleurs, un échange fraternel entre l'univers et la créature, mais qui n'est pas orageux comme les convulsions du panthéisme, et qui découle en droite ligne du sentiment chrétien. On sait que la poésie populaire n'est pas autre chose qu'une fusion du naturel des peuples barbares, avec la sensibilité éveillée dans l'âme par le christianisme. L'auteur est fidèle à cette tradition“²⁾.

Le naturisme éloigne ces poètes de la vie des villes, de la science qu'on enseigne dans les chaires universitaires, de tout ce qui n'est pas simple et primitif. Achille Millien mérite les louanges de Thalès Bernard, puisqu'il a enveloppé la métaphysique dans une forme agreste. Sur l'esprit primitif exprimé d'une manière saisissante dans la poésie intitulée *la Nuit*, Thalès Bernard remarque ce qui suit: „On aime à écouter ces rudes accents, qui nous transportent loin des discours académiques et des froides périodes des professeurs de littérature“³⁾.

L'esprit chrétien, le naturisme et l'opposition avec la mentalité de la capitale font d'Achille Millien un poète digne aux yeux de Thalès Bernard. Voilà comment il le caractérise: Achille Millien a débuté dans la France littéraire, journal qui paraît à Lyon, sous la direction de M. Adrien Peladan, „un chrétien convaincu, poète enthousiaste“. Or, dit Bernard, „M. Achille Millien ne pouvait manquer d'écouter la voix énergique de M. Peladan, qui convie la province à s'affranchir du joug littéraire de la capitale. Qu'est-il besoin, en effet, pour écrire des vers, de demeurer rue de Bourgogne ou près de l'Institut? Le séjour des villes était nécessaire aux poètes classiques; c'est la campagne qu'il faut à la nouvelle école pastorale, qui prétend

1) Louis de Laincel: *La poésie est-elle encore possible?* Paris, E. Dentu, 1865, pp. 69. V. p. 13.

2) Achille Millien: *La moisson*, avec une préface par Thalès Bernard, Paris-Nevers, C. Vanier-P. Bégat, 1860, pp. 302. Cf. p. 9.

3) *Ibid.*, p. 10.

donner à la foule une véritable poésie populaire, en échange des repoussantes plaintes de nos départements français¹⁾.

Adolphe Paban exprime nettement la direction qu'il faut suivre: il faut lutter contre l'industrialisme au nom du naturisme. „La terre nous convie à de nouveaux hymens“ et „la nature suspend une idée, une strophe à chaque touffe de gramens“, la nature, qui est „douce pour le rêveur et pour le philosophe“. Il conseille donc, dans sa poésie intitulée *A un poète*²⁾:

Laisse là la cité pour les champs et l'espace,
Et ce flot discordant qui se heurte et qui passe,
Meute aux appétits lourds que l'or met aux abois;
Loin des vulgaires soins où la tourbe s'essouffle,
Tu pourras avec moi respirer à plein souffle
Le panthéisme des grands bois.

Paban appelle même le maître, Thalès Bernard, à quitter Paris, dans la poésie suivante³⁾ qui laisse apercevoir les principes poétiques de Paban, et nous le montre comme un poète français qui a subi l'influence du romantisme allemand:

A Monsieur Th. B.

Eh quoi! depuis six mois, sans fraîcheur et sans arbres,
De toute la lourdeur de ses palais de marbre
Paris pèse sur vous, sans étouffer vos chants?
Quel trésor avez-vous de grâce et de jeunesse,
Pour que votre coeur garde, aux fanges de Lutèce,
L'éternelle idylle des champs?

Vous souvient-il encor des grands horizons libres?
Ne voulez-vous plus voir les joncs aux vertes fibres,
Ni les vergiss-mein-nicht dans la mousse enfouis,
Ni, la nuit, quand les bois bercent toutes leurs palmes,
Sur la fluidité des eaux tristes et calmés,
Les clairs de lune épanouis?

Venez, maître, venez, c'est la saison du barde;
Sur les derniers rameaux que l'automne lui garde,
La grive aux laboureurs a dit les premiers froids;

1) Achille Millien: *La moisson*, Préface, p. 11.

2) Adolphe Paban: *Mes tablettes*, p. 221.

3) Adolphe Paban: *Mes tablettes*, pp. 198—199.

Les toits de chaume aimés de la muse allemande
 Offriront à vos yeux, loin des moeurs de commande,
 Les types francs des villageois.

Nous poursuivrons de l'oeil la fille aux blondes nattes ;
 Nous noterons tous deux les dernières sonates
 Que la nature égrène, et, pour porter défi
 Au style de ce temps qu'on prône sans vergogne,
 Nous parlerons des noms de la pauvre Pologne,
 Des Csuczor et des Petoefi.

Puis, quand nous reviendrons de voir la plaine grise,
 Dans ces repas charmants que la verve électrise,
 Nous pourrons mettre encor les Muses de moitié ;
 Sous le regard d'un dieu, comme aurait dit Laprade,
 Nos verres tinteront avant chaque rasade,
 Du cliquetis de l'amitié.

Une autre poésie de Paban, intitulée et adressée également
 A monsieur Th. B.¹⁾, qui parle de „la morbidezza d'un monde
 au déclin“ et rappelle le maître de Paris à la campagne, contient
 des idées semblables. Nous en citons les dernières strophes :

Ou plutôt, amant des modernes grèves,
 L'élan de tes rêves
 Fuit-il pas l'Hellade et son ciel serein ?
 Bleus vergiss-mein-nicht penchés sur les sources,
 Dans ses folles courses
 N'appelle-t'il pas les vierges du Rhin ?
 Ne voles-tu pas, loin de notre meute,
 Où Bürger et Goethe
 Charmaient tout un peuple aux songes enclin,
 Où l'esprit rêveur de Dresde ou de Prague
 Berce d'un chant vague
 La morbidezza d'un monde au déclin ?
 N'écartes-tu pas les parures lourdes,
 Dont nos muses sourdes
 Affublent encor la beauté sans frais,
 Et ne sens-tu pas dans l'air, plein d'arome,
 Un autre idiome
 Fuire avec ta voix, comme un souffle frais ?

1) Adolphe Paban: Les souffles, pp. 31—36; cf. pp. 33—36.

Oh! viens; à Paris la Nuit t'enveloppe;
 Moderne Cyclope,

Le Progrès prendra ton front sous l'étau;
 Le char de Vulcan roule sur ses orbes;

Au chant des théorbes

Vas-tu préférer le chant du marteau?

Là-bas l'Industrie a bâti son temple,

Et ton oeil contemple

Le feu qu'au Titan le ciel dénia;

Ici, dans les bois, c'est bien autre chose,

La Nature expose

L'écrin merveilleux de Titania.

Viens. Ici, la Muse a sous les ramées,

Ses chansons aimées.

Ici les ruisseaux te diront des vers;

Viens, au lieu du bruit des crics et des mouffles,

Ecouter les Souffles

Qui passent si doux dans les iris verts!

On pourrait donc caractériser ce groupe de poètes comme les champions dans la lutte contre le matérialisme au nom d'un certain idéalisme attardé, et qui trouve ses origines dans le romantisme allemand. Un pressentiment singulier de la décadence causée justement par le progrès technique, le machinisme et l'industrialisme, se montre dans les oeuvres de tous ces poètes. Les phrases suivantes de Millien font méditer le lecteur même de nos jours: „Aujourd'hui notre activité fiévreuse s'acharne surtout à poursuivre le progrès dans la matière, et l'on ne peut nier les merveilleux succès qui ont récompensé les efforts de la science industrielle. Toutefois, si l'abaissement des caractères devait résulter de notre culte du bien-être, si, toujours occupés d'intérêts d'un ordre inférieur où s'émousse le sens moral, nous perdions le vouloir et la faculté de nous élever jusqu' à ces hautes régions que n'atteignent ni la puissance des machines ni l'élan de la vapeur, il faudrait s'effrayer, comme d'une réelle décadence, de ce progrès dont on est si fier!

A Dieu ne plaise qu'il en soit ainsi!¹⁾

1) Achille Millien: *Légendes d'aujourd'hui*, poèmes suivis de *Lieds et sonnets*, Paris, Garnier frères, 1870, pp. III + 226. Cf. Préface, p. II.

Comme toute la vie intellectuelle, la poésie elle-même est aussi en crise. La machine fait ses progrès, et avec cela le matérialisme. Le moment est arrivé de commencer la lutte contre ce mouvement funeste. Le feu sacré de la poésie, qui ne peut mourir tandis que la nature gardera ses splendeurs et le coeur humain son essence, doit être ravivé. „Des maîtres éprouvés, des jeunes gens qui seront des maîtres un jour, répondent victorieusement aux esprits moroses qui doutent de la vitalité de la poésie . . .“ „Si la foule n'écoute plus les poètes, un auditoire d'élite les comprend, les aime, les console et les couronne, toujours prêt à applaudir aux essais les plus modestes, quand ils sont sincères“¹⁾.

Espérant les applaudissements du public, Millien fait son coup d'essai dans le nouveau genre, et attire par cela du moins ceux de Thalès Bernard, qui écrit sur lui, dans la préface du recueil intitulé *La moisson*, ce qui suit: „Ce volume est la plus complète justification de la théorie qui prétend asseoir la poésie moderne sur la poésie populaire“²⁾.

Ce que cette théorie demande à la poésie, c'est la simplicité du style, l'ingénuité du sentiment, la fraîcheur des images, les gracieux contours des tableaux, afin qu'on les puisse opposer à ces formes conventionnelles qu'on trouve aussi bien dans le romantisme que chez ses adversaires. Thalès Bernard exprime le point de vue contraire du mouvement basé sur la poésie populaire de la manière suivante: „Nous reconnaissons beaucoup d'habileté aux poètes de ces dernières années: il savent ciseler des phrases et rimer sur deux ou trois syllabes, mais ce qui ne leur est pas donné, c'est de plaire et de toucher le coeur; les jeunes gens ont donc raison d'abandonner la mosaïque et le plâtrage littéraires, pour se tourner vers la nature. Comme ils ne veulent plus ni des momies de l'antiquité, ni des épouvantails du moyen-âge, et qu'il leur faut cependant, par une nécessité invincible de l'esprit humain, se rattacher à une tradition, ils se dirigent vers la poésie populaire, ce qui ne les éloigne pas de la nature, et ainsi, voilà une nouvelle direction de l'intelligence qui se dessine, voilà un nouveau genre de poésie qui s'est fondé“¹⁾.

Cette tentative n'est pas seulement une utopie. Elle sert à

1) Ibidem.

2) Achille Millien: *La moisson*, préface, p. 7.

1) Ibid., pp. 7—8.

résoudre un problème important, puisque la poésie imaginée par elle est capable de plaire également à la foule et aux esprits cultivés. Le peuple n'entend rien ni aux nymphes, ni aux satyres, en conséquence les pastorales écrites par des poètes trop raffinés ne l'intéressent pas. Le nouveau genre, la poésie populaire, a besoin de „la nature toute simple, dans ce qu'elle a de beau, mais revêtu de formes élégantes qui servent de filets pour prendre les esprits cultivés“¹⁾. C'est ainsi que ce problème est accepté par tout le monde, aujourd'hui, dit Thalès Bernard²⁾.

Achille Millien, l'auteur du recueil intitulé *La moisson*, „a la gloire d'être le premier qui accuse franchement ce genre nouveau. Il ne s'embarrasse pas d'érudition, mais il rejette également les informes plaintes écrites en langue française; c'est dans les chants de la Bretagne, de la Hongrie³⁾, de l'Estonie, etc., qu'il étudie la poésie populaire; puis, quand il a ainsi tracé au fond de son âme de vagues linéaments, il regarde la nature, l'inspiration jaillit, et il écrit d'un trait des compositions charmantes, dont la vérité frappe et séduit“⁴⁾.

Nous n'avons mentionné que ces deux poètes français qui ont travaillé dans un sens analogue à celui de Thalès Bernard, ou qui ont subi l'influence de ses idées. Il est possible qu'il en existe encore d'autres. L'éloignement géographique et la brièveté de notre séjour en France nous ont empêché de faire des recherches plus minutieuses à cet égard.

* * *

Outre quelques panégyristes et disciples, Thalès Bernard a trouvé même un esthète qui s'est occupé particulièrement de lui, de ses principes et de sa poésie. Le cri d'alarme „la poésie est en crise“, a fait écrire à Louis de Laincel une brochure intitulée „La poésie est-elle encore possible?“ Ce travail

1) Ibid., p. 12.

2) Cf. ce que dit le poète de l'école nationale-populaire en Hongrie, Jean Arany: Le véritable caractère populaire de la poésie consiste en cela, de présenter les suprêmes beautés artistiques de la littérature dans une forme compréhensible même par le bas-peuple.

3) Millien a été un partisan zélé de la poésie hongroise, surtout de celle de Petöfi.

4) Achille Millien: *La moisson*, Préface, p. 8.

se compose de deux études, dont l'une s'occupe de Thalès Bernard, l'autre d'Achille Millien.

Laincel remarque, que Thalès Bernard n'est pas le premier poète qui ait sondé la riche mine des poésies populaires étrangères; mais il ne s'est pas attaché, comme les autres, à un peuple particulier. Son génie est cosmopolite, et il s'est plu „à considérer toutes les nations du monde comme faisant partie d'une immense famille où, en dépit de la diversité des races, il y a eu à certaines époques des accents identiques“¹⁾, constituant la poésie populaire. Mais c'est le mérite de Thalès Bernard „d'avoir mieux défini cette poésie, de l'avoir fait connaître par de belles imitations, et de lui avoir fixé une place, historiquement parlant, entre la poésie antique et la poésie moderne, dont elle forme le point intermédiaire“²⁾.

En France, avant Thalès Bernard, on n'a pas traité ni mentionné la poésie populaire telle que la comprend Thalès Bernard. En conséquence, des difficultés l'attendaient. Selon Thalès Bernard la poésie populaire serait basée sur le sentiment de la nature; or, „les Français ont dans l'esprit des tendances qui les empêchent peut-être de posséder réellement le sentiment de la nature“³⁾. D'autre part, Thalès Bernard „devait surtout rencontrer de l'opposition dans les rangs des professeurs de l'Université qui, de peur de froisser leur mise correcte, aiment les chemins larges, frayés depuis longtemps, bien macadamisés et bordés de peupliers en manches à balai“⁴⁾.

Les professeurs, devenus selon Laincel des journalistes, qui vont de leur chaire au bureau d'un journal, ne comprennent pas, d'autre part, le sentiment de la nature, le point de départ de la poésie populaire, puisqu'ils se sont longtemps préoccupés de racines grecques, ni le sincère attachement de Thalès Bernard, de ce „chrétien dans l'acception réelle du mot“, à la religion. Chez Thalès Bernard l'esprit religieux se mêle avec le sentiment de la nature; s'il „veut représenter une âme accablée par le sentiment de son néant, une âme qui, après avoir traversé les philosophies, en revient à l'adoration de la croix du Sauveur, c'est au milieu d'un désert que cette croix se dressera. Le rêveur y sera conduit au moment où le soleil couchant fait déborder ses laves rouges

1—2) Louis de Laincel: La Poésie est-elle encore possible? p. 7.

3—4) Ibid., p. 6.

dans la plaine. Un large horizon plaît toujours à l'âme, et ce n'est pas seulement la mer qui fait songer à l'Infini: une plaine étendue, morne et silencieuse, a ce même pouvoir. A l'aspect de la mer celui de la plaine se trouve réuni, et ces immenses étendues sont dominées par le ciel, où des étoiles, en scintillant, semblent inviter le cœur à chercher des régions plus heureuses¹⁾.

Ami de la nature, Thalès Bernard attribue une large part à la description dans la poésie. D'autre part, il écrit, sans réduire la poésie à des procédés purement techniques. Il est en opposition avec la vie fatigante et maniérée des villes. Il fait beaucoup plus „l'effet de l'un de ces chrétiens qui, aux jours du moyen-âge, cherchaient un refuge dans les cloîtres situés au fond des vertes forêts. Sa muse a pris en horreur les grandes villes, où les vices et les crimes agitent leurs drames. Elle se plaît dans les lieux sauvages, elle se choisit des oratoires sous les arbres épais, au bord des torrents dont l'écume bondit. Elle a des retraites sur le flanc des collines, et de là, sa vue embrassant l'horizon, elle apprend à remonter jusqu'au Créateur par le spectacle des choses créées. C'est pour être régénérée que cette poésie se transporte dans les bois²⁾.

En correspondance avec le besoin d'être régénérée se présente la question de l'originalité de la poésie. Thalès Bernard nie l'originalité dans la poésie; les poètes ont toujours „pris leur bien, où ils l'ont trouvé“ — comme disait Molière. „On aurait donc raison — dit Laincel — de s'inspirer des chants populaires de divers pays, puisque aujourd'hui classiques et romantiques sont au bout de tous leurs efforts, et que l'école à la fois matérialiste et réaliste ne saurait rien produire de grand ni élevé. Ceux qui appartiennent à cette école déplorable ne veulent voir de la nature que ses tristes côtés, ils recherchent l'horrible¹⁾.

L'opposition esthétique de l'école Bernardienne avec la littérature de l'époque est exprimée strictement et d'une conviction ferme par la thèse suivante, qui peut, à juste titre, exciter de l'étonnement de nos jours: „Evidemment — dit Laincel — on ne peut que considérer comme un service immense rendu aux lettres françaises toute tentative visant à éloigner les intelligences de l'idéal qui a inspiré les Fleurs du Mal et d'autres recueils

1) Ibid., p. 11.

2) Ibid., p. 15.

pires encore. Il serait temps que le niveau se relevât, et que la littérature mise en circulation par certains spéculateurs devînt l'objet de répugnance et de dégoût²⁾.

Louis de Lancel réclame donc aussi l'assainissement et le renouveau dans la poésie, dont le développement dans le sens décadent et moralement destructif lui cause des angoisses. Il regarde par delà les frontières françaises et il cite un ancien proverbe comme motto de son livre : „Pour faire un bon tempérament, il faut meslanger le plomb d'Allemagne avec le vif-argent de France.“ Lancel voit donc avec un grand contentement l'entrée en scène de Thalès Bernard, qui „au lieu de suivre des errements fâcheux et de s'appliquer à la reproduction des laideurs physiques et morales, . . . a étudié toutes les langues et toutes les civilisations; mais des résultats, il est remonté aux sources, de la poésie cultivée il l'est à la poésie populaire³⁾. En Corse, en Ecosse, en Albanie, chez le peuple basque, en Estonie, „où il a découvert une poésie nouvelle, pleine de tendresse et de sensibilité“, en Hongrie, et partout ailleurs il a recueilli des chants. „C'est un monde immense: on passe des tristesses que surplombent les brumes de la Baltique aux joies qui s'épanouissent en même temps que les fleurs du jasmin sous le ciel bleu de l'Andalousie“⁴⁾.

Lancel démontre l'influence que la poésie populaire a exercé sur Thalès Bernard et que nous avons traitée dans cette étude. Lancel estime surtout l'Histoire de la poésie, un résumé de vingt années de recherches faites par Bernard. Cette oeuvre sert à démontrer que la littérature doit arriver à la poésie populaire pour se renouveler. Les chants populaires habilement choisis dans ceux de toutes les nations donnent à la troisième partie de cet ouvrage un attrait et un charme particulier, puisqu'on y trouve des citations de poésies jusqu' alors à peu près entièrement inconnues en France.

Lancel cite la poésie intitulée *Excelsior* du poète américain *Longfellow*, parce qu'elle lui semble représenter la même pensée, qui, en général, inspire les travaux de Thalès Bernard. Ce littérateur français n'est donc pas le seul qui professe de telles idées,

1—2) Ibid., pp. 22—23.

3) Ibid., p. 23.

4) Ibid., p. 24.

et son activité n'est pas restée inconnue. „Les journaux, soit en France, soit à l'étranger, se sont maintes fois occupés de M. Thalès Bernard et de sa manière poétique — dit Laincel. C'est justice, car la notoriété est la seule récompense que ce poète ait retirée jusqu' à présent de ses efforts et de ses immenses travaux“¹⁾. Laincel lui-même se déclare un partisan zélé des intentions propagées par Thalès Bernard. Elles sont utiles, parce que les citations qu'il a publiées „donnent une variété de tons qui a un attrait inexprimable pour celui qui sur les bancs du collège n'a pu connaître que les oeuvres de nos classiques. Et, certes, je ne voudrais pas que l'on pût supposer de ma part une pensée de dédain pour ceux-ci, mais si l'on doit admirer un jardin dessiné par un artiste habile, pourquoi ne pourrait-on pas se plaire également au milieu d'un site inculte et sauvage où la nature a réuni des contrastes magnifiques?“²⁾.

En somme, Louis de Laincel est d'avis que „les déductions que l'auteur de l'Histoire de la Poésie a tirées de ses longues études, peuvent soulever des objections, mais ce qui ne saurait être discuté et mis en doute, c'est l'érudition qui soutient cette oeuvre d'un bout à l'autre, la rend substantielle et forte et la maintient au niveau des meilleurs travaux publiés dans ce genre. Le savoir, en effet, y marche constamment en ligne parallèle avec une haute philosophie. — Ce qui est une nouveauté dans ce livre, c'est d'avoir fait comparaître devant un tribunal littéraire toutes les nations à la fois, celles qui ont illustré les traditions aussi bien que celles qui étaient à peine connues et que, généralement parlant, on croyait en France absolument étrangères à l'art et aux lettres“³⁾.

L'activité de Thalès Bernard a, selon Laincel, une valeur esthétique et un mérite moral dans la lutte qui se donnait pour but d'épurer et de renouveler la littérature. Laincel croit que „l'oeuvre de M. Thalès Bernard, par la façon dont elle embrasse l'universalité de la littérature depuis l'origine du monde jusqu' à nos jours, . . . répond à tous les besoins et à toutes les exigences . . . Donc, abstraction faite des idées particulières et du système de l'auteur, son oeuvre est positivement bonne et utile, elle consti-

1) Ibid., p. 31.

2) Ibid., p. 34.

3) Ibid., p. 36.

tue un véritable service rendu aux lettres, elle ne peut que contribuer à répandre des notions générales qui, de plus en plus, deviennent nécessaires; . . . On y rencontre à chaque page d'excellentes appréciations, . . . si quelques-uns des jugements portés par M. Thalès Bernard paraissent sévères, tout au moins on ne saurait nier qu'ils partent d'une conscience droite et que les points de vue pris pour l'observation d'une oeuvre quelconque, sont toujours élevés. L'idée religieuse et une pensée morale ne cessent point d'inspirer l'écrivain, et ceci n'est pas à dédaigner dans un temps où tous les dévergondages de plume se donnant libre carrière, corrompent les moeurs¹⁾.

Le dégoût de la vie vicieuse des villes qui pousse vers la décadence toute la structure sociale et culturelle de l'Europe, c'est ce qui inspire l'activité de Bernard et de ses disciples. Ils veulent s'adresser à la naïveté, à la vigueur et à la santé que les peuples primitifs ont encore gardées. Laincel lui-même publie son étude mentionnée pour „ardemment contribuer à propager le plus possible tout ce qui tend à relever les intelligences de la prostration où elles sont entraînées maintenant par les publications qui pullulent et semblent converger vers un même but“. — Or ce but douteux n'est autre chose que „l'extinction du moindre rayon qui, reflet divin, serait susceptible de faire prévaloir de nobles idées et de ramener l'humanité au souvenir de l'horizon où réside la poésie, prête à verser dans les coeurs des pensées saintes et généreuses“²⁾.

* * *

Malgré l'oubli qui s'étend aujourd'hui sur Thalès Bernard, à son époque quelques amis sincères et des disciples zélés lui ont été attachés. Malgré la résistance et l'animosité des cercles officiels de la littérature française, il a gagné le coeur de quelques-uns de ses contemporains et le poème de Paban, intitulé *A Monsieur Thalès Bernard*, démontre, sous quels points de vue a été considérée et estimée sa poésie. Nous en citons quelques lignes caractéristiques :

J'ai lu ces beaux chants, cadencés sans peine,
Où l'idéal saint par toi règne encor,
Où ta Poésie, habile sirène,

1) Ibid., p. 37—38.

2) Ibid. . 39.

Fait sonner les mots, comme un timbre d'or.
 Mon regard séduit de marges en marges
 A volé longtemps, et, tout l'univers,
 Découvrant pour moi ses horizons larges,
 Comme en un miroir, m'a lui dans tes vers.

— — — — —
 La nature et l'homme, opposés sans cesse,
 Alternent chez toi leurs mouvants tableaux,
 L'une avec ses lois que rien ne transgresse,
 L'autre plus troublé que ne sont les flots ;

— — — — —
 Poursuis, chantre aimé, poursuis donc ta route !
 Tout humble qu'il est, mon coeur sait le tien. ¹⁾

Bien juste et frappante est la comparaison faite par Achille Millien sur la poésie de Thalès Bernard, dans une de ses poésies, intitulée A Thalès Bernard ²⁾ :

C'est que mon coeur, amant de la belle nature,
 Aspirait le printemps, poète, dans tes vers,
 En écoutant chanter, maîtresse des hivers,
 Ta „blanche poésie éclore sans culture“.

„La blanche poésie éclore sans culture“, „la maîtresse des hivers“ fait une allusion à l'intérêt de Thalès Bernard envers la poésie populaire des peuples primitifs du Nord, comme l'étaient alors les Estoniens et les Finnois.

Nous croyons donc avoir trouvé une certaine importance dans l'activité littéraire de Thalès Bernard. En France, son activité est semblable à celle de Herder en Allemagne, et il cherche dans son Histoire de la poésie également à exprimer ce que voulait Herder dans les Stimmen der Völker in Liedern. Lui-même, ainsi que ses confrères, montrent d'ailleurs une grande „germanophilie“, qui se révèle dans leurs poésies de même que dans leurs points de vue esthétiques. Thalès Bernard et ses partisans dérivent du romantisme allemand; ils montrent l'influence qu'ils en ont subi et forment une petite école égarée en France.

1) Adolphe Paban: Les souffles, pp. 65—68.

2) Achille Millien La moisson, pp. 24—25.

C'est par l'intermédiaire de la vie intellectuelle allemande, qu'ils entrent en relations avec les diverses nations peu connues. Si nous avons voulu contribuer à la réhabilitation de Thalès Bernard dans l'histoire littéraire, c'est justement au nom de ces nations vers lesquelles il s'était tourné avec une sympathie sincère et avec un intérêt purement littéraire, que nous exprimons nos gratitude.

Thalès Bernard appartient aux théoriciens dont les principes sont plus compréhensibles à un certain degré plus avancé du développement. L'avenir a justifié beaucoup de ses opinions. Quoique la littérature des peuples primitifs, mentionnés comme modèles par lui, ne soit pas restée au degré de la poésie populaire, mais se soit approprié partout un caractère cultivé et artistique, il faut convenir tout de même que ces littératures jeunes se sont développées sur la base des aliments nourriciers dont l'importance a été reconnue et constatée par Thalès Bernard.

Son regard s'est porté vers l'avenir. S'il vivait de nos jours, il ne serait pas contraint de retirer ou de changer ses opinions, ni même de renier la justesse de beaucoup de ses principes que ses contemporains et compatriotes n'ont pas voulu reconnaître. Les intentions les plus nobles ont inspiré Thalès Bernard, cet individu enthousiaste, zélé, et qui a été d'un caractère sympathique, malgré ses bizarreries, ses qualités quelquefois excentriques et son esprit indiscipliné.

Pour fixer sa nature et comprendre toutes ses intentions, nous ne saurions mieux faire que citer ses propres mots: „Le sage n'a rien à faire au milieu des rumeurs de la vie; il cherche à concilier les nécessités de la science avec les impulsions du coeur, et, par une suite d'évolution successive, il s'élève de la femme à l'humanité, de celle-ci à la nature, et de la nature à Dieu, qui répand dans toute la création sa force vivifiante. Les jours passent, les années s'écoulent, entraînant avec elles les individualités et les empires; il ne reste debout que ce qui est vraiment divin: la science, la poésie et la vertu“¹⁾.

1) Thalès Bernard: Lettres sur la poésie, p. 8.

Conclusion.

I. Thalès Bernard, littérateur français, doué d'un talent créateur assez médiocre, mais possédant une grande curiosité littéraire, est, au milieu du XIX^{me} siècle, un romantique attardé en France. A l'époque du romantisme, le sentiment national a suscité partout des poésies populaires florissantes, ou il a attiré l'intérêt sur elles. Thalès Bernard montre les qualités d'un poète populaire et romantique.

Il est en pleine opposition avec le caractère bourgeois et réaliste de la littérature et de l'esthétique de son époque, avec celles du Parnasse.

Selon sa thèse, la poésie est en danger. La littérature française elle-même est réduite à un état d'imitation, où le formalisme et la raison règnent, au lieu de la spontanéité et du coeur. En élargissant „la géographie littéraire“, c'est-à-dire par l'annexion littéraire de jeunes peuples orientaux et septentrionaux de l'Europe, on pourra gagner de nouveaux aliments poétiques pour contribuer à l'assainissement et à la renaissance de la littérature en décadence. Mais pour arriver à ce but, la poésie populaire doit être transformée d'abord par les poètes cultivés, les „poètes philosophes“.

II. Thalès Bernard s'est adressé à l'étude attentive des poésies populaires des divers peuples. Il pense à la création d'une nouvelle civilisation européenne, qui soit plus fraîche que n'était la précédente, desséchée au cours des siècles. Par le culte de la poésie populaire pourrait se créer un rapprochement fraternel des peuples, auquel chaque culture nationale ne pourrait que gagner et qui permettrait à une nouvelle civilisation de se former. Aussi, rien ne peut mieux contribuer à la rénovation de la poésie que ce culte, et la fondation d'une „Académie de littératures étrangères“.

La poésie populaire possède les qualités propres à renouveler la poésie: le sentiment de la nature et l'esprit religieux. Entre autres, la poésie populaire des Estoniens et des Finnois possède un immense fond de matières poétiques, qui doivent être exploitées.

Ce sont le poète russe Basilius Jacowleff et le poète allemand-balte Jégor von Sivers qui attirent l'attention de Thalès Bernard sur la poésie populaire estonienne. Ce sont surtout

les recueils de poésies *Palmen und Birken*, *Literarisches Taschenbuch der Deutschen in Russland*, *Balladen und Lieder*, *Deutsche Dichter in Russland*, publiés par Sivers, qui contiennent les poésies étudiées par Thalès Bernard. La poésie populaire estonienne est hautement appréciée par lui, il l'estime même particulièrement, puisqu'elle lui rappelle, par ses qualités analogues, la poésie populaire de la Bretagne.

III. Thalès Bernard traduit plusieurs poésies de Jégor von Sivers, plus ou moins librement. Le sort et l'histoire du peuple estonien lui inspirent quelques poésies originales. Pour exprimer son amitié envers Sivers, Bernard lui adresse aussi des poésies. Outre la poésie lyrique, la tradition épique des Estoniens, l'épopée intitulée *Kalevipoeg* et la mythologie estonienne excitent aussi son intérêt.

Né d'une famille du pays, Sivers a trouvé dans ses impressions personnelles de jeunesse les sources de ses poésies traitant de l'Estonie et des Estoniens. L'activité de l'Estonien *Kreutzwald*, compositeur du *Kalevipoeg*, et de *Neus*, qui a publié des poésies populaires estoniennes, lui a été bien connue. Les poésies de Sivers aux sujets estoniens et adoptées en français par Bernard peuvent être retrouvées, presque toutes, dans le recueil de *Neus Ehstnische Volkslieder*. Sivers peut être considéré comme un collaborateur allemand s'associant à l'activité poétique des collectionneurs de chants populaires estoniens, et contribuant ainsi à la création d'une poésie estonienne pseudo-populaire. Thalès Bernard est leur confrère français, et les poésies populaires estoniennes présentées par lui en France, montrent déjà le troisième degré de transformation. On ne peut donc pas parler d'une influence directe exercée par la poésie populaire estonienne sur Thalès Bernard.

Thalès Bernard a hautement apprécié la valeur poétique de la poésie populaire estonienne. Il n'en a pas fait seulement des remaniements ou des imitations, mais il s'en est servi aussi pour démontrer par elle la justesse de ses principes esthétiques et pour réaliser ses projets littéraires.

IV. C'est à une fin identique qu'il traite de la poésie populaire finnoise. Toutefois, ses informations à cet égard sont moins nombreuses. Il les puise dans les oeuvres du savant suédois *Zetterquist* et du capitaine suédois *Staal*. La tra-

duction française de l'épopée populaire finnoise, le *Kalevala*, faite par Léouzun-le-Duc a été aussi connue par lui. Il est d'avis que la poésie populaire finnoise montre beaucoup d'analogies avec celle des Estoniens, puisque ces peuples sont des nations soeurs. Malgré la parenté de ces peuples, Thalès Bernard découvre dans leur esprit et leur caractère une certaine différence.

Thalès Bernard a été convaincu que dans l'avenir la vitalité des jeunes peuples du Nord et de l'Orient apportera des forces nouvelles pour raviver la civilisation occidentale et préparera ainsi un nouveau progrès dans la vie intellectuelle de l'Europe. Les Estoniens et les Finnois y auront aussi une digne part.

V. Ce procédé est d'autant plus nécessaire que la grande poésie est morte, et que la littérature se trouve en crise. La poésie lyrique seule a surmonté cette crise, qui la menaçait aussi, parce que le genre populaire a eu son épanouissement chez divers peuples. C'est un genre nouveau, le genre populaire, la quatrième grande forme littéraire, une poésie qui s'est produite par le mélange de l'influence chrétienne avec le génie des Slaves, des Germains, des Finno-Ougriens et d'autres peuples barbares. La poésie populaire, selon Bernard, n'est pas autre chose que la fusion naturelle des peuples barbares avec la sensibilité éveillée dans l'âme par le christianisme. Par la transformation de la poésie populaire à l'aide de la philosophie on suivrait la juste direction, pour arriver au renouvellement de la poésie.

Pour réaliser ses principes littéraires, Thalès Bernard est entré en relations avec des représentants des peuples les plus divers. Son activité a été attaquée ou passée sous silence dans la vie littéraire de la France, mais à l'étranger on s'est occupé assez largement de ses intentions. En France, le célèbre dilettante Emile Deschamps, les poètes Béranger, son compatriote Leconte de Lisle, Baudelaire et plusieurs autres le considérèrent comme leur ami. On peut supposer que ce fut sous l'inspiration des recherches de Thalès Bernard que Leconte de Lisle écrivit les deux poésies aux sujets finnois, publiées dans les *Poèmes barbares*. L'influence des idées de Thalès Bernard est très sensible dans une anthologie française publiée en 1859—1861, en langue suédoise, par le major Staaff.

Quelques poètes français, comme Achille Millien et Adolphe Paban, s'associèrent à Thalès Bernard, le regardant comme leur maître et écrivant des poésies en son honneur.

Louis de Laincel résume et apprécie les principes de Thalès Bernard, au point de vue esthétique. Ce qui caractérise ce groupe de poètes, amis de Bernard, c'est la lutte contre le matérialisme au nom d'un idéalisme qui trouve ses origines dans le romantisme allemand. Un pressentiment singulier de la décadence causée par le progrès technique, par l'industrialisme, se révèle aussi dans les oeuvres de tous ces poètes. Leur tendance est donc la défense et le culte de l'esprit chrétien et religieux en général, la propagation du naturisme, la lutte contre l'influence outrée de la capitale dans la littérature et avec cela le culte du provincialisme, d'où dérive l'intérêt pour la poésie populaire. Ces poètes sont les adversaires de cette civilisation moderne qui est créée par le progrès technique. En conséquence ils veulent négliger aussi dans la poésie l'élément purement technique, les raffinements de la versification, et se tournent vers les formes réduites à une sorte de simplicité qui n'exclut pas la beauté esthétique. Ils se sentent près de Dieu et de la nature, par quoi ils ont tous un penchant naturel pour le panthéisme, le mysticisme et le naturisme.

C'est à travers la vie intellectuelle allemande que Thalès Bernard et ses partisans entrent en relations avec les peuples étrangers. Aussi, ils remontent avec leurs opinions au romantisme allemand, dont ils montrent l'influence exercée sur eux, et forment ainsi une petite école égarée en France, dans la deuxième moitié du XIX^{me} siècle.

D'autre part, les idées démocratiques de ce siècle, surtout les événements de 1848, ont touché aussi ces poètes, et expliquent leur intérêt pour la poésie populaire. Jégor von Sivers, disciple fervent de Herder en littérature, montre une grande sympathie pour les révolutions de 1848. Étant libéral et démocrate dans ses convictions politiques, c'est par cela que l'intérêt de ce seigneur allemand-balte s'éveille pour le peuple estonien. Thalès Bernard lui-même saluait avec un grand enthousiasme la révolution de février en 1848. Les idées politiques qui suscitèrent les révolutions de 1848 se manifestèrent le plus résolûment et le plus opiniâtrément dans la lutte héroïque de la guerre d'indépendance hongroise en 1848/49. Il est donc compréhensible que l'intérêt de Thalès Bernard ait été excité particulièrement par ce pays et par le poète hongrois Alexandre Petöfi, qui montre, d'après Bernard, l'incarnation la plus parfaite et la plus classique du mouvement littéraire basé sur la poésie populaire.

L'amitié de Thalès Bernard et de Jégor von Sivers est donc explicable par leur intérêt mutuel pour les idées démocratiques qui ont bouleversé en 1848 l'Europe, et c'est la conséquence logique de leur mentalité qu'ils se soient adonnés à l'étude de la poésie populaire. Jégor von Sivers l'a fait au milieu de ses paysans estoniens et lettons. Thalès Bernard, vivant à Paris, dans la capitale intellectuelle du monde, s'est adressé à tous les peuples, au nom de ce noble cosmopolitisme qui lui fit considérer toutes les nations du monde comme faisant partie d'une immense famille.

Bibliographie.

A. Gallica :

- 1) Bernard, Thalès: Histoire de la poésie, Paris, Dentu, 1864, pp. 855.
- 2) Bernard, Thalès: Adorations, Paris, Krabbe, 1855, pp. XL + 244.
- 3) " " Mélodies pastorales, Paris, Taride, 1856 et 1867.
- 4) " " Nouvelles mélodies pastorales, Paris, C. Vanier, 1858, pp. 8.
- 5) Bernard Thalès: Poésies nouvelles, Paris, C. Vanier, 1857, XII + 312 pp.
- 6) Bernard, Thalès: Poésies mystiques, Paris, C. Vanier, 1858, pp. VIII + 303.
- 7) Bernard Thalès: Lettres sur la poésie, Poésies de Mme Edmée Burguerie, Paris, l'auteur, 1868, pp. 8.
- 8) Bernard Thalès: Lettres sur la poésie. Rénovation de la poésie. Projet de fondation d'une Académie de littératures étrangères. Paris, C. Vanier, 1857, pp. 8.
- 9) Berthelot, Philippe: Louis Ménard, Revue de Paris, 1-er juin 1901, p. 591.
- 10) Charavay, Etienne: Lettres de Michelet et de Leconte de Lisle, Revue d'histoire littéraire de France, 1895, t. 2, pp. 229—232.
- 11) Dornis, Jean: Essai sur Leconte de Lisle, Paris, 1909.
- 12) Ernault, Louis: Mélodies pastorales, Feuilles de poésies, par M. Thalès Bernard, Revue Contemporaine et Athénæum français, 1-er janvier 1857, pp. 622—623.
- 13) Girard, Henri: Un bourgeois dilettante à l'époque romantique, Emile Deschamps, Paris, Honoré Champion, 1921, pp. XLIV + 575.
- 14) Laincel, Louis de: La poésie, est-elle encore possible? Paris, E. Dentu, 1865, pp. 69.
- 15) Leconte de Lisle: Oeuvres de Leconte de Lisle, Poèmes barbares, Paris, Alphonse Lemerre, pp. 368.
- 16) Millien, Achille: Premières poésies (1859—1863), Paris, Alphonse Lemerre, 1877, pp. IV + 391.
- 17) Millien, Achille: La moisson, Paris, C. Vanier — Nevers, P. Bégat, 1860, pp. 302.
- 18) Millien, Achille: Légendes d'aujourd'hui, Paris, Garnier frères, 1870, pp. III + 226.
- 19) Paban, Adolphe: Mes tablettes, 1858—1866, poésies, Paris, C. Vanier, 1866, pp. IV + 240.

- 20) Paban, Adolphe: Les souffles, Paris, C. Vanier, 1868, pp. 140.
- 21) Sainte-Beuve: Nouveaux lundis, t. X.
- 22) Tóth, Béla: Un apôtre français de Petöfi: Thalès Bernard, Revue des études hongroises et finno-ougriennes, Paris, H. Champion, III-e année, 1925, No. 1—2, pp. 21—35.
- 23) Tóth, Béla: Magyarbarát költői iskola Franciaországban, Napkelet, Budapest, 1925, IV. sz., 404—406 ll.

B. Baltica:

- 24) Grotthusz, Jeannot Emil Freiherr von: Das baltische Dichterbuch, Reval, Franz Kluge, 1894, SS. XLVIII + 432.
- 25) M. J. Eisen: Estnische Mythologie, Leipzig, 1925.
- 26) U. Karttunen: Kalevipoegin kokoonpano, Helsinki, 1905, SS. 103 + XXIV.
- 27) L. Löwe — W. Reimann: Kalewipoeg, aus dem Estnischen übertragen, Reval, 1900, Franz Kluge, SS. XXXII + 343.
- 28) Suomalaisen Kirjallisuuden Seuran Toimituksia, 14 osa: Kalevala, Helsingissä, 1913, 13:s painos (uuden Kalevalan), pp. X + 338.
- 29) H. Neus: Ehstnische Volkslieder, Urschrift und Uebersetzung, I—III, Reval, Kluge und Ströhm, 1850—1852, SS. XX + 477.
- 30) Jegór von Sivers: Deutsche Dichter in Russland, Studien zur Literaturgeschichte, Berlin, E. H. Schroeder, 1855, SS. LXXX + 680.
- 31) Jegór von Sivers: Literarisches Taschenbuch der Deutschen in Russland, Riga, N. Kymmell, 1858, SS. XII + 330.
- 32) Jegór von Sivers: Palmen und Birken, 2. Aufl., Leipzig, J. J. Weber, 1853, SS. XII + 244.
- 33) Jegór von Sivers: Aus beiden Welten, Leipzig, Carl Fr. Fleischer, 1863, SS. IV + 144.
- 34) -r-, S-h, C. Glitsch, A. W. v. Wittorff, C. Stern: Balladen und Lieder, Dorpat, Franz Kluge, 1846, SS. VI + 256.
- 35) Jegór von Sivers: Livländische Lebensfragen von einem Landtagsverpflichteten, Riga, Nicolai Kymmell, 1864, SS. 16.
- 36) Jegór von Sivers: Zur Revision der livländischen Verfassung, 1869, SS. 31.
- 37) Jegór von Sivers: Appell an die europäische Oeffentlichkeit etc., Leipzig, Alexander Edelmann, 1865, SS. VIII + 24.
- 38) Jégór von Sivers: Appel à la publicité européenne etc., Paris, E. Dentu, 1867, pp. 39.
- 39) Jegór von Sivers: Humboldt und die deutsche Bildungsquelle in Livland, Leipzig, 1869, SS. 9.
- 40) A. R. Cederberg etc.: Eesti Biograafiline Leksikon, II. Tartu, Loodus, 1927, 145—304 lk.

Table des matières.

Chapitres	Page
I. Thalès Bernard et son oeuvre. Le rôle qu'il a joué dans la vie littéraire de la France au milieu du XIX-e siècle	3
II. L'intérêt de Thalès Bernard pour la poésie populaire et les littératures étrangères. Son amitié avec le poète livonien „allemand-russe“ Jégor von Sivers	15
III. Les opinions de Thalès Bernard sur la poésie populaire estonienne. Les traductions et les imitations faites par Thalès Bernard, des poésies aux sujets estoniens, de Jégor von Sivers	31
IV. Les autres informations de Thalès Bernard sur les Estoniens. Ses relations avec la poésie populaire finnoise	83
V. La mission de la poésie populaire selon Thalès Bernard. L'influence de ses idées	94
VI. Conclusion	120
VII. Bibliographie	125

MERCI

à mon cher ami Béla Tóth, qui, étudiant la relation de Thalès Bernard avec la poésie d'Alexandre Petöfi, a bien voulu attirer mon attention sur certaines „traces estoniennes“ dans les oeuvres de Bernard. Je remercie aussi MM. les professeurs Louis Villecourt, Lucien Rudrauf et Walter Anderson de l'obligeant concours, qu'ils m'ont prêté pour la correction des épreuves de cette étude, de même que les professeurs M. J. Eisen et W. Anderson de m'avoir donné plusieurs renseignements oraux sur la poésie populaire estonienne.

E. V.
